ANTHOLOGIE
DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

Poésie

Bibliothèque Larousse

ANTHOLOGIE
DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

Poésie

DIX-NEUVIÈME MILLE

ANTHOLOGIE DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS
Par GAUTHIER-FERRIÈRES

XVe ET XVIe SIÈCLES

Poésie	1 vol.
Prose	1 vol.

XVIIe SIÈCLE

Poésie	1 vol.
Prose	1 vol.

XVIIIe SIÈCLE

Poésie	1 vol.
Prose	1 vol.

XIXe SIÈCLE

Poésie 1800-1850	1 vol.
Prose 1800-1850	1 vol.
Poésie 1850-1900	1 vol.
Prose 1850-1900	1 vol.

ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS

Poésie	1 vol.
Prose	1 vol.

ANTHOLOGIE
DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

Poésie

Publiée sous la direction
de GAUTHIER-FERRIÈRES
Lauréat de l'Académie française
Mort pour la France

4 portraits hors texte
36 autographes

Bibliothèque Larousse
13-17, rue Montparnasse — PARIS

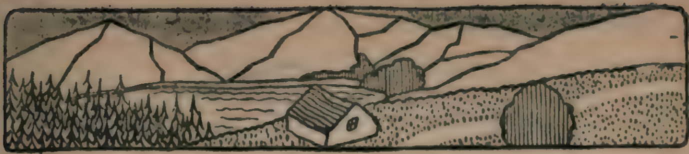


AVERTISSEMENT

En publiant le présent recueil, nous avons tenté de compléter, autant qu'il nous était possible, l'Anthologie des poètes classiques du XIXe siècle. Peut-être nous reprochera-t-on de manquer de proportion dans notre choix et de donner plus de place à ce poète-ci, moins important que celui-là. Qu'on n'oublie point que nous devions, comme pour le recueil précédent, nous conformer aux conditions de la plupart des éditeurs.

A une époque où chaque école a son anthologie, on nous rendra grâce, du moins, d'avoir représenté les poètes, qu'ils soient ou aient été parnassiens ou symbolistes, sans distinction de doctrine poétique, n'obéissant qu'à notre plan impartial de vulgarisation des plus belles pages de la langue française.

G.-F.



ANTHOLOGIE DES ÉCRIVAINS contemporains (POÉSIE).

1838-1912 *LÉON DIERX*[*]

Lazare.

A Leconte de Lisle.

ET Lazare à la voix de Jésus s'éveilla.
Livide, il se dressa d'un bond dans les ténèbres ;
Il sortit, trébuchant dans les liens funèbres,
Puis tout droit devant lui, grave et seul, s'en alla.

Seul et grave, il marcha depuis lors dans la ville,
Comme y cherchant quelqu'un qu'il ne retrouvait pas,
Et se heurtant partout à chacun de ses pas
Aux choses de la vie, au grouillement servile.

[*] DIERX (Léon), né à la Réunion en 1838, mort à Paris en 1912. Il suivit les cours de l'École centrale, puis se fixa définitivement à Paris. Son premier volume, *Poèmes et poésies*, est de 1864. Il publia, en 1867, *les Lèvres closes* ; en 1871, *les Paroles d'un vaincu*, poème patriotique ; une « scène dramatique », *la Rencontre*, représentée à la salle Taitbout en 1875, et, en 1879, *les Amants*. Léon Dierx appartient au Parnasse. Ce fut le disciple de Leconte de Lisle, mais avec moins de grandeur dans les conceptions, moins d'ampleur dans la forme. Il avait été proclamé *prince des poètes*, par les « *jeunes* », après la mort de Mallarmé, en 1898.

Sous son front reluisant de la pâleur des morts
Ses yeux ne dardaient pas d'éclairs ; et ses prunelles,
Comme au ressouvenir des splendeurs éternelles,
Semblaient ne pas pouvoir regarder au dehors.

Il allait, chancelant comme un enfant, lugubre
Comme un fou. Devant lui la foule au loin s'ouvrait.
Nul n'osant lui parler, au hasard il errait,
Tel qu'un homme étouffant dans un air insalubre.

Ne comprenant plus rien au vil bourdonnement
De la terre, abîmé dans son rêve indicible,
Lui-même, épouvanté de son secret terrible,
Il venait et partait silencieusement.

Parfois il frissonnait, comme on fait dans les fièvres,
Et, tout prêt à parler, il étendait la main ;
Mais le mot inconnu du dernier lendemain,
Un invisible doigt l'arrêtait sur ses lèvres.

Dans Béthanie, alors, tous, petits, forts et vieux,
Eurent peur de cet homme ; il passait seul et grave ;
Et le sang se figeait aux veines du plus brave,
Devant la vague horreur qui nageait dans ses yeux.

Ah! qui dira jamais ton surhumain supplice,
Revenant du sépulcre où tous étaient restés,
Qui revivais encor, traînant dans les cités
Ton linceul à tes reins serré comme un cilice !

Blafard ressuscité qu'avaient mordu les vers !
Pouvais-tu te reprendre aux soucis de ce monde,
O toi qui rapportais dans ta stupeur profonde
La science interdite à l'avide univers?

La nuit à peine eut-elle au jour rendu sa proie,
Tu rentras dans la nuit, songeur mystérieux,
Spectre inerte à travers les partis furieux,
Et ne connaissant plus leur douleur ni leur joie.

Dans cette autre existence insensible et muet,
Tu ne laissas chez eux qu'un souvenir sans trace.
As-tu subi deux fois le baiser qui terrasse,
Pour regagner l'azur qui vers toi refluait?

— Oh! que de fois, à l'heure où l'ombre emplit l'espace,
Loin des vivants, dressant sur le fond d'or du ciel
Ta grande forme aux bras levés vers l'Éternel,
Appelant par son nom l'ange attardé qui passe;

Que de fois l'on te vit dans les gazons épais
Te mouvoir, seul et grave, autour des cimetières,
Enviant tous ces morts qui dans leur lit de pierres
Un jour s'étaient couchés pour n'en sortir jamais!

(Les Lèvres closes.)

Lemerre, éditeur.

La Vision d'Ève.

I

C'ÉTAIT trois ans après le péché dans l'Éden.
Adam sous les grands bois chassait, fier et superbe,
Luttant contre le tigre et poursuivant le daim.
Tranquille, il aspirait l'âcre senteur de l'herbe.

Ève, sereine aussi, corps vêtu de clartés,
Assise aux bords ombreux d'une vierge fontaine,
Regardait deux enfants s'ébattre à ses côtés,
Attentive aux échos de la chasse lointaine.

Adam sous la forêt parlait d'Ève aux oiseaux,
Et leur disait : « Chantez ! Elle est belle et je l'aime ! »
Ève disait : « Répands, source, tes fraîches eaux !
Mon âme vibre en lui, mais en eux, ma chair même ! »

II

Ève pensait : « Seigneur ! vous nous avez chassés
Du paradis; l'archange a fait luire son glaive.
Mordus par la douleur, et par la faim pressés,
Il nous faut haleter dès que le jour se lève.

« Nous n'avons plus, errants dans ces mornes ravins,
Maître ! comme autrefois, la candeur ni l'extase;
Et nous n'entendons plus dans les buissons divins
L'hymne des anges blancs que votre gloire embrase.

« Mais qu'importent l'embûche et la nuit sous nos pas,
Si toujours dans la nuit un flambeau nous éclaire?
Ah ! si l'amour nous reste et nous guide ici-bas,
Soyez béni ! Dieu fort ! Dieu bon ! Dieu tutélaire !

« Adam a la vigueur, et moi j'ai la beauté.
Un contraste à jamais nous lie et nous console ;
Ivres, lui de ma grâce et moi de sa fierté,
Pour nous chaque fardeau se change en auréole.

« Et maintenant, voici grandir auprès de nous
Deux êtres, notre espoir, notre orgueil, notre joie ;
Quand je les tiens tous deux groupés sur mes genoux,
Je sens dans ma poitrine un soleil qui rougeoie !

« Vivant encore en nous qui revivons en eux,
Encor pleins de mystère, ils sont la loi nouvelle.
Nés de nous, sous leurs doigts ils resserrent nos nœuds ;
Un autre amour en nous, aussi grand, se révèle.

« Leurs yeux, astres plus clairs que ceux du firmament,
Ont un étrange attrait ; et notre âme attirée,
Qui s'étonne et s'abîme en leur regard charmant,
Y cherche le secret d'une enfance ignorée.

« L'amour qui les créa sommeille en eux. Le Ciel
Peut gronder ; comme nous, dans le vent, sous l'orage,
Ils se tendront la main, et l'éclair d'Azraël
Ne pourra faire alors chanceler leur courage.

« Gloire et louange à toi, Seigneur ! A toi merci !
Le châtiment est doux, si malgré l'anathème
Le baiser de l'Éden se perpétue ici.
Frappe ! regarde croître une race qui t'aime ! »

III

Ainsi, le front baigné des parfums du matin,
Son beau sein rayonnant de chaleurs maternelles,
Ève, les yeux fixés sur Abel et Caïn,
Sentait l'infini bleu noyé dans ses prunelles.

IV

Or, les enfants jouaient. Soudain, le premier-né,
Debout, l'œil plein de fauve ardeur, la lèvre amère,
Frappa l'autre, éperdu sous un poing forcené
Et qui cria, tendant les deux mains vers la mère.

Ève accourut tremblante et pâle de stupeur.
Et, fermant autour d'eux ses bras, les prit sur elle ;
Et, comme en un berceau les couchant sur son cœur,
Les couvrit de baisers pour calmer leur querelle.

Bientôt tout s'apaisa, fureur, plainte, baisers ;
Ils dormaient tous les deux enlacés, et la femme,
Immobile, ses doigts sous un genou croisés,
Sentit les jours futurs monter noirs dans son âme.

V

Soleil du jardin chaste ! Ève aux longs cheveux d'or !
Toi qui fus le péché, toi qui feras la gloire !
Toi, l'éternel soupir que nous poussons encor !
Ineffable calice où la douleur vient boire !

O Femme ! qui, sachant porter un ciel en toi,
A celui qui perdait l'autre ciel, en échange,
Offris tout, ta splendeur, ta tendresse et ta foi,
Plus belle sous le geste enflammé de l'archange !

O mère aux flancs féconds ! Par quelle brusque horreur,
Endormeuse sans voix, étais-tu possédée?
Quel si livide éclair t'en fut le précurseur?
A quoi songeais-tu donc, la paupière inondée?

Ah ! dans le poing crispé de Caïn endormi
Lisais-tu la réponse à ton rêve sublime?
Devinais-tu déjà le farouche ennemi
Sur Abel faible et nu s'essayant à son crime?

Du fond de l'avenir, Azraël, menaçant,
Te montrait-il ce fils, ayant fait l'œuvre humaine,
Qui s'enfuyait sinistre et marqué par le sang,
Un soir, loin d'un cadavre étendu dans la plaine?

Le voyais-tu mourir longuement dans Énoch,
Rempart poussé d'un jet sous le puissant blasphème
Des maudits qui gravaient leur défi sur le roc,
Et dont la race immense est maudite elle-même?

Ah ! voyais-tu l'envie armant le désaccord,
Et se glissant partout comme un chacal qui rôde?
Le fer s'ouvrant sans cesse un chemin dans les corps,
Le sol toujours fumant sous une pourpre chaude?

Et les peuples Caïns sur les peuples Abels
Se ruant sans pitié, les déchirant sans trêves ;
Les sanglots éclatants de toutes les Babels,
Les râles étouffés par la clameur des grèves?

Sous l'insoluble brume où l'homme en vils troupeaux
S'amoncelle, effrayé de son propre héritage,
Entendais-tu monter dans les airs, sans repos,
Le hurlement jaloux des foules, d'âge en âge?

Compris-tu que le mal était né? qu'il serait
Immortel? que l'instinct terrestre, c'est la haine
Qui, dévouant tes fils à Satan toujours prêt,
Lui fera sans relâche agrandir la Géhenne?

Compris-tu que la vie était le don cruel?
Que l'amour périrait avec l'Aïeule blonde?
Et qu'un fleuve infini de larmes et de fiel
Né du premier sourire abreuverait le monde?

VI

Dieu l'a su ! — Jusqu'au soir ainsi tu demeuras
Contemplant ces fronts purs où le soleil se joue ;
Et tandis qu'ils dormaient oublieux en tes bras,
Deux longs ruisseaux brûlants descendaient sur ta joue.

(Poèmes et Poésies).

Lemerre, éditeur.

Après Homère, après le Dante, après Shakspeare,
Sur le trône sacré, par-dessus tous les rois,
Oh! Reste! Règne encore, en France, d'où tu vois
L'humanité te faire un immortel empire!
Et qu'un siècle nouveau, béni par toi, soupire
Dans le vieux monde enfin apaisé sous ta voix!

Léon Dierx

1840-1909 *JEAN LAHOR**

Réminiscences.

A Darwin.

JE sens un monde en moi de confuses pensées,
Je sens obscurément que j'ai vécu toujours,
Que j'ai longtemps erré dans les forêts passées,
Et que la bête encor garde en moi ses amours.

Je sens confusément, l'hiver, quand le soir tombe,
Que jadis, animal ou plante, j'ai souffert,
Lorsque Adonis saignant dormait pâle en sa tombe ;
Et mon cœur reverdit, quand tout redevient vert.

Certains jours, en errant dans les forêts natales,
Je ressens dans ma chair les frissons d'autrefois,
Quand, la nuit grandissant les formes végétales,
Sauvage, halluciné, je rampais sous les bois.

* LAHOR (Jean), de son vrai nom docteur Henry Cazalis ; né à Cormeilles-en-Parisis (Seine-et-Oise) en 1840, mort à Genève en 1909. On lui doit : *les Chants populaires de l'Italie*, sous le pseudonyme de Jean Caselli (1865) ; — *Melancholia*, poésies (1868) ; — *le Livre du Néant*, prose (1868) ; — *Étude sur Henry Regnault, sa vie et son œuvre* (1872). — Sous le pseudonyme de Jean Lahor : *l'Illusion*, poésies (1875) ; — *le Cantique des cantiques*, traduction en vers (1885) ; — *l'Illusion*, poésies complètes (1888) ; — *les Grands Poèmes religieux et philosophiques, Histoire de la littérature hindoue* (1888) ; — *les Quatrains d'Al-Ghazali*, poésies (1896) ; — *la Gloire du Néant*, prose (1896) ; — *En Orient* (1908) ; et de nombreuses brochures sur l'art, la sociologie et la médecine.

Dans le sol primitif nos racines sont prises ;
Notre âme, comme un arbre, a grandi lentement ;
Ma pensée est un temple aux antiques assises,
Où l'ombre des dieux morts vient errer par moment.

Quand mon esprit aspire à la pleine lumière,
Je sens tout un passé qui me tient enchaîné ;
Je sens rouler en moi l'obscurité première :
La terre était si sombre aux temps où je suis né !

Mon âme a trop dormi dans la nuit maternelle ;
Pour atteindre le jour, qu'il m'a fallu d'efforts !
Je voudrais être pur : la honte originelle,
Le vieux sang de la bête est resté dans mon corps.

Et je voudrais pourtant t'affranchir, ô mon âme,
Des liens d'un passé qui ne veut pas mourir ;
Je voudrais oublier mon origine infâme,
Et les siècles très longs que tu mis à grandir.

Mais c'est en vain : toujours en moi vivra ce monde
De rêves, de pensers, de souvenirs confus,
Me rappelant ainsi ma naissance profonde,
Et l'ombre d'où je sors, et le peu que je fus ;

Et que j'ai transmigré dans des formes sans nombre,
Et que mon âme était, sous tous ces corps divers,
La conscience, et l'âme aussi, splendide ou sombre,
Qui rêve et se tourmente au fond de l'univers !

(L'Illusion : Heures sombres.)

Lemerre, éditeur.

Vers dorés.

DES vers retentissants valent-ils le silence
D'une âme qui remplit son devoir simplement
Et, pour autrui toujours pleine de vigilance,
Trouve sa récompense et sa joie en aimant?

Unisson

L'orgue de mon âme résonne
Quand me tenant devant la mer,
De son âme aussi qui frissonne
Sur moi passe le souffle amer.

Et large et triste un chant s'élève,
Très vague comme un air ancien ;
Et ce chant est le chant du rêve
Qui trouble mon être et le sien.

Et c'est comme la plainte immense
De cœurs vaincus, mais où toujours
L'espoir inlassé recommence
D'inassouvissables amours !

Jean Lahor

La splendeur de la forme est une corruptrice ;
Les ivresses du beau rarement nous font purs :
Recherche pour ton âme une autre inspiratrice
Que la Vénus aux yeux changeants, tendres ou durs.

Accomplis ton devoir, car la beauté suprême,
Tu le sais maintenant, n'est pas celle des corps :
La statue idéale, elle dort en toi-même ;
L'œuvre d'art la plus haute est la vertu des forts,

Le saint est le très noble et le sublime artiste,
Alors que de sa fange il tire un être pur,
Et tire un être aimant d'une bête égoïste,
Comme un sculpteur un dieu d'un lourd métal obscur.

L'humble héros qui lutte et qui se sacrifie
S'offrant à la douleur, à la mort sans trembler,
Seul t'apprendra les fins augustes de la vie ;
Et c'est à celui-là qu'il te faut ressembler.

Des tristes, des souffrants, de tant d'âmes qui pleurent,
Approche avec amour, et les viens relever :
C'est en luttant, souffrant, en mourant comme ils meurent,
Qu'ils t'ont permis de vivre et permis de rêver !

Regarde-les parfois entr'ouvrant leurs yeux mornes
Sur cette vie étrange et terrible pour eux.
Que ta religion soit la pitié sans bornes !
Allège le fardeau de tous ces malheureux !

De ton âme l'ennui mortel faisait sa proie,
Étant le châtiment de l'incessant désir ;
Du fier renoncement de ton âme à la joie
Goûte la joie austère et le sombre plaisir.

Sache que les héros, les saints, tu les imites
En détruisant en toi l'égoïsme d'abord ;
Meurs à toi-même, afin de vivre sans limites :
Toute âme pour grandir doit traverser la mort.

Connais du vrai héros la volupté profonde ;
Libre des sentiments égoïstes et bas,
Sentant battre ton cœur avec le cœur du monde,
Habite un lieu divin où la mort n'atteint pas.

Quand à l'âme de tous ton âme est réunie,
Si bien que leur douleur est ta propre douleur,
Alors tu fais ta vie immortelle, infinie,
Et fais large ta joie en y mêlant la leur.

Oui, ta vie est sublime, est harmonique et pleine,
De cette heure où ton être étroitement confond
Sa destinée avec la destinée humaine,
Et rentre, goutte d'eau, dans l'Océan profond.

(L'Illusion.)

Lemerre, éditeur.

1840-1909 *ALBERT MÉRAT**

Le Moulin.

C'EST par eau qu'il faut y venir.
La berge a peine à contenir
Le fouillis d'herbes et de branches,
Ce monde petit et charmant,
La grande roue en mouvement,
Les vannes et leurs ponts de planches.

Un bruit frais d'écluses et d'eau
Monte derrière le rideau
De la ramure ensoleillée.
Quand on approche, il est plus clair ;
Le barrage jette dans l'air
Comme une odeur vive et mouillée.

* MÉRAT (Albert), né à Troyes en 1840, mort à Paris en 1909. On lui doit : *Avril, Mai, Juin*, sonnets, en collaboration avec Léon Valade (1863) ; *Intermezzo*, poème traduit de Henri Heine, en collaboration avec Léon Valade ; *les Chimères* (1866) ; *l'Idole*, sonnets (1869) ; *les Souvenirs*, sonnets (1872) ; *l'Adieu*, poème (1873) ; *les Villes de marbre*, poésies (1874) ; *Printemps passé*, poème parisien (1875) ; *le Petit Salon*, en vers (1876-1877) ; *Au fil de l'eau*, poésies (1877) ; *Poèmes de Paris* (1880) ; *Vers le soir*, poésies ; *Triolets des Parisiennes de Paris* (1900) ; *les Joies de l'heure* (1902) ; *Chansons et Madrigaux* (1902) ; *Vers oubliés* (1902) ; *Petit Poème* (1903) ; *les Trente-Six Quatrains à Madame, les Trente-Six Dédicaces* (1903) ; *la Rance et la Mer*, paysages bretons (1903).

Pour arriver jusqu'à la cour,
On passe, chacun à son tour,
Par le moulin plein de farine,
Où la mouture en s'envolant,
Blanche et qui sent le bon pain blanc,
Réjouit l'œil et la narine.

Voici la ferme ; errons un peu
Dans l'âtre on voit flamber le feu
Sur les hauts chenets de cuisine.
La flamme embaume le sapin ;
La huche de chêne a du pain,
La jatte de lait est voisine.

Oh ! le bon pain et le bon lait !
Juste le repas qu'on voulait ;
On boit, sans nappe sur la table,
Au tic tac joyeux du moulin,
Parmi les bêtes, dans l'air plein
De l'odeur saine de l'étable.

Lorsque vous passerez par là,
Entrez dans le moulin. Il a
Des horizons pleins de surprises,
Un grand air d'aise et de bonté,
Et contre la chaleur d'été
De la piquette et des cerises.

(Au fil de l'eau.)

Les Fenêtres fleuries.

LES Parisiens, entendus
Aux riens charmants plus qu'au bien-être,
Se font des jardins suspendus
D'un simple rebord de fenêtre.

On peut voir en toute saison
Des fils de fer formant treillage
Faire une fête à la maison
De quelques bribes de feuillage.

Dès qu'il a fait froid, leurs couleurs
Ne sont plus que mélancolie ;
Mais cette habitude des fleurs
Est parisienne et jolie.

Ainsi, tout en haut, sous les toits,
L'enfant aux paupières gonflées,
Qui coud en se piquant les doigts,
A près d'elle des giroflées.

Quelquefois même, et c'est charmant,
Sur la tête de la petite
On voit luire distinctement
Des étoiles de clématite.

Aux étages moins près du ciel,
C'est très souvent la même chose :
Un printemps artificiel
Fait d'un œillet et d'une rose.

Dans un pot muni d'un tuteur,
Où tiennent juste les racines,
Un semis de pois de senteur
Laisse grimper des capucines.

Les autres quartiers de Paris
Ont des fleurs comme les banlieues :
C'est que le ciel est souvent gris,
Et qu'elles sont rouges et bleues ;

C'est qu'on trouve un charme, en effet,
A ce fantôme de nature,
Et que le vrai sage se fait
Des bonheurs en miniature.

(POÈMES DE PARIS.)
Lemerre, éditeur.

*CATULLE MENDÈS** *1841-1909*

Le Rossignol.

C'ÉTAIT un soir du mois où les grappes sont mûres.
Et celle que je pleure était encore là.
Muette, elle écoutait ton chant sous les ramures,
Elégiaque oiseau des nuits, Philoméla !

Attentive, les yeux ravis, la bouche ouverte,
Comme sont les enfants au théâtre Guignol,
Elle écoutait le chant sous la frondaison verte,
Et moi je me sentis jaloux du rossignol.

« Belle âme en fleur, lilas où s'abrite mon rêve,
Disais-je, laisse là cet oiseau qui me nuit.
Ah ! méchant cœur, l'amour est long, la nuit est brève ! »
Mais elle n'écoutait qu'une voix dans la nuit.

Alors je crus subir une métamorphose !
Et ce fut un frisson dont je faillis mourir.
Dans un être nouveau ma vie était enclose,
Mais j'avais conservé mon âme pour souffrir.

Un autre était auprès de la seule qui m'aime,
Et tandis qu'ils allaient dans l'ombre en soupirant,
O désespoir, j'étais le rossignol lui-même
Qui sanglotait d'amour dans le bois odorant.

*MENDÈS (Catulle), né à Bordeaux en 1841, mort à Paris en 1909. S'étant rendu à Paris, il fondait, dès 1859, la *Revue fantaisiste*. Cette feuille littéraire vécut assez longtemps pour assister à la naissance de l'école des parnassiens, qui s'y groupèrent. Catulle Mendès a raconté les origines de cette école dans la *Légende du Parnasse contemporain* (1884). Ses premiers vers : *Philoméla* (1864), *Odelettes guerrières* (1871), *Contes épiques* (1870) ; puis son épopée, *Hespérus* (1869), inspirée des rêveries de Swedenborg, furent accueillies avec faveur, ainsi que *le Soleil de minuit* et *Soirs moroses* (1876). Catulle Mendès menait de front la prose et la poésie, s'essayait tour à tour dans la nouvelle : *Histoires d'amour* (1868), et au théâtre : *la Part du Roi* (1872) ; *les Frères d'armes*, drame en quatre actes et en prose (1873) ; *Justice*, drame en trois actes (1877) ; *le Capitaine Fracasse*, opéra-comique (1878) ; *les Mères ennemies*, drame (1882) ; *Gwendoline*, opéra (1886) ; *Femme de Tabarin* (1887) ; *la Reine Fiammette* (1889) ; *Médée*, tragédie en trois actes en vers (1898) ; enfin prodiguait des romans licencieux : *les Folies amoureuses* (1877) ; *la*

Puis elle s'éloigna lentement, forme blanche
Au bras de mon rival assoupie à moitié ;
Et rien qu'à me voir seul et triste sur ma branche,
Les étoiles du ciel s'émurent de pitié.

Ce fut tout : seulement, dès l'aurore prochaine
(Je n'ai rien oublié : c'était un vendredi)
Des enfants qui passaient virent au pied du chêne
Un cadavre d'oiseau déjà sec et raidi.

« Il est mort ! » dirent-ils, et, de son doigt agile,
L'un d'eux creuse ma fosse à l'ombre d'un roseau,
Et, tout en refermant mes plumes sous l'argile,
Il priait le bon Dieu pour le petit oiseau.

(PHILOMÉLA.)

Le Consentement.

AHOD fut un pasteur opulent dans la plaine ;
Sa femme, un jour d'été, posant sa cruche pleine,
Se coucha sous un arbre au pays de Béthel,
Et, s'endormant, elle eut un songe, qui fut tel :
D'abord il lui sembla qu'elle sortait d'un rêve
Et qu'Ahod lui disait : « Femme, allons, qu'on se lève.
Aux marchands de Ségor, l'an dernier, j'ai vendu
Cent brebis, et le tiers du prix m'est encor dû,
Mais la distance est grande et ma vieillesse est lasse.
Qui pourrais-je envoyer à Ségor en ma place?
Rare est un messager fidèle et diligent.
Va, et réclame-leur trente sicles d'argent. »

Vie et la Mort d'un clown (1879) ; *le Roi vierge* (1881) ; *Monstres parisiens* (1882) ; *Jupe courte, Pour lire au bain* (1884) ; *la Demoiselle en or* (1886) ; *la Petite Impératrice, Pour lire au couvent, l'Homme tout nu* (1887) ; l'incestueuse aventure de *Zo'har* (1886) ; *la Première Maîtresse* (1887) ; *Gog* (1894), etc. Il a encore écrit : *les 73 Journées de la Commune* (1871) ; et, avec R. Lesclide, *la Divine Aventure*, traduction des *Confessions* de Cagliostro (1881). Il publiait en même temps des chroniques, et en 1893, était chargé au « Journal » de la critique dramatique et musicale. On lui doit encore, parmi ses œuvres les plus importantes : *les Braises du cendrier*, poésies (1900) ; *Scarron*, comédie tragique en vers (1905) ; *Glatigny*, drame funambulesque en vers (1906) ; *la Vierge d'Avila*, drame en vers (1906).

Elle n'objecta point le désert, l'épouvante,
Les voleurs : « Vous parlez, maître, à votre servante. »
Et quand, montrant la droite, il eut dit : « C'est par là ! »
Elle prit un manteau de laine et s'en alla.
Les sentiers étaient durs et si pointus de pierres
Qu'elle eut du sang aux pieds et des pleurs aux paupières ;
Pourtant elle marcha tout le jour, et, le soir,
Elle marchait encor, sans entendre ni voir,
Quand tout à coup, de l'ombre, avec un cri farouche
Quelqu'un bondit, lui mit une main sur la bouche,
D'un geste forcené lui vola son manteau
Et s'enfuit, lui laissant dans la gorge un couteau !

A ce coup le sursaut d'une transe mortelle
La réveilla.

L'époux se tenait devant elle.
« Aux marchands de Ségor, lui dit-il, j'ai vendu
Cent brebis, et le tiers du prix m'est encor dû.
Mais la distance est grande et ma vieillesse est lasse.
Qui pourrais-je envoyer à Ségor en ma place?
Rare est un messager fidèle et diligent.
Va, et réclame-leur trente sicles d'argent. »

La femme dit : « Le maître a parlé, je suis prête. »
Elle appela ses fils, mit ses mains sur la tête
Du fier aîné, baisa le front du plus petit,
Et, prenant son manteau de laine, elle partit.

(CONTES ÉPIQUES.)

Le Lion.

COMME elle était chrétienne et n'avait pas voulu,
Pour de vains dieux d'argile ou de bois vermoulu,
Allumer de l'encens ni célébrer des fêtes,
Le préteur ordonna de la livrer aux bêtes ;
Et, comme elle était jeune et vierge, et rougissait
Quand l'œil d'un juge impur sur elle se fixait,
Une clause formelle en l'édit contenue
Précisa qu'au supplice on la livrerait nue.

Nue, et le sein voilé de ses chastes cheveux,
Elle entra dans le cirque.
En quatre bonds nerveux
Un lion, famélique et rugissant de joie,
Jaillit de la carcère et vint flairer la proie.
Le peuple regardait, étrangement jaloux,
Palpiter ce corps blanc près de ce mufle roux,
Et montrait, allumé d'une affreuse luxure,
Des rictus de baiser, peut-être de morsure.
Elle, chaste, tirait ses cheveux sur son sein.

Cependant le lion, instinctif assassin,
Entre-bâillait déjà sa gueule carnassière.

« Lion ! » dit la chrétienne...
Alors, dans la poussière,
On le vit se coucher, doux et silencieux ;
Et, comme elle était nue, il ferma les deux yeux.

(Contes épiques.)

La Dernière Ame.

A Gustave Flaubert.

LE ciel était sans dieux, la terre sans autels.
Nul réveil ne suivait les existences brèves.
L'homme ne connaissait, déchu des anciens rêves,
Que la Peur et l'Ennui qui fussent immortels.

Le seul chacal hantait le sépulcre de pierre
Où, mains jointes, dormit longtemps l'aïeul sculpté ;
Et, le marbre des doigts s'étant émietté,
Le tombeau même avait désappris la prière.

Qui donc se souvenait qu'une âme eût dit : « Je crois ! »
L'antique oubli couvrait les divines légendes.
Dans les marchés publics on suspendait les viandes
A des poteaux sanglants faits en forme de croix.

Le vieux Soleil errant dans l'espace incolore
Était las d'éclairer d'insipides destins...
Un homme qui venait de pays très lointains
Me dit : « Dans ma patrie il est un temple encore.

« Antique survivant des siècles révolus,
Il s'écroule parmi le roc, le lierre et l'herbe,
Et garde, encor sacré dans sa chute superbe,
Le souvenir d'un Dieu de qui le nom n'est plus. »

Alors j'abandonnai les villes sans église
Et les cœurs sans élan d'espérance ou d'amour
En qui le Doute même était mort sans retour
Et que tranquillisait la Certitude acquise.

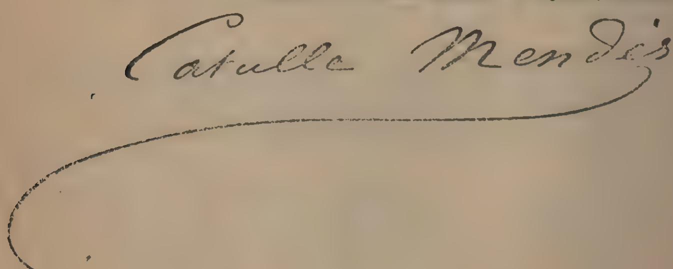
Les jours après les jours s'écoulèrent. J'allais.
Près de fleuves taris dormaient des cités mortes ;
Le vent seul visitait, engouffré sous les portes,
La Solitude assise au fond des vieux palais.

Ma jeunesse, au départ, marchait d'un pied robuste ;
Mais j'achevai la route avec des pas tremblants.
Ma tempe desséchée avait des cheveux blancs
Quand j'atteignis le seuil de la ruine auguste !

Déchiré, haletant, accablé, radieux,
Je dressai vers l'autel mon front que l'âge écrase,
Et mon âme exhalée en un grand cri d'extase
Monta, dernier encens, vers le dernier des dieux !

(SOIRS MOROSES.)

Œuvres de Catulle Mendès. Fasquelle, éditeur.



Après la mort du père.

CETTE terre, ces champs, ces vignes, que mon père
Remplissait tout le jour de son geste puissant
Et qu'il entretenait dans leur beauté prospère,
Sont vides... et c'est moi qui gouverne à présent.

Les générations tour à tour se remplacent,
Dit le sage, insensible, avec tranquillité.
Ces froids raisonnements par où les pleurs s'effacent
Ne pénétreront pas dans mon cœur révolté !

Oh ! non ! non ! d'aussi loin, père, qu'il me souvienne,
Dès le premier éveil de mes regards d'enfant,
Cette terre fut vôtre, ô père, et non pas mienne !
Elle n'est pas à moi, le respect le défend.

Elle est à vous encore, et mes yeux sont humides
Lorsque pour commander ma voix s'élève ici.
Et lorsque je m'essaie à des ordres timides,
J'interroge tout bas : Père, est-ce bien ainsi?

C'est votre œuvre qui dure, et vous êtes le maître,
Et si l'orgueil glaçait les sentiments que j'ai,
Je craindrais de vous voir, ô mon père, apparaître
Sous l'ombre de vos bois comme un spectre affligé.

(LA NATURE ET L'AME.)

Lemerre, éditeur.

* POMAIROLS (Charles DE), né à Villefranche-de-Rouergue (Aveyron) en 1843, mort en 1916. On lui doit : *la Vie meilleure* (Paris, 1879) ; *Rêves et Pensées* (Paris, 1881) ; *la Nature et l'Ame* (Paris, 1887) ; *Lamartine, Étude de morale et d'esthétique* (Paris, 1889) ; *Regards intimes* (Paris, 1894) ; *Pour l'enfant* (Paris, 1904).

Solitude.

OH ! que la vie est difficile !
On tend la main sans rien saisir ;
Tout nous fuit, tout est indocile
Aux appels de notre désir.

Quand mon cœur est plein de tristesses,
Si je pouvais les épancher,
Je croirais sentir mes détresses
Si pesantes se relâcher.

Mais je ne peux dire mes peines :
Je me garde de les conter
Aux uns, dont les forces sereines
Pourraient sans trouble les porter,

Parce que leur indifférence,
Dans sa hâte vers le plaisir,
Pour s'occuper de la souffrance
N'a pas un instant de loisir ;

A l'autre, à la seule, à l'unique,
A celle dont le cœur aimant
Veut bien que je lui communique
Tout mon être, joie et tourment,

Parce que, trop vive et trop tendre,
Sensible au plus léger émoi,
Elle ne pourrait pas m'entendre
Sans souffrir, oh ! bien plus que moi

Et je suis toujours en alarme,
Toujours entre ces deux frayeurs :
Ne pas obtenir une larme,
Ou faire couler trop de pleurs !...

L'homme demeure solitaire ;
La fierté, la crainte et l'amour
L'obligent ensemble à se taire
Jusqu'au soir de son dernier jour.

Mais tout bas du moins sois bénie,
Toi dont l'adorable défaut
Est cette merveille infinie :
Un cœur plus tendre qu'il ne faut !

(La Nature et l'Ame.)

Spiritualité.

L'AME jouit bien peu de sa divine essence :
Étranger qui se mêle à l'élément meilleur,
Enivrant trop la joie, abaissant la douleur,
Le corps nous fait subir sa grossière présence.

Mais l'idéal amour du père et de l'enfant
Emprunte au seul esprit ses rayons de tendresse ;
Quand mon enfant est là, que ma main le caresse,
Et qu'il lève les yeux vers mon regard fervent,

Dans l'unique lueur de cette douce flamme
L'obstacle corporel disparaît consumé,
Le sentiment tout pur m'attire à l'être aimé,
J'éprouve le contact d'une âme avec mon âme.

(Regards intimes.) — *Lemerre, éditeur.*

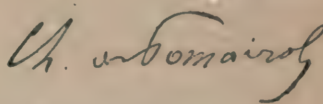
Aimer.

JE l'aimais !... tous mes jours étaient ornés par elle !
Comme sur une pente aisée et naturelle
Je sentais dans la vie un attrait continu
Porter mon cœur charmé vers cet être ingénu ;
L'intérêt sans répit d'une amour jamais lasse
M'animait d'heure en heure à contempler sa grâce
Où je voyais grandir comme un printemps fleuri,
Et je l'enveloppais d'un sourire attendri,
Posé sur ses regards, sa voix et ses paroles,
Sur ses instincts naissants, ses goûts, même frivoles,
Ses mouvements de cœur doux, jamais inquiets,
Ses premières clartés d'esprit que j'épiais
Dans l'ardeur d'une attente émue et curieuse.
Elle me paraissait d'essence précieuse ;

Pour mon âme inclinée et mon constant regard,
Tout ce qui se passait en elle était à part,
Lumineux, juste, aimable entre toutes les choses.
A peine il a senti ses facultés écloses,
L'enfant rapporte tout à lui-même, il dit « moi »,
Il se flatte au dedans, s'admire, et c'est la loi
Par où dans l'être humain se forme une personne.
Chez l'enfant que j'aimais, d'ailleurs timide et bonne,
A qui j'aurais voulu donner le pas plus sûr
Et le front confiant levé haut vers l'azur,
J'approuvais cet instinct qui crée une puissance,
Et, moi-même ajoutant ma propre complaisance
A celle qu'entretient chaque être au fond de lui,
J'armais ainsi son cœur d'un plus solide appui,
Je faisais à dessein croître sa force intime,
Tant je craignais de voir plier l'enfant, victime
De la lutte inégale offerte à sa douceur !
Et, songeant que l'enfant n'est pas le possesseur
Des biens considérés dans l'ombre avec envie,
Que pauvre, sans pouvoir, et l'âme inassouvie,
Son âge dénué n'attend rien que de nous,
Plein de tendre pitié pour elle, il m'était doux,
En lui faisant les dons que tout enfant désire,
De voir s'épanouir sur sa lèvre un sourire
Et d'un éclair soudain ses yeux s'illuminer :
Quel charme sans pareil c'était de lui donner,
De soulager un peu sa faiblesse attristante
Et de mettre mes soins à la rendre contente !
Puisque son âge encor devait l'assujettir,
Un élan me portait à lui faire sentir
Que, dans l'amour grandie, enfant heureuse et chère,
Son humble dépendance était du moins légère.
Ayant sur son destin le droit de commander,
Je maniais son cœur prompt à s'intimider,
Comme on touche un objet délicat qu'un choc brise,
Et, lui laissant à peine éprouver ma maîtrise
Dont j'étais en secret gêné comme d'un tort,
Je redoutais toujours de lui sembler trop fort.
Mais ma force, attendrie et douce à son enfance,
Se dressait tout à coup, prête pour sa défense,
Si le sombre péril s'amassait quelque part,
Et je l'environnais d'un solide rempart

Où l'amour paternel formait son sûr asile.
Le dévouement pour elle était simple et facile :
Étendre sur son front mon bras, la protéger,
Mettre mon cœur, ma vie, entre elle et le danger,
Me donner à sa place au destin comme proie,
La sauver en souffrant moi-même, quelle joie !
Si le sort eût voulu se prêter à mes vœux,
Je ne concevais pas de pouvoir finir mieux
Qu'en allant à la mort pour elle, sans le dire,
Et mon dernier regard empli de son sourire !

(POUR L'ENFANT.)
Plon, éditeur.



1845-1875 *TRISTAN CORBIÈRE* *

La Rapsodie foraine et le Pardon de Sainte-Anne.

La Palud, 27 août, jour du Pardon.

BÉNITE est l'infertile plage
Où, comme la mer, tout est nud.
Sainte est la chapelle sauvage
De Sainte-Anne-de-la-Palud.

* CORBIÈRE (Édouard-Joachim, dit TRISTAN), né au domaine de Coat-Congar, commune de Ploujean, près de Morlaix, en 1845 ; mort à Morlaix en 1875. Il était le fils d'Édouard Corbière, capitaine au long cours et auteur de romans maritimes. Atteint d'une maladie de poitrine, il s'établit à Roscoff. En 1872, il vint à Paris, vécut de la vie de bohème, et publia quelques-uns de ses poèmes, qu'il réunit en volume sous le titre : *les Amours jaunes* (1873). Puis il retourna mourir dans son pays. Il resta inconnu jusqu'au jour où Verlaine le révéla au public dans ses *Poètes maudits* (1884). Ses poèmes, malgré bien des obscurités, des bizarreries et du mauvais goût, sont d'une mélancolie pénétrante qui se cache sous l'ironie et les plaisanteries. Ses portraits de marins et ses tableaux de leur vie sont d'une saisissante vigueur.

De la bonne femme sainte Anne,
Grand'tante du petit Jésus,
En bois pourri dans sa soutane
Riche... plus riche que Crésus

Contre elle la petite Vierge,
Fuseau frêle, attend l'*Angélus* ;
Au coin Joseph, tenant son cierge,
Niche, en saint qu'on ne fête plus...

. . . .
C'est le Pardon. — Liesse et mystères —
Déjà l'herbe rase a des poux...
— *Sainte Anne, onguent des belles-mères !*
Consolation des époux !...

Des paroisses environnantes :
De Plougastel et Loc-Tudy,
Ils viennent tous planter leurs tentes,
Trois jours, trois nuits, — jusqu'au lundi.

Trois jours, trois nuits, la palud grogne,
Selon l'antique rituel,
— Chœur séraphique et chant d'ivrogne —
LE CANTIQUE SPIRITUEL.

***

Mère taillée à coups de hache,
Ton cœur de chêne dur et bon :
Sous l'or de ta robe se cache
L'âme en pièce d'un franc Breton !

— *Vieille verte à face usée*
Comme la pierre du torrent,
Par des larmes d'amour creusée,
Séchée avec des pleurs de sang...

— *Toi, dont la mamelle tarie*
S'est refait pour avoir porté
La Virginité de Marie,
Une mâle virginité !

— Servante-maîtresse altière,
Très haute devant le Très-Haut :
Au pauvre monde pas fière,
Dame pleine de comme-il-faut.

— Bâton des aveugles ! Béquille
Des vieilles ! Bras des nouveau-nés
Mère de madame ta fille !
Parente des abandonnés !

— O Fleur de la pucelle neuve !
Fruit de l'épouse au sein grossi !
Reposoir de la femme veuve...
Et du veuf Dame-de-merci !

— Arche de Joachim ! Aïeule !
Médaille de cuivre effacé !
Gui sacré ! Trèfle quatre-feuille !
Mont d'Horeb ! Souche de Jessé !

— O toi qui recouvrais la cendre,
Qui filais comme on fait chez nous,
Quand le soir venait à descendre,
Tenant l'enfant sur tes genoux :

Toi qui fus là, seule, pour faire
Son maillot neuf à Bethléem,
Et là, pour coudre son suaire
Douloureux, à Jérusalem !...

Des croix profondes sont tes rides,
Tes cheveux sont blancs comme fils...
— Préserve des regards arides
Le berceau de nos petits-fils !

Fais venir et conserve en joie
Ceux à naître et ceux qui sont nés,
Et verse, sans que Dieu te voie,
L'eau de tes yeux sur les damnés !

Reprends dans leur chemise blanche
Les petits qui sont en langueur...
Rappelle à l'éternel Dimanche
Les vieux qui traînent en longueur.

Dragon-gardien de la Vierge
Garde la crèche sous ton œil.
Que, près de toi, Joseph-concierge
Garde la propreté du seuil !

Prends pitié de la fille-mère,
Du petit au bord du chemin...
Si quelqu'un leur jette la pierre,
Que la pierre se change en pain !

— Dame bonne en mer et sur terre,
Montre-nous le ciel et le port.
Dans la tempête ou dans la guerre...
O Fanal de la bonne mort !

Humble : à tes pieds n'as point d'étoile,
Humble... et brave pour protéger !
Dans la nue apparaît ton voile,
Pâle auréole du danger.

— Aux perdus dont la vie est grise,
(Sauf respect — perdus de boisson)
Montre le clocher de l'église
Et le chemin de la maison.

Prête ta douce et chaste flamme
Aux chrétiens qui sont ici...
Ton remède de bonne femme
Pour les bêtes à corne aussi !

Montre à nos femmes et servantes
L'ouvrage et la fécondité...
— Le bonjour aux âmes parentes
Qui sont dans l'éternité !

— Nous mettrons un cordon de cire
De cire vierge jaune autour
De ta chapelle et ferons dire
Ta messe basse au point du jour.

Préserve notre cheminée
Des sorts et du monde malin...
A Pâques te sera donnée
Une quenouille avec du lin.

Si nos corps sont puants sur terre,
Ta grâce est un bain de santé :
Répands sur nous, au cimetière,
Ta bonne odeur de sainteté.

— A l'an prochain ! Voici ton cierge :
(C'est deux livres qu'il a coûté)
... Respects à Madame la Vierge,
Sans oublier la Trinité.

⁂

... Et les fidèles, en chemise,
— *Sainte Anne, ayez pitié de nous !* —
Font trois fois le tour de l'église
En se traînant sur leurs genoux,

Et boivent l'eau miraculeuse
Où les Job teigneux ont lavé
Leur nudité contagieuse...
— *Allez : la Foi vous a sauvé !* —

C'est là que tiennent leurs cénacles
Les pauvres, frères de Jésus.
— Ce n'est pas la cour des miracles,
Les trous sont vrais : *Vide latus !*

Sont-ils pas divins sur leurs claies,
Qu'auréole un nimbe vermeil,
Ces propriétaires de plaies,
Rubis vivants sous le soleil !...

En aboyant, un rachitique
Secoue un moignon désossé,
Coudoyant un épileptique
Qui travaille dans un fossé.

Là, ce tronc d'homme où croît l'ulcère,
Contre un tronc d'arbre où croît le gui ;
Ici, c'est la fille et la mère
Dansant la danse de Saint-Guy.

Cet autre pare le cautère
De son petit enfant malsain :
— L'enfant se doit à son vieux père...
Et le chancre est un gagne-pain !

Là, c'est l'idiot de naissance,
Un *visité par Gabriel,*
Dans l'extase de l'innocence...
— L'innocent est près du ciel ! —

— Tiens, passant, regarde : tout passe.
L'œil de l'idiot est resté.
Car il est en état de grâce...
— Et la Grâce est l'Éternité ! —

Parmi les autres, après vêpre,
Qui sont d'eau bénite arrosés,
Un cadavre, vivant de lèpre,
Fleurit, souvenir des croisés...

Puis tous ceux que les Rois de France
Guérissaient d'un toucher de doigts..
— Mais la France n'a plus de Rois,
Et leur Dieu suspend sa clémence.

— Charité dans leurs écuelles !...
Nos aïeux ensemble ont porté
Ces fleurs de lis en écrouelles
Dont ces *choisis* ont hérité.

Miserere pour les ripailles
Des *Ankokrignets* et *Kakous !...*
Ces moignons-là sont des tenailles,
Ces béquilles donnent des coups.

Risquez-vous donc là, gens ingambes,
Mais gare pour votre toison :
Gare aux bras crochus ! gare aux jambes
En *kyrie eleison !*

... Et détourne-toi, jeune fille,
Qui viens là voir et prendre l'air...
Peut-être, sous l'autre guenille,
Percerait la guenille en chair...

C'est qu'ils chassent là sur leurs terres !
Leurs peaux sont leurs blasons béants :
— Le droit du Seigneur à leurs serres !...
— Le droit du seigneur de céans ! —

Tas d'*ex-voto* de carne impure,
Charnier d'élus pour les cieux,
Chez le Seigneur ils sont chez eux !
— Ne sont-ils pas sa créature...

Ils grouillent dans le cimetière,
On dirait les morts déroutés
N'ayant tiré de sous la pierre
Que des membres mal reboutés.

— Nous, taisons-nous !... Ils sont sacrés.
C'est la faute d'Adam punie,
Le doigt d'En-haut les a marqués :
— La droite d'En-haut soit bénie !

Du grand troupeau, boucs émissaires
Chargés des forfaits d'ici-bas,
Sur eux Dieu purge ses colères !...
— Le pasteur de Sainte-Anne est gras.
. . . .

Mais une note pantelante,
Écho grelottant dans le vent,
Vient battre la rumeur bêlante
De ce purgatoire ambulant.

Une forme humaine qui beugle
Contre le *calvaire* se tient ;
C'est comme une moitié d'aveugle :
Elle est borgne et n'a pas de chien...

C'est une rapsode foraine
Qui donne aux gens pour un liard
L'*Istoyre de la Magdalayne*,
Du *Juif-Errant* ou d'*Abaylar*.

Elle hale comme une plainte,
Comme une plainte de la faim,
Et, longue comme un jour sans pain,
Lamentablement, sa complainte...

— Ça chante comme ça respire,
Triste oiseau sans plume et sans nid
Vaguant où son instinct l'attire :
Autour des Bon-Dieu de granit...

Ça peut parler aussi, sans doute,
Ça peut penser comme ça voit :
Toujours devant soi la grand'route...
— Et, quand ç'a deux sous, ça les boit.

— Femme : on dirait, hélas ! — sa nippe
Lui pend, ficelée en jupon ;
Sa dent noire serre une pipe
Éteinte... — Oh, la vie a du bon ! —

Son nom... ça se nomme Misère.
Ça s'est trouvé né par hasard.
Ça sera trouvé mort par terre...
La même chose... — quelque part.

Si tu la rencontres, Poète,
Avec son vieux sac de soldat :
C'est notre sœur... donne — c'est fête —
Pour sa pipe, un peu de tabac !...

Tu verras dans sa face creuse
Se creuser, comme dans du bois,
Un sourire ; et sa main galeuse
Te faire un vrai signe de croix.

(Les Amours jaunes.)

La Fin.

EH BIEN, tous ces marins, — matelots, capitaines,
Dans leur grand océan à jamais engloutis,
Partis insoucieux pour leurs courses lointaines,
Sont morts, — absolument comme ils étaient partis...

Allons ! c'est leur métier, ils sont morts dans leurs bottes !
Leur *boujaron* au cœur, tout vifs dans leurs capotes...
— *Morts*... Merci : la *Camarde* a pas le pied marin ;
Qu'elle couche avec vous : c'est votre bonne femme...
— Eux, allons donc : Entiers ! enlevés par la lame !
Ou perdus dans un grain...

Un grain... est-ce la mort, ça? la basse voilure
Battant à travers l'eau ! — Ça se dit *encombrer*...
Un coup de mer plombé, puis la haute mâture
Fouettant les flots ras, — et ça se dit *sombrer*.

— Sombrer, — sondez ce mot. Votre *mort* est bien pâle
Et pas grand'chose à bord, sous la lourde rafale...
Pas grand'chose devant le grand sourire amer
Du matelot qui lutte. — Allons donc, de la place ! —
Vieux fantôme éventé, la Mort change de face :
La Mer ! ..

Noyés? — Eh ! allons donc ! Les *noyés* sont d'eau douce.
— Coulés ! corps et biens ! Et, jusqu'au petit mousse,
Le défi dans les yeux, dans les dents le juron !
A l'écume crachant une chique râlée,
Buvant sans hauts-de-cœur *la grand'tasse salée*...
— Comme ils ont bu leur boujaron. —

. . . .

Pas de fond de six pieds, ni rats de cimetière :
Eux, ils vont aux requins ! L'âme d'un matelot,
Au lieu de suinter dans vos pommes de terre,
Respire à chaque flot...

— Voyez à l'horizon se soulever la houle ;
On dirait le ventre amoureux
D'une fille de joie en rut, à moitié soûle...
Ils sont là ! — La houle a du creux. —

Écoutez, écoutez la tourmente qui beugle !...
C'est leur anniversaire. Il revient bien souvent.
O poète, gardez pour vous vos chants d'aveugle ;
— Eux, le *De profundis* que leur corne le vent.

... Qu'ils roulent infinis dans les espaces vierges !
Qu'ils roulent verts et nus,
Sans clous et sans sapin, sans couvercle, sans cierges...
— Laissez-les donc rouler, *terriens* parvenus !...

(LES AMOURS JAUNES.)
Albert Messein, éditeur.

AUGUSTE ANGELLIER * *1848-1911*

Les Caresses des yeux.

LES caresses des yeux sont les plus adorables ;
Elles apportent l'âme aux limites de l'être,
Et livrent des secrets autrement ineffables,
Dans lesquels seuls le fond du cœur peut apparaître.

Les baisers les plus purs sont grossiers auprès d'elles ;
Leur langage est plus fort que toutes les paroles ;
Rien n'exprime que lui les choses immortelles
Qui passent par instants dans nos êtres frivoles.

Lorsque l'âge a vieilli la bouche et le sourire
Dont le pli lentement s'est comblé de tristesse,
Elles gardent encor leur limpide tendresse ;

Faites pour consoler, enivrer et séduire,
Elles ont les douceurs, les ardeurs et les charmes !
Et quelle autre caresse a traversé des larmes?

* ANGELLIER (Auguste), né à Dunkerque en 1848, mort à Boulogne-sur-Mer en 1911. Agrégé d'anglais, professeur au lycée Charlemagne, maître de conférences à la faculté des lettres de Douai, il passa son doctorat (1893) avec une thèse remarquable : *la Vie et les ouvrages de Robert Burns*. Il fut ensuite professeur à la faculté des lettres de Lille, dont il devint doyen, puis maître de conférences à l'École normale supérieure. Il a publié : *Étude sur la chanson de Roland* (1878) ; *Étude sur Henri Regnault* (1879) ; *Étude sur Owen's College* (1880) ; *de Keatsii vita et carminibus*, thèse latine (1893). Il s'est révélé poète délicat par les sonnets : *A l'amie perdue* (1896). Ses autres recueils sont : *le Chemin des saisons* (1903) ; *Dans la lumière antique : dialogues d'amour* (1905).

« OU es-tu? », disait-elle, errant sur le rivage
Où des saules trempaient leurs feuillages tremblants ;
Et des larmes d'argent coulaient dans ses doigts blancs
Quand elle s'arrêtait, les mains sur son visage.

Et lui, errant aussi sur un sable sauvage
Où des joncs exhalaient de longs soupirs dolents,
Sous la mort du soleil, au bord des flots sanglants,
S'écriait : « Où es-tu? », tordant ses mains de rage.

Les échos qui portaient leurs appels douloureux
Se rencontraient en l'air, et les mêlaient entre eux
En une plainte unique à la fois grave et tendre ;

Mais eux, que séparait un seul pli de terrain,
Plus désespérément se cherchèrent en vain,
Sans jamais s'entrevoir et sans jamais s'entendre.

(A L'AMIE PERDUE.)
Hachette et Cie, éditeurs.



1848 — *JACQUES NORMAND**

Les Clefs.

S'ANIMANT au contact rapide de nos doigts,
Et dociles, ouvrant, fermant à notre choix
Telle frêle cassette ou tel lourd secrétaire,
Les clefs, ces petits riens brillants, ont leur mystère.

* NORMAND (Jacques), né à Paris, en 1848, s'est fait connaître à la fois comme conteur, poète et auteur dramatique. A ce dernier titre, il a fait repré-

Elles gardent pour nous, dans les calmes tiroirs,
Ainsi qu'en des tombeaux silencieux et noirs,
Tous nos chers souvenirs, gais ou mélancoliques :
Lettres des disparus, portraits, saintes reliques
Qui ravivent, au fond d'un cœur souvent lassé,
La vision lointaine et claire du passé.
Elles savent, ces clefs mignonnes et légères,
Contre les vains regards et les mains étrangères
Protéger ces trésors sans valeur, mais sans prix ;
Et plus tard, quand la mort brusque nous aura pris,
Ceux qui nous ont aimés pourront longtemps encore,
Malgré l'heure qui ronge et l'oubli qui dévore,
Grâce à ces fines clefs au reflet d'un gris bleu,
En quelque coin secret nous retrouver un peu...

---

senter *le Troisième Larron*, comédie en 1 acte, en vers (Odéon, 1875) ; *les Petits Cadeaux*, comédie en 1 acte (Gymnase, 1876) ; *les Petites Marmites*, comédie en 3 actes, avec A. Delavigne (Gymnase, 1877) ; *Blackson père et fille*, comédie en 4 actes, avec le même (Odéon, 1878) ; *l'Amiral*, comédie en 3 actes, en vers (Gymnase, 1880), pièce reprise en 2 actes à la Comédie-Française, quinze ans plus tard et restée au répertoire de la comédie ; *l'Auréole*, comédie en 1 acte, en vers (Vaudeville, 1882) ; *Diana*, opéra-comique en 3 actes, avec H. Régnier (Opéra-Comique, 1885) ; *Musotte*, pièce en 3 actes, avec Guy de Maupassant (Gymnase, 1891) ; *les Vieux Amis*, comédie en 3 actes, en vers (Odéon, 1892) ; *Voilà ! Monsieur !* comédie en 1 acte, avec A. Delavigne (Gymnase, 1895) ; *la Douceur de croire*, pièce en 3 actes, en vers (Théâtre-Français, 1901) ; *Monsieur et Madame Dugazon*, comédie dramatique en 4 actes (Odéon 1902) ; *On n'oublie pas...*, 1 acte, en prose (Théâtre-Français, 1906).

On lui doit encore un à-propos sur *Beaumarchais*, représenté à l'Odéon ; *A la baguette*, comédie en 1 acte parue dans « le Théâtre de campagne » ; *le Phormion*, de Térence, adaptation pour la scène française ; *la Farce joyeuse de la cornette*, jouée au théâtre de la Gaîté ; *la Goutte d'eau*, comédie en 1 acte parue dans les « Saynètes et Monologues » de l'éditeur Tresse, etc.

M. Jacques Normand a publié en outre : *les Tablettes d'un mobile*, poésies (1 vol., 1871) ; *l'Émigrant Alsacien*, récit en vers (1872) ; *A tire d'aile*, poésies (1872) ; *les Écrevisses*, monologue (1879) ; *la Poésie de la science*, poème en collaboration avec M. Louis Denayrouze (1880) ; *Paravents et Tréteaux*, fantaisies de salon et de théâtre (1881) ; *le Monde où nous sommes*, nouvelles (1884) ; *la Madone*, roman parisien (1886) ; *les Moineaux francs*, poésies (1887) ; *le Réveil*, plaquette pour l'ouverture du Cercle funambulesque (1888) ; *Contes à Madame* (1890) ; *la Muse qui trotte*, poésies préfacées par Sully Prudhomme (1894) ; *Soleils d'hiver*, poésies (1897) ; *Du triste au gai*, nouvelles (1901) ; *les Visions sincères*, poésies (1903) ; *Théâtre de poche* (1907) ; *les Jours vécus* (1910) ; *Pensées de toutes les couleurs* (1911), etc.

Sous la lampe éclairant ma paisible veillée,
J'en vois une, très simple, un tantinet rouillée :
C'est celle d'un bureau qui vient des grands parents,
Pauvre et simple bureau sans cuivres fulgurants,
Sans ornements, sans style, aux formes écrasées,
N'ayant rien des splendeurs dont s'ornent nos musées,
Mais depuis deux cents ans bientôt ceux de mon sang
Tour à tour ont frôlé ce vieux meuble en passant ;
Leur regard caressait sa courbe familière ;
Ils y traçaient, penchés, la page régulière,
Et, pour ouvrir le lourd tiroir silencieux,
Se servaient de la clef que j'ai là, sous les yeux.

Aussi, quand je te prends, petite clef modeste,
J'ai cette illusion fugitive qu'il reste
Dans le scintillement de ton métal poli
Le reflet d'un passé pour toujours aboli,
Et ma main croit sentir sur toi comme enlacées
Les tiédeurs de ces mains que la mort a glacées.

(Les Visions sincères.)
Calmann Lévy, éditeur.

Le Pavillon.

En rade de Toulon.

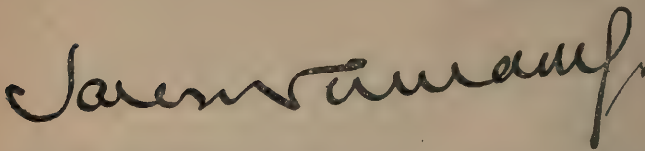
A L'ARRIÈRE d'un grand transport en quarantaine
Qui dans le soir tombant semble presque endormi,
Un point ténu, que l'œil ne perçoit qu'à demi,
Un hochet agité par la brise incertaine ;

Une chose à la fois puérile et hautaine ;
Un jouet enfantin, gros comme une fourmi ;
Un peu de bleu, de blanc, et de rouge, parmi
Les splendeurs du couchant où fuit la mer lointaine.

Un rien pour qui l'on va vers l'Orient, là-bas,
Aux terribles pays d'où l'on ne revient pas ;
Un rien pour qui l'on meurt, un rien pour qui l'on prie ;

Un rien qui semble tout aux fils d'un même sang ;
Un rien que l'on salue avec l'âme, en passant ;
Une toile, une loque, un chiffon... *la Patrie* !

(Soleil d'hiver.)
Lemerre, éditeur.



*JEAN AICARD** *1848-1921*

Prélude.

LORSQUE j'étais enfant, j'ai fait plus d'une fois,
Comme tous mes égaux, l'école buissonnière.
Le maître m'attendait : j'étais dans la rivière,
Ou le long de l'étang, ou dans le petit bois.

Temps perdu ? Non, gagné, car j'apprenais des choses
Que jamais ne me dit le professeur savant,
Quand j'écoutais, furtif, le murmure du vent
Et le frisson léger des bourdons sur les roses.

* AICARD (François-Victor-Jean), né à Toulon en 1848, mort à Paris en 1921. Fils d'un littérateur distingué, qui collabora à l'*Encyclopédie* de Pierre Leroux, c'est un poète tendre et familial. Ses principaux recueils de vers sont : *Jeunes Croyances* (1867) ; *Rébellions et Apaisements* (1871) ; *Poèmes de Provence* (1874) ; *la Chanson de l'Enfant* (1875) ; *Miette et Noré* (1880) ; *Dieu dans l'homme* (1885) ; *le Livre d'heures de l'amour* (1887) ; *Maternité* (1893) ; *Jésus* (1896), etc. Comme auteur dramatique, il a donné : *Pygmalion* (1872) ; *Mascarille* (1873) ; *Othello*, en 5 actes (1882) ; *Smilis*, en 4 actes (1883), joué au Théâtre-Français ; *le Père Lebonnard*, en 4 actes, joué au Théâtre-Libre (1889). On lui doit aussi plusieurs romans : *Don Juan* (1889) ; *le Roi de la Camargue* (1891) ; *l'Ibis bleu* (1893) ; *Fleur d'abîme* (1894) ; *Diamant noir* (1895), etc. Citons encore de lui : *la Vénus de Milo* (1874) ; *Visite en Hollande* (1878) et sa pièce sur *Lamartine*, qui lui a valu le prix de poésie à l'Académie française en 1883.

Du soupir des blés mûrs, de la chanson du nid,
Du bruit de l'eau perlant sur la branche mouillée,
De tous les sons confus qui troublent la feuillée,
J'apprenais l'art divin, le rythme et l'infini.

Aujourd'hui, l'écolier des oiseaux, des cigales
Et des roseaux penchés au bord des marais verts,
Imite leur langage, et, selon l'art des vers,
Il décrit la campagne et les saisons égales.

Répétant de son mieux les secrètes leçons
Et le spectacle fort de la nature en sève,
L'humble rêveur, content d'être encor leur élève,
Vous ramène à l'école au milieu des buissons.

A cette heure où chacun parle de fin prochaine,
Où la plupart, plaintifs, meurent d'un long ennui,
Le poète, attristé des âmes d'aujourd'hui,
Raconte la vertu patiente du chêne.

En ce moment qui semble au monde le dernier,
Où l'on dit que déjà la conscience est morte,
Il ne va pas chantant le désespoir : il porte,
Comme gage de vie, un rameau d'olivier.

Car il comprend qu'un verbe habite les écorces,
Il devine dans tout l'exemple ou le conseil ;
Il sait qu'un grand espoir nous luit dans le soleil
Et qu'un amour sans fin fait la chaîne des forces.

Ah ! rien qu'en traversant, quand Avril est vainqueur,
La prairie et les bois où tout vient de renaître,
L'homme, à qui nul n'a dit l'esprit caché de l'être,
Sent bien pourtant qu'un dieu lui passe dans le cœur !

...Or les prés et les bois, les printemps que je chante
Sont ceux du pays même où je fus écolier,
Mon doux recoin de terre aimable et familier
Où la mer vient baigner la colline penchante.

J'ai là, dans ma Provence, où les lauriers sont beaux,
Mon foyer, mon arpent du sol de la patrie,
Et je sens à ce nom ma pensée attendrie,
Car là j'ai des amis et là j'ai des tombeaux.

(Poèmes de Provence.)
Lemerre, éditeur.

Fille ou Garçon.

VOUS vouliez une fille et le ciel vous envoie,
Jeune mère, un petit garçon ;
Mais quand l'enfant est là, fille ou garçon, la joie
Entre avec lui dans la maison.

Une fille ! Et déjà vos tendresses de femme
Lui préparaient les doux conseils...
Puisqu'un garçon vous vient, ne formez pas son âme
D'éléments tout à fait pareils.

Les hommes, appelés aux luttes de la vie,
Ont besoin d'être courageux ;
Vous laisserez ce fils courir à son envie
Les premiers périls dans ses jeux.

N'allez pas vous forger d'inutiles chimères,
Qui seraient cruelles un jour ;
Ce n'est que tout petits qu'ils sont vraiment aux mères :
Ils grandissent pour l'autre amour.

Vous avez un garçon : laissez les espérances.
Instruisez-le de votre mieux
A n'être pas surpris des plus grandes souffrances
Qui toutes sont faites d'adieux.

Qu'il ne sente pas trop les soins de la famille,
Qu'il n'en soit pas comme enchaîné ;
N'allez pas lui donner une douceur de fille !
C'est un garçon qui vous est né !

Mères, je les connais, ces hommes, quoique braves,
Que les mères ont fait trop doux ;
Ils sont toujours blessés, cœurs faibles et suaves
Où pénètrent les moindres coups ;

Et quand vient le moment, sans amis, sans caresses,
Où c'est tout seul qu'on doit souffrir,
Ces hommes ont en eux de plaintives tendresses
Dont ils achèvent de mourir.

Si vous voulez les voir heureux et les voir vivre,
Mères, ne vous y trompez pas,
Retenez ce conseil triste, mais qu'il faut suivre :
Détachez vos fils de vos bras.

Madame, vous pleurez?... Mais c'est là, nobles femmes,
Le sublime de votre amour,
Qu'il faille encor souffrir pour leur créer leurs âmes
Plus que pour leur donner le jour.

(LA CHANSON DE L'ENFANT.)
Fischbacher, éditeur.

Le Bon Travail.

SONGE, ô rêveur lassé de vivre,
Que le travail sacré délivre
L'homme de tous les maux humains !
En vie, en force salutaire,
Il rend aux cœurs, — c'est un mystère, —
Plus que ne lui donnent les mains !

Laisse le rêve, prends la plume,
Lève le marteau sur l'enclume,
Prends la truelle des maçons :
Tu sentiras ta délivrance !
Et sur ta lèvre une espérance
Voudra s'échapper en chansons.

L'homme qui rêve seul ramène
Trop souvent sa pensée humaine
Sur lui-même qui souffre en lui !
La pensée est peu généreuse ;
C'est pour elle qu'elle se creuse,
Et son dégoût fait son ennui !

Ah ! l'homme, avec tout son génie,
Perd, au fond de l'âme infinie,
Le fil cassé de sa raison ;
Puis, cherchant sa raison perdue,
Il s'effraie à voir l'étendue,
Tout seul devant trop d'horizon !

D'où vient donc la vertu secrète
Du bon travail? C'est qu'il arrête
Sur un point fixe l'œil content !
C'est qu'il limite la pensée...
Toute besogne est cadencée,
Et s'harmonise au cœur battant !

Tout travailleur fait de la vie,
Et c'est l'humanité servie
Qui, par un charme intérieur,
Paie en gaîté le bon ouvrage !
Et tous les cœurs font le courage
Mystérieux du travailleur !

Qui rêve est toujours solitaire ;
L'action, par toute la terre,
Pousse la foule aux grands chemins ;
Le travail n'est jamais la haine...
Tous les travailleurs font la chaîne
Et sentent leur cœur dans leurs mains !

Laisse donc là ce qui t'attriste !
Sois le dieu qui dans l'homme existe...
Homme, travaille et sois joyeux !
L'erreur se sent aux tristes fièvres,
Le vrai seul met la joie aux lèvres,
Au fond du cœur et dans les yeux !

Sois la volonté, l'énergie,
Et tu sentiras, par magie,
Mille cœurs dans ton cœur content ;
Tu seras de la grande ronde
Qui se déroule par le monde
Les mains dans les mains en chantant !

(Le Dieu dans l'homme.)
Ollendorf, éditeur.

Un Tombeau d'enfant dans les Catacombes

Les sépulcres des catacombes
Dans les murs froids sont rassemblés,
Pareils à des nids de colombes
D'où les oiseaux sont envolés !

Les anges, dans les ciels splendides,
Ignorent les tombeaux ouverts
Où les crânes, ces coques vides,
Gisent mêlés, moisis et verts ;

Mais nous, nous qui souffrons, nos âmes,
S'informant toujours des tombeaux,
Éprouvent des pitiés de femmes
Pour les pauvres morts en lambeaux ;

Et nous souhaitons que la forme
Où l'âme a rêvé dans des yeux,
Éternellement calme, dorme,
Loin des vivants trop curieux.

Hélas ! la science accroupie
Sur le seuil du caveau sacré,
Arrache, d'une main impie,
L'hiéroglyphe déchiffré ;

Et pas une tombe n'est sûre,
Et toutes sont des trous béants
Qui montrent, sous la moisissure,
Le néant même des néants...

Hier j'ai vu, plein de surprise,
Dans la souterraine cité,
Parmi tous ces tombeaux qu'on brise,
Un petit tombeau respecté.

Seul clos, parmi toutes ces tombes
Dont on éparpilla les os,
Au cœur même des catacombes
Il garde seul tout son repos.

Dix-neuf cents fois la terre antique
Fleurit et se renouvela,
Depuis qu'au chant d'un saint cantique
L'enfant qui dort fut couché là.

Or, quand on vint sceller la dalle,
On fixa dans le ciment gris
De la jointure verticale
Deux jouets qu'il avait chéris...

Quels prêtres, ô mère chrétienne,
T'ont pu permettre sans remord,
Leur douleur approuvant la tienne,
D'amuser l'enfant dans la mort?

Elle exigea : Dieu laissa faire ;
Et deux billes, tout simplement,
Se bombent en double hémisphère
Sur le biseau du froid ciment.

Et depuis les jours où, sous terre,
Les premiers saints cachaient l'autel,
La mort nous garde, en son mystère,
Ce signe d'amour immortel.

Durant dix-neuf siècles, les hommes
Se sont battus sur ces caveaux
Qu'ébranla le bruit des deux Romes,
Du temps antique et des nouveaux.

Sur la tombe où les frêles boules
Amusent l'ombre d'un enfant,
Suivi par de hideuses foules,
Attila bondit triomphant ;

Sur ce tombeau, pourtant fragile,
Le bloc de l'empire romain
Croula, sapé par l'Évangile,
Avec un fracas surhumain ;

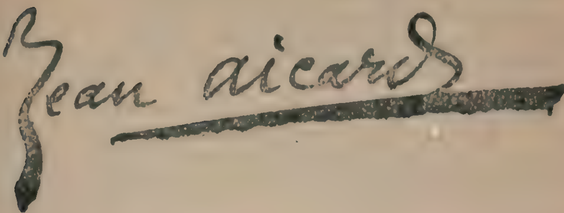
Le sol, déchiré de charrues,
A tremblé de tous les effrois,
Au-dessus de ces mornes rues
Où dormaient les sépulcres froids...

Rien n'a dérangé, dans cette ombre,
Ce tombeau qu'aujourd'hui défend,
Parmi des ruines sans nombre,
Un petit fantôme d'enfant.

Les savants, — respect insolite, —
Ont voulu qu'il restât muré
Parce que la dalle est petite
Et qu'un jouet leur est sacré !...

Ainsi, contre le sacrilège
De nos scepticismes présents,
Un hochet d'enfant te protège,
Sépulcre de dix-neuf cents ans !

(LA VOIE SACRÉE.)



1851 *FRÉDÉRIC PLESSIS**

Septime Sévère.

C'EST dans Eboracum, où le ciel froid du Nord
D'un brouillard éternel baigne les murs de brique :
Le soldat basané de la côte d'Afrique,
Sévère, est venu loin pour rencontrer la mort.

Méditant sous son front coupé de plis moroses
Le lot inespéré que le sort lui donna,
L'ambitieux époux de Julia Domna
Découvre jusqu'au fond la vanité des choses.

* PLESSIS (Frédéric-Édouard), né à Brest en 1851. Docteur en droit (1876), docteur ès lettres (1886), professeur aux facultés des lettres de Poitiers (1881), Caen (1884), Bordeaux (1887), Lyon (1891) et à l'École normale supérieure (1892), il a donné, entre autres travaux d'érudition : *Études critiques sur Properce et ses élégies* (1884) ; *Édition critique de l'*Ilias latina (1885) ; *Métrique grecque et latine* (1888) ; une édition complète d'*Horace* (en collaboration avec P. Lejay) [1903], et la grande édition des *Odes et Épodes d'Horace*. Poète, il a publié quelques recueils de vers d'une forme pure et discrète : *la Lampe d'argile* (1886), *Vesper* (1897). Il a abordé le roman, non sans succès : *Angèle de Blindes* (1897) ; *le Mariage de Léonie* (1897) et une nouvelle, *le Psychologue ; le Chemin montant* (1902). Il a aussi fait paraître un curieux *Choix d'épitaphes latines* avec un commentaire philologique et littéraire, où se révèle une érudition pénétrante et sûre (1905).

Lui, l'enfant de Leptis, au prix de durs travaux,
Il a pu parvenir à la grandeur unique ;
Par la force romaine ou la ruse punique
Il a pu terrasser tour à tour ses rivaux.

Il a donné pâture à ses vieilles colères,
Assuré par le sang la paix du lendemain,
Et sur les trois autels immolé de sa main
Les trois noires brebis dans les Jeux séculaires.

Et du jour qu'à cheval, en habit de combat,
Suivi des légions il entra dans la Ville,
Tous ont rivalisé d'empressement servile,
Tous, la plèbe grondante et le louche Sénat.

O triomphe ! avait-il le bras tremblant et frêle,
Lui qui put dix-huit ans les courber de terreur
Et faire ainsi revivre en un même empereur
Le robuste Commode et l'équitable Aurèle?

C'est pour le bien de tous qu'il a semé l'effroi !
Et le cavalier Parthe a fui devant ses aigles.
Cependant qu'au Forum, armé de justes règles,
Ulpien redressait les lignes de la loi.

Mais aujourd'hui Sévère est caduc et malade.
Ce monde, par son bras étayé lentement,
Craque de toute part, ainsi qu'un monument
Trop vieux et qu'une lèpre incessante dégrade.

Pour attrister sa fin, quelle ombre fait défaut?
La discorde a couvé dans sa famille même :
Le vieillard a connu cette honte suprême
De voir son fils courir sur lui, le glaive haut.

La mort de Plautien n'était qu'un premier crime !
C'est lui-même qui met trop longtemps à mourir...
Et Sévère pourtant n'a point osé férir
Comme l'osa Brutus, le consul magnanime.

Est-ce donc pour cela que par monts et forêts
Il chevaucha, saignant de plus d'une blessure?
Qu'il a dormi jadis tout armé sur la dure
Et dans son casque bu l'eau trouble des marais?

Ce fils, ce Bassien cher aux légionnaires
(Car il aime auprès d'eux à manier l'outil,
La truelle, ou le pic, ou la hache), qu'est-il?
Un bouffon aux instincts charnels et sanguinaires.

Il le voit, dès demain, ivre d'égorgement,
Dissiper en plaisirs l'épargne paternelle,
Et de son œuvre, à lui, qu'il rêvait éternelle,
Par des vices nouveaux hâter l'effondrement.

Mais le César sémite à la barbe de neige
Oppose, malgré l'âge et les infirmités,
L'invincible rempart des fortes volontés
Au dégoût, au remords peut-être qui l'assiège.

Il meurt, farouche et seul, de la mort des lions ;
Et lorsque le tribun de garde se présente,
Rouvrant avec effort sa lèvre agonisante,
Il donne pour dernier mot d'ordre : Travaillons.

A l'heure où la plus lente illusion s'envole,
Où la blême clarté que projette la mort
Nous montre le néant au terme de l'effort,
Vieillard désabusé ! telle fut ta parole.

A l'heure où nous voyons le but s'évanouir,
Tel fut ton jugement sur l'homme et sur la vie :
Une loi de travail tient la terre asservie,
Et le lâche, lui seul, refuse d'obéir.

La vie est pour nous tous une guerre sans trêve ;
Tant qu'on se bat encor, fût-il couvert de sang,
Nul soldat n'a le droit d'abandonner son rang
Et de jeter pour fuir sa cuirasse et son glaive.

Bény.

QUAND je savais les noms des arbres et des plantes.
Quand je vivais l'été, sous le chaume des toits,
Quand juillet, ramenant les heures consolantes,
Me rendait la montagne ou me rouvrait les bois;

Avant qu'un dur travail à mon âme engourdie
Eût versé la torpeur en lui donnant la paix,
Ma Berthe, j'aurais pu chanter ta Normandie
Et ses pommiers nombreux parmi les foins épais.

Ah ! sinon aussi bien qu'en la vieille romance
Dont l'accent ni les vers ne sont encor perdus,
J'aurais chanté la terre où ton passé commence,
Où marchent à présent nos destins confondus.

J'aurais glorifié tes vallons et tes plages ;
De clocher en clocher jusqu'au phare de Ver
J'aurais redit les noms de tous ces grands villages
Que tu m'appris un jour en allant vers la mer.

A travers les colzas, parmi la pagnolée,
N'était-ce pas hier que je marchais encor?
Un bruit d'éveils confus montait de la vallée,
Le hâle sur les blés faisait vibrer son or.

Hier, sur le sol blanc du chemin de Courseulle,
Je me hâtais, le front rafraîchi par le vent ;
Hier, sur le perron, ta vénérable aïeule
M'ouvrait ses bras, son cœur, m'appelait son enfant !

Du temps et de la vie ayant subi l'offense,
Laissant derrière moi plus d'un jour nuageux,
J'entrais dans la maison où sourit ton enfance,
Je voyais le jardin qui vit tes premiers jeux.

Et l'herbage étoilé de pâquerettes blanches
Où jadis tu grimpais tout en haut du noyer,
Croquant à belles dents les fruits parmi les branches,
Et la cuisine ancienne au vaste et noir foyer.

Séjour moins consacré par ce passé prospère,
Par tant de souvenirs jeunes et radieux
Que par l'ombre, à tout pas présente, de ton père,
De ton père dont l'âme a passé dans tes yeux !

Si dans tes bois chéris où le cyclamen rose
Éparpille sa fleur au pied des vieux ormeaux,
Tu m'as vu tout d'abord errer le front morose
Sous l'ombre qu'épanchaient les paisibles rameaux ;

Si l'air qu'on y respire attrista ma pensée,
Si je m'assombrissais lorsque nous étions seuls,
L'œil perdu dans un songe et la tête baissée,
Et marchant en silence entre les vieux tilleuls :

Ce n'était pas froideur ou rêve involontaire,
L'imagination qui s'égarait au loin ;
Non ! plutôt j'écoutais, j'interrogeais la terre,
Des jours évanouis je cherchais un témoin.

J'évoquais, en mon âme ouverte à la détresse,
Le passage de ceux qui, se sentant mourir,
Dans ces mêmes détours ont traîné leur faiblesse
Sous les derniers soleils qui les voyaient souffrir.

Hélas ! et dans quel lieu foulé des créatures,
Sous quel toit souriant et dans quel vert chemin
Peut-on ne pas trouver la trace de tortures,
D'angoisses, deuil d'hier, menace pour demain?

Puisque aimer et mourir est la loi de ce monde,
O ma Berthe ! aimons-nous en attendant la mort.
Viens, enfant, sur mon cœur poser ta tête blonde
Que je presse d'un bras plus avare et plus fort.

A ce coin verdoyant de la terre normande
Où, sous la pierre, dort ton père enseveli,
Ce qu'il faut, vois-tu bien, que notre amour demande,
Ce n'est ni deuil trop lourd, ni trop léger oubli.

Dans notre cœur, qui croit par moments se connaître,
Le cœur de nos aïeux revit à notre insu ;
C'est de leur être à tous que s'est formé notre être,
Élaboré longtemps avant d'être conçu.

Notre âme aussi vivra dans l'âme de la race :
Tels ces rayons venus de mondes si lointains
Qu'ils n'ont point achevé de franchir tout l'espace
Alors que leurs foyers sont à jamais éteints.

Nous sommes les anneaux d'une chaîne infinie ;
Nos pères ont vécu, vivons à notre tour.
Comme eux, nous connaîtrons l'horreur de l'agonie ;
Goûtons aussi, comme eux, la douceur de l'amour.

Mais si nous invoquons l'éternelle Nature,
Alors qu'elle est clémente et sourit au désir,
Ne nous révoltons pas quand sa loi sera dure,
Afin d'avoir su vivre et de savoir mourir.

Bois sacrés.

Pour nos enfants.

I

LORSQUE la foi païenne occupait l'âme antique,
La Grèce et l'Italie avaient leurs bois sacrés ;
Les nôtres sont les bois de ce château rustique,
Témoins, pieux aussi, de nos jours vénérés.

C'est là, dans leurs sentiers, là, sous ces mêmes branches
Que nous avons passé, plus jeunes, moins pensifs ;
Celle qui nous quitta, l'aïeule aux mèches blanches,
Savait le nombre d'ans que comptaient les vieux ifs.

Sur les piliers carrés où se scelle la grille,
Les deux lions de pierre érigent leur fierté ;
L'or léger des tilleuls tout autour s'éparpille
Comme jadis, aux jours déclinants de l'été.

O toi ! mon cher amour et ma dernière muse,
Ma force consolante aux jours de trahison,
Si nous sommes vaincus par le nombre et la ruse,
Viens nous réfugier dans la chère maison.

Reviens vers ton enfance et ce qui t'a vu naître,
Vers ce qu'aimaient les cœurs dont ton cœur se forma...
Voici la grande salle, et le coin de fenêtre
Où, sous tes yeux ravis, le livre s'anima.

Et voici, tout auprès du manoir, l'humble temple
Où tu chantas d'abord les bienfaits de ton Dieu,
Quand, nourrie à la fois de précepte et d'exemple,
Tu croissais en sagesse aux marches du saint lieu.

II

Le toit qui fut en fête au jour de ton baptême
Et dans l'ombre duquel nous attend un tombeau,
Comment ne pas l'aimer d'être toujours le même,
Quand tout, autour de nous, se fait pire et nouveau?

Quand le Glaive et la Croix, quand tout ce que notre âge
Honorait, chérissait d'un cœur reconnaissant,
S'enfonce dans la nuit de l'exil, sous l'outrage,
Parmi les cris de joie et le rire indécent ;

Quand l'homme a renié les sentiments sublimes
Pour la plus misérable entre les vanités,
La Science, qu'il suit au sang de ses victimes
Par des chemins sans but, d'âcre odeur empestés ;

Quand la foule, rêvant une éternelle fête,
N'entend plus honorer ni martyr, ni héros ;
Quand sont venus les jours prédits par le poète,
Où *le peuple voudra des combats de taureaux.*

Ah ! retournons mourir où nous n'avons pu vivre !
Fuyons, d'un cœur blessé par delà le pardon,
La brutale cité que son orgueil enivre,
Que Dieu frappe déjà par un juste abandon.

III

Peupliers aussi hauts que la tour de l'église,
Vieux hêtres pleins de nids et gigantesques houx,
Sapins aux rameaux droits, orme, chêne ou cytise,
Les aïeux disparus vous ont plantés pour nous.

C'était lorsqu'au ciel pur montait l'astre des Jules !
Les coteaux verdissaient sous la vigne et les blés...
Quelques vieillards, devant les rouges crépuscules,
Seuls craignaient pour leurs fils des lendemains voilés.

Et l'orage accourut, suivi de saisons mornes.
L'eau, s'épanchant du ciel avec de longs frissons,
Nivela les talus, déracina les bornes,
Et noya tout l'espoir de nos belles moissons.

Ils ont moins résisté que le roseau fragile
Né, le pied dans la vase, au rebord du chemin,
Les poiriers que, pareils au Daphnis de Virgile,
Nos pères vigilants greffèrent de leur main.

Les épis morts, les fruits perdus jonchent la terre ;
Mais vous êtes debout, dernier asile, ô bois !
Vous nous offrez encor vos arches de mystère,
Vos lents détours, peuplés des ombres d'autrefois.

Sous leurs dômes flottants vos autels de verdure
Reconnaissent les pas du pèlerin lassé,
Qui, s'échappant d'un monde où rien de bon ne dure,
Par vos sentiers secrets retourne à son passé.

IV

Entre nos jours mortels, inexplicable rêve,
Et cette éternité qui suit le Jugement,
O bois ! accordez-nous le bienfait d'une trêve,
Une heure de repos et de recueillement.

Laissez-nous, à l'abri de vos temples sévères,
Méditant des vertus que le siècle proscrit
Et qui firent l'honneur du destin de nos pères,
Une dernière fois les revivre en esprit :

Revivre les saisons divines de l'enfance,
Quand une route en fleurs sans fin se déployait,
Quand la mort, qui vers nous rapidement s'avance,
Était si loin, si loin qu'à peine on y croyait !

Quand ceux qui nous aimaient d'une tendresse unique,
Dessus et dessous terre aujourd'hui dispersés,
Nous préparaient l'accueil du foyer domestique,
Prenant leur part des maux dont nous étions blessés.

V

Beaux arbres flagellés vainement par la pluie,
Restés droits sous l'assaut furieux des hivers,
Si l'orage s'apaise, un rayon d'or essuie
La nappe ruisselante à vos feuillages verts.

Un exemple sacré plane dans vos ramures,
Ces échelons du rêve entre la terre et Dieu :
Nulle révolte au fond de vos puissants murmures,
Nul orgueil dans l'élan qui vous porte au ciel bleu.

Déchiré sourdement de regrets et de crainte,
Vers vous, ô calmes bois ! me voici revenu,
Et je m'attache à vous d'une suprême étreinte,
Dans l'effroi de partir pour un monde inconnu.

Ne me refusez pas la halte sous l'ombrage ;
Pareils à l'oasis qu'on trouve à mi-chemin,
Aidez-moi, vieux amis ! à reprendre courage
De l'épreuve d'hier à celle de demain.

VI

Bientôt je rejoindrai ceux qui m'ont, dans la tombe,
Précédé pour dormir du sommeil de la paix,
Et c'est pourquoi mes yeux, à l'heure où le jour tombe,
Aiment l'obscurité de vos berceaux épais.

Vous savez si, longtemps, j'avais rêvé de vivre
Sur le sol nourricier, des aïeux hérité ;
Mais, esclave vieilli de la plume et du livre,
Je n'ai point amassé l'or de ma liberté.

Trouvant amer le pain qu'on mange dans les villes,
Je fus un étranger parmi leurs citoyens ;
Tant d'agitations frivoles et serviles
Ont accru dans mon cœur le désir des vrais biens.

Aussi, dès qu'un instant la chaîne se relâche,
Comme j'accours vers vous, mes chemins favoris !
Et comme je reprends l'utile et noble tâche
Dont tant de jours perdus me font sentir le prix !

Devant ce vieux noyer, dans ce coin où se mêle
Le frêne avec le charme et les sureaux en fleurs,
Un jour j'imaginai tout le destin d'Angèle
Et, comme son amour, je vécus sa douleur.

Le long de ces ormeaux quand Vesper illumine
Le ciel encore clair des fins de jours d'été,
Poète vieillissant qui lentement chemine,
J'ai conçu plus d'un vers où renaît ma fierté.

Mais surtout c'est ici qu'hier, ô mon amie !
(Hier, vingt ans passés) tu me donnas ton cœur,
Et qu'en ton jeune esprit ma pensée affermie
Pour un nouvel essor retrempa sa vigueur.

Pareil à l'arbrisseau qui se sèche et s'incline
Transplanté d'une serre à l'autre sans succès,
J'ai retrouvé ma force en reprenant racine,
Grâce à toi, dans ce sol catholique et français.

VII

Maintenant soyons prêts à les rendre au vrai Maître,
Ces bois qu'il nous prêta pendant quelques saisons.
Que d'autres, ô Seigneur ! puissent le méconnaître :
A vous seul appartient ce dont nous disposons.

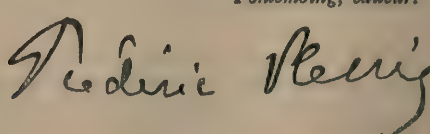
Je n'ose demander que mes fils et mes filles,
Libres de fuir un monde insolent et flétri,
Abritent leur destin sous ces mêmes charmilles
Où l'œil bleu de leur mère à leurs jeux a souri.

Car seule vous savez, divine Providence,
En cette vie obscure où sont nos intérêts ;
J'éviterai l'orgueil et la folle imprudence
De paraître, en priant, vous dicter vos décrets.

Je remets en vos mains ce que j'ai, ce que j'aime,
Ce qu'un jour m'a donné, ce qu'un jour me prendra,
Le passé, l'avenir, et les miens et moi-même,
Pour en faire, ô mon Dieu ! selon qu'il vous plaira.

Bény-sur-Mer.

(Poésies complètes.)
Fontemoing, éditeur.



La Mare aux grenouilles.

CETTE mare, l'hiver, devient inquiétante,
Elle s'étale au loin sous le ciel bas et gris,
Sorte de poix aqueuse, horrible et clapotante,
Où trempent les cheveux des saules rabougris.

La lande tout autour fourmille de crevasses,
L'herbe rare y languit dans des terrains mouvants,
D'étranges végétaux s'y convulsent, vivaces,
Sous le fouet invisible et féroce des vents :

Les animaux transis, que la rafale assiège,
Y râlent sur des lits de fange et de verglas,
Et les corbeaux, — milliers de points noirs sur la neige, —
Les effleurent du bec en croassant leur glas.

Mais la lande, l'été, comme une tôle ardente,
Rutile en ondoyant sous un tel brasier bleu
Que l'arbre, la bergère et la bête rôdante
Aspirent dans l'air lourd des effluves de feu.

Pourtant, jamais la mare aux ajoncs fantastiques
Ne tarit. Vert miroir tout encadré de fleurs
Et d'un fourmillement de plantes aquatiques,
Elle est rasée alors par les merles siffleurs.

* ROLLINAT (Maurice), né à Châteauroux (Indre) en 1846, mort à Ivry en 1903, fils d'un député de l'Indre, à la Constituante, François Rollinat. Il subit d'abord l'influence de George Sand, puis celle de Baudelaire et de Poe, fut employé d'administration à Paris et écrivit des poésies qu'il récita aux Hydropathes et dans les brasseries littéraires. Musicien en même temps que poète, il composait sur ses vers des mélodies qu'il chantait avec une originalité troublante. En 1877, il publia *Dans les brandes*, recueil d'une inspiration rustique et sincère qui passa inaperçu, puis les *Névroses* (1883). Ce volume, dont le succès fut grand, contient les pièces macabres les plus fameuses du poète. Très recherché et très attaqué, Rollinat se retira dans la Creuse, à Fresselines. Il a publié, en dehors des recueils ci-dessus : *l'Abîme* (1886) ; *Dix mélodies nouvelles*, poèmes et musique (1887) ; *la Nature* (1892) ; *le Livre de la Nature*, choix de poésies (1893) ; *les Apparitions* (1896); *Ce que dit la Vie et ce que dit la Mort* (1898); *Paysages et Paysans* (1899).

Aux saules, aux gazons que la chaleur tourmente,
Elle offre l'éventail de son humidité,
Et riant à l'azur — limpidité dormante —
Elle s'épanouit comme un lac enchanté.

Or, plus que les brebis, vaguant toutes fluettes
Dans la profondeur chaude et claire du lointain,
Plus que les papillons, fleurs aux ailes muettes,
Qui s'envolent dans l'air au lever du matin,

Plus que l'Ève des champs fileuse de quenouilles,
Ce qui m'attire alors sur le vallon joyeux,
C'est que la grande mare est pleine de grenouilles,
— Bon petit peuple vert qui réjouit mes yeux : —

Les unes : père, mère, enfant mâle et femelle,
Lasses de l'eau vaseuse à force de plongeons,
Par sauts précipités, grouillantes, pêle-mêle,
Friandes de soleil, s'élancent hors des joncs ;

Elles s'en vont au loin s'accroupir sur les pierres,
Sur les champignons plats, sur les bosses des troncs,
Et clignotent bientôt leurs petites paupières
Dans un nimbe endormeur et bleu de moucherons.

Émeraude vivante au sein des herbes rousses,
Chacune luit en paix sous le midi brûlant ;
Leur respiration a des lenteurs si douces
Qu'à peine on voit bouger leur petit goitre blanc.

Elles sont là, sans bruit rêvassant par centaines,
S'enivrant au soleil de leur sécurité ;
Un scarabée errant du bout de ses antennes
Fait tressaillir parfois leur immobilité.

La vipère et l'enfant — deux venins ! — sont pour elles
Un plus mortel danger que le pied lourd des bœufs :
A leur approche, avec des bonds de sauterelles,
Je les vois se ruer à leurs gîtes bourbeux ;

Les autres, que sur l'herbe un bruit laisse éperdues,
Ou qui préfèrent l'onde au sol poudreux et dur,
A la surface, aux bords, les pattes étendues,
Inertes, hument l'air, le soleil et l'azur.

Ces reptiles mignons, qui sont, malgré leur forme,
Poissons dans les marais et sur la terre oiseaux,
Sautillent à mes pieds, que j'erre ou que je dorme,
Sur le bord de l'étang troué par leurs museaux.

Je suis le familier de ces bêtes peureuses
A ce point que, sur l'herbe et dans l'eau, sans émoi,
Dans la saison du frai qui les rend langoureuses,
Elles viennent s'unir et s'aimer devant moi.

Et près d'elles, toujours, le mal qui me torture,
L'ennui, — sombre veilleur, — dans la mare s'endort ;
Et, ravi, je savoure une ode à la nature
Dans l'humble fixité de leurs yeux cerclés d'or.

Et tout rit : ce n'est plus le corbeau qui croasse
Son hymne sépulcral aux charognes d'hiver :
Sur la lande aujourd'hui la grenouille coasse,
— Bruit monotone et gai claquant sous le ciel clair.

(Dans les brandes.)
Fasquelle, éditeur.

Chopin.

CHOPIN, frère du gouffre, amant des nuits tragiques,
Ame qui fus si grande en un si frêle corps,
Le piano muet songe à tes doigts magiques,
Et la musique en deuil pleure tes noirs accords.

L'harmonie a perdu son Edgar Poe farouche,
Et la mer mélodique un de ses plus grands flots.
C'est fini ! le soleil des sons tristes se couche,
Le monde pour gémir n'aura plus de sanglots !

Ta musique est toujours, — douloureuse ou macabre, —
L'hymne de la révolte et de la liberté,
Et le hennissement du cheval qui se cabre
Est moins fier que le cri de ton cœur indompté.

Les délires sans nom, les baisers frénétiques
Faisant dans l'ombre tiède un cliquetis de chairs,
Le vertige infernal des valses fantastiques,
Les apparitions vagues des défunts chers ;

La morbide lourdeur des blancs soleils d'automne ;
Le froid humide et gras des funèbres caveaux ;
Les bizarres frissons dont la vierge s'étonne
Quand l'été fait flamber les cœurs et les cerveaux ;

L'abominable toux du poitrinaire mince
Le harcelant alors qu'il songe à l'avenir ;
L'ineffable douleur du paria qui grince
En maudissant l'amour qu'il eût voulu bénir ;

L'âcre senteur du sol quand tombent des averses ;
Le mystère des soirs où gémissent les cors ;
Le parfum dangereux et doux des fleurs perverses ;
Les angoisses de l'âme en lutte avec le corps ;

Tout cela, torsions de l'esprit, mal physique,
Ces peintures, ces bruits, cette immense terreur,
Tout cela, je le trouve au fond de ta musique
Qui ruisselle d'amour, de souffrance et d'horreur.

Vierges tristes malgré leurs lèvres incarnates,
Tes blondes Mazurkas sanglotent par moments,
Et la poignante humour de tes sombres Sonates
M'hallucine et m'emplit de longs frissonnements.

Au fond de tes Scherzos et de tes Polonaises,
Épanchements d'un cœur mortellement navré,
J'entends chanter des lacs et rugir des fournaises,
Et j'y plonge avec calme, et j'en sors effaré.

Sur la croupe onduleuse et rebelle des gammes
Tu fais bondir des airs fauves et tourmentés,
Et l'âpre et le touchant, quand tu les amalgames,
Raffinent la saveur de tes étrangetés.

Ta musique a rendu les souffles et les râles,
Les grincements du spleen, du doute et du remords,
Et toi seul as trouvé les notes sépulcrales
Dignes d'accompagner les hoquets sourds des morts.

Triste ou gai, calme ou plein d'une angoisse infinie,
J'ai toujours l'âme ouverte à tes airs solennels,
Parce que j'y retrouve, à travers l'harmonie,
Des rires, des sanglots et des cris fraternels.

Hélas ! toi mort, qui donc peut jouer ta musique?
Artistes fabriqués, sans nerfs et sans chaleur,
Vous ne comprenez pas ce que le grand Phtisique
A versé de génie au fond de sa douleur !

Les Petits Fauteuils.

ASSIS le long du mur dans leurs petits fauteuils,
Les deux babys, chaussés de bottinettes bleues,
Regardent moutonner des bois de plusieurs lieues
Où l'automne a déjà tendu ses demi-deuils.

Auprès du minet grave et doux comme un apôtre,
Côte à côte ils sont là, les jumeaux ébaubis,
Tous deux si ressemblants de visage et d'habits
Que leur mère s'y trompe et les prend l'un pour l'autre.

Aussi, sur le chemin, la bergère en sabots
S'arrête pour mieux voir leurs ivresses gentilles
Qu'un barrage exigu, fixé par deux chevilles,
Emprisonne si peu dans ces fauteuils nabots.

Avec l'humidité de la fleur qu'on arrose,
Leur bouche de vingt mois montre ses dents de lait,
Ou se ferme en traçant sur leur minois follet
Un accent circonflexe adorablement rose.

Leurs cheveux frisottés où la lumière dort
Ont la suavité vaporeuse des nimbes,
Et, sur leurs fronts bénis par les anges des limbes,
S'emmêlent, tortillés en menus crochets d'or.

Parfois, en tapotant de leurs frêles menottes
La planchette à rebords où dorment leurs pantins,
Ils poussent des cris vifs, triomphants et mutins,
Avec l'inconscience exquise des linottes.

Tout ravis quand leurs yeux rencontrent par hasard
La mouche qui bourdonne et qui fait la navette,
On les voit se pâmer, rire, et sur leur bavette
Saliver de bonheur à l'aspect d'un lézard.

En inclinant vers eux ses clochettes jaspées,
Le liseron grimpeur du vieux mur sans enduit
Forme un cadre odorant qui bouge et qui bruit
Autour de ces lutins en robes de poupées.

Et tandis que venu des horizons chagrins,
Le zéphyr lèche à nu leurs coudes à fossettes,
L'un s'amuse à pincer ses petites chaussettes,
Et l'autre, son collier d'ivoire aux larges grains.

La poule, sans jeter un gloussement d'alarme,
Regarde ses poussins se risquer autour d'eux,
Et le chien accroupi les surveille tous deux
D'un œil mélancolique où tremblote une larme.

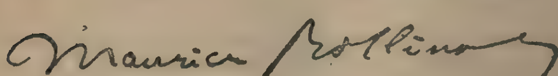
La campagne qui meurt paraît vouloir mêler
Son râle d'agonie à leurs frais babillages ;
Maint oiselet pour eux retarde ses voyages,
Et dans un gazouillis semble les appeler.

Le feuillage muet qui perd ses découpures,
En les voyant, se croit à la saison des nids ;
Et la flore des bois et des étangs jaunis
Souffle son dernier baume à leurs narines pures.

Mais voilà que chacun, penchant son joli cou,
Ferme à demi ses yeux dont la paupière tremble ;
Une même langueur les fait bâiller ensemble
Et tous deux à la fois s'endorment tout à coup :

Cependant qu'au-dessus de la terre anxieuse
Le soleil se dérobe au fond des cieux plombés
Et que le crépuscule, embrumant les bébés,
Verse à leur doux sommeil sa paix silencieuse.

(Les Névroses.)
Fasquelle, éditeur.



Le Dormeur du val.

C'EST un trou de verdure, où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent, où le soleil, de la montagne fière,
Luit. C'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme.
Nature, berce-le chaudement : il a froid !

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Bateau ivre.

COMME je descendais des Fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

* RIMBAUD (Arthur), né à Charleville en 1854, mort à Marseille en 1891. Il se rendit très jeune à Paris, puis alla à Londres et en Belgique avec Verlaine, dont il se sépara violemment en 1873. Depuis lors il mena longtemps une vie errante, voyagea en Europe, aux îles de la Sonde, alla en Scandinavie, en Égypte (1880), à Chypre, en Afrique, au Harrar, où il fit le trafic de l'ivoire, et gagna une fortune en fabriquant des cartouches pour Ménélik. Pendant un voyage en France, en 1890, il fit une chute, fut amputé d'une jambe et alla mourir à l'hôpital. Rimbaud était, comme poète, un inconnu lorsque Verlaine lui consacra une étude dans ses *Poètes maudits* (1884) et publia en 1886 un recueil de ses vers. On lui doit : *une Saison en enfer* (1873), autobiographie, et *les Illuminations* (1873-1875), poésies (1886) avec préface de Verlaine. Son beau-frère, Paterne Berrichon, a publié ses *Œuvres complètes* (1898).

J'étais insoucieux de tous les équipages,
Porteur de blés flamands ou de cotons anglais.
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages,
Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Dans les clapotements furieux des marées,
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants,
Je courus ! et les Péninsules démarrées
N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants.

La tempête a béni mes éveils maritimes,
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,
Dix nuits, sans regretter l'œil niais des falots.

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sûres,
L'eau verte pénétra ma coque de sapin
Et des taches de vins bleus et des vomissures
Me lava, dispersant gouvernail et grappin.

Et dès lors, je me suis baigné dans le poème
De la mer infusé d'astres et latescent,
Dévorant les azurs verts où, flottaison blême
Et ravie, un noyé pensif parfois descend,

Où, teignant tout à coup les bleuités, délires
Et rythmes lents sous les rutilements du jour,
Plus fortes que l'alcool, plus vastes que vos lyres,
Fermentent les rousseurs amères de l'amour !

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes,
Et les ressacs, et les courants ; je sais le soir,
L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir.

J'ai vu le soleil bas taché d'horreurs mystiques,
Illuminant de longs figements violets,
Pareils à des acteurs de drames très antiques,
Les flots roulant au loin leurs frissons de volets.

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
Baisers montant aux yeux des mers avec lenteur :
La circulation des sèves inouïes,
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs.

J'ai suivi des mois pleins, pareille aux vacheries
Hystériques, la houle à l'assaut des récifs,
Sans songer que les pieds lumineux des Maries
Pussent forcer le mufle aux Océans poussifs.

J'ai heurté, savez-vous ! d'incroyables Florides
Mêlant aux fleurs des yeux de panthères, aux peaux
D'hommes des arcs-en-ciel tendus comme des brides,
Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux.

J'ai vu fermenter les marais, énormes nasses
Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan ;
Des écroulements d'eaux au milieu des bonaces,
Et les lointains vers les gouffres cataractant.

Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux de braises,
Échouages hideux au fond des golfes bruns
Où les serpents géants dévorés des punaises
Choient des arbres tordus avec de noirs parfums.

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants.
Des écumes de fleurs ont béni mes dérades,
Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.

Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,
La mer dont le sanglot faisait mon roulis doux
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses jaunes ;
Et je restais ainsi qu'une femme à genoux,

Presqu'île ballottant sur mes bords les querelles
Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds ;
Et je voguais, lorsqu'à travers mes liens frêles
Des noyés descendaient dormir à reculons.

Or moi, bateau perdu sous les cheveux des anses,
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,
Moi dont les Monitors et les voiliers des Hanses
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau,

Libre, fumant, monté de brumes violettes,
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,
Des lichens de soleil et des morves d'azur,

Qui courais taché de lunules électriques,
Planche folle, escorté des hippocampes noirs,
Quand les Juillets faisaient crouler à coups de triques
Les cieux ultramarins aux ardents entonnoirs,

Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues
Le rut des Béhémots et des Mælstroms épais,
Fileur éternel des immobilités bleues,
Je regrette l'Europe aux anciens parapets.

J'ai vu des archipels sidéraux, et des îles
Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur :
Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et t'exiles,
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur?

Mais, vrai, j'ai trop pleuré. Les aubes sont navrantes,
Toute lune est atroce et tout soleil amer.
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
Oh, que ma quille éclate ! oh, que j'aille à la mer !

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache
Noire et froide où, vers le crépuscule embaumé,
Un enfant accroupi, plein de tristesse, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de mai.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,
Ni nager sous les yeux horribles des pontons !

Voyelles.

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes.
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombillent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre ; E, candeur des vapeurs et des tentes,
Lance des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles ;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;

U, cycles, vibrements divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;

O, suprême Clairon plein de strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges ;
— O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux !

(ŒUVRES DE JEAN-ARTHUR RIMBAUD.)
Mercure de France.

1854-1919 *LAURENT TAILHADE**

Le Chant de Glaucus.

A Théodore de Banville.

LA mer ! comme elle est bleue au loin, la mer sonore !
La plaine harmonieuse et que ne déshonore
Jamais le pied tremblant des hommes au cœur bas,
La mer qui dans le calme ou dans les durs combats
De la tempête garde une âme inspiratrice,
La mer impétueuse et douce est la nourrice

* TAILHADE (Laurent), né à Tarbes, en 1854, mort à Combs-la-Ville, en 1919. Destiné à la prêtrise, il quitta le séminaire de Bagnères-de-Bigorre pour se rendre à Paris, où il se consacra à la littérature. Son premier recueil de vers : *le Jardin des rêves* (1880), fut suivi de *Au pays du mufle*, ballades et quatorzains (1891) ; *les Vitraux*, poèmes (1892) ; *Terre latine* (1898) ; *A travers les groins*, poèmes (1899) ; *Imbéciles et Gredins* (1900) ; *la Touffe de sauge* (1902) ; une traduction du *Satyricon*, de Pétrone (1902). Le soir de l'attentat de l'anarchiste Vaillant à la Chambre des députés (1893), L. Tailhade prononça dans un banquet les paroles restées fameuses : « Qu'importent les victimes, si le geste est beau ; qu'importe la mort de vagues humanités, si par elle s'affirme l'individu ! » A quelque temps de là, il fut grièvement blessé lors de l'attentat anarchiste du restaurant Foyot (1894). En 1901, il fut condamné à un an de prison pour avoir, dans un article du « Libertaire », provoqué au meurtre du tsar, du président de la République et des ministres. Depuis 1902 il a continué sa polémique violente contre les opinions modérées : *Conférence sur l'œuvre d'Émile Zola* (1903) ; *Discours civiques* ; *Lettres familières* (1904) ; *Poèmes aristophanesques* (1904) et signé avec R. Ralph *Son Importance Auguste Pluchon.*

Des dieux ; ses tourbillons ont des sanglots humains,
Son flanc, où les vaisseaux se creusent des chemins,
Est la mamelle auguste où vient boire le monde ;
Plus que les champs couverts de blés elle est féconde,
Et ses gouffres, semés de nacre et de coraux,
Gardent loin des clameurs, sous de noirs soupiraux,
Comme une rare fleur à tous les yeux ravie,
La fermentation énorme de la vie.
La mer est belle et semble, au bord du ciel changeant,
Un poisson monstrueux aux écailles d'argent ;
La mer est belle. Avec amour le ciel la baise
Quand, sombre ou reluisante ainsi qu'une fournaise,
Elle prête au soleil l'abîme de ses flots.
La mer pour les plongeurs et pour les matelots
A des sourires clairs et des baisers sans nombre.
Je t'aime ! Cet amour est éclos avec l'ombre,
Avec l'ombre a grandi silencieusement,
Un soir que tout auprès de la plage, dormant,
Je sentais sur mon front de ses glauques vallées
Passer languissamment des haleines salées.

O Thalatta ! Téthys ! Apre divinité
Qui règnes dans la paix et dans l'immensité,
Tu le sais : si jamais j'ai rêvé ce doux rêve
De devenir un Dieu vénéré sur la grève,
Moi qui, pasteur, paissais jadis au pied des monts
Les féroces taureaux nourris de goémons,
C'est pour te posséder, déesse bienheureuse,
Toi que je vois parfois, quand la vague se creuse,
Cachant tes seins de perle et tes cheveux d'or vert ;
Oui, je veux me plonger dans le gouffre entr'ouvert,
Comme les chercheurs d'or et comme les poètes,
A force d'écouter lamenter les mouettes
Qui se bercent au loin, blanches sur les flots bleus.
Mon cœur est plein de fièvre et de désirs houleux ;
Comme un saule arraché sans branches ni racine,
Le sable de la mer m'entraîne et me fascine ;
Mes jours vers Thalatta courent comme un torrent.
Ce soir je descendrai sur la rive implorant
Toutes les déités de l'abîme bleuâtre,
(Sous la lune la mer est de lait et d'albâtre).
Là, dépouillant les jours et les espoirs déçus,
J'ôterai lentement ma robe de byssus,

Le souffle de Téthys gonflera mes narines,
Et je m'endormirai sous les algues marines.

Toi, qui vers ton déclin marches éclaboussant
L'azur des clairs métaux couleur d'ambre et de sang,
Titan, qui chaque soir t'endors dans ta victoire,
Jetant au monde impur ta flamme expiatoire,
Dompteur aux cheveux roux qui te plais aux travaux
Glorieux de tes blancs et farouches chevaux,
Archer ! Hypérion ! Soleil ! roi des espaces,
Je te salue encore avant que tu t'effaces
Et que la molle Nyx couvre le ciel vermeil ;
Je ne te verrai pas demain ! Salut, Soleil !

Maintenant reçois-moi dans tes ondes tentantes,
Déesse au péplos bleu ! Les tiges palpitantes
Des pâles tamarix s'inclinent vers tes bords ;
Telle descend vers toi l'âme des enfants morts,
Dans l'insensé désir de ta beauté fatale,
Je vais à toi. Pourtant, agitant le krotale,
Des vierges, en dansant, belles comme tes eaux,
Entrelacent leurs chœurs à l'ombre des roseaux.
Mon chien noir garde encor mes génisses sauvages,
Et, dans la plaine, loin de tes amers rivages,
Il est un toit discret des pampres embaumé
Où je puis m'abriter, toujours sûr d'être aimé,
Une maison tranquille où sous les vignes blondes
Retournent s'endormir les abeilles fécondes,
Où ma mère, ce soir, en m'apprêtant ses bras,
Regardera longtemps si je ne reviens pas.

(Le Jardin des rêves.)

Hymne à Aphrodite.

APHRODITE, déesse immortelle aux beaux rires,
Qui te plais aux chansons lugubres des ramiers,
Le cœurs humains pour toi chantent comme des lyres
Et tes bras font pâlir la blancheur des pommiers.

Salut, dispensatrice auguste de la vie,
Qui courbes sous ton joug les fauves indomptés,
Qui fais voler la lèvre à la lèvre ravie,
Salut, blanche Cypris, reine des voluptés !

C'est par toi que, le soir, sous les myrtes propices,
S'enlacent doucement des groupes bienheureux,
Et qu'au bord des ruisseaux et près des précipices
Sanglotent dans la nuit les enfants amoureux.

C'est par toi que, brûlant d'ivresse, frémissante,
L'églantine se teint de son sang parfumé,
Et que la vierge apporte, heureuse et rougissante,
Sa couronne et son cœur aux bras du bien-aimé.

Et c'est toi qui, rythmant les divines étoiles,
Fais tressaillir d'amour le cœur de l'univers,
Afin que l'harmonie en qui tu te dévoiles
Apprenne aux hommes purs à composer des vers.

Je t'implore, déesse immense et vénérable,
Soit que, glorifiant les rosiers rajeunis,
Sous les lilas en fleurs et les bosquets d'érable
Tu couvres de baisers les songes d'Adonis ;

Soit que le dur Arès t'enchaîne à sa victoire,
Ou que, domptant les flots, ô mère des amours,
Les Cyclades en fleurs écoutent ton histoire :
Mon encens à tes pieds s'exhalera toujours.

Garde-moi de l'ennui, de la vieillesse immonde,
Garde-moi, si jamais l'espoir toucha ton cœur,
O reine qui maintiens et gouvernes le monde,
Avant tout, garde-moi de l'infâme laideur !

Fais que je tombe dans ma force et ma jeunesse,
Que mon dernier soupir ait un puissant écho,
Et, pour qu'un jour mon âme en plein soleil renaisse,
Que je meure d'amour comme Ovide et Sapho.

(LE JARDIN DES RÊVES.)
Lemerre, éditeur.

Place des Victoires.

LES femmes laides qui déchiffrent des sonates
Sortent de chez Érard, le concert terminé,
Et, sur le trottoir gras, elles heurtent Phryné
Offrant au plus offrant l'or de ses fausses nattes.

Elles viennent d'ouïr Ladislas Talapoint,
Pianiste hongrois que *le Figaro* vante,
Et, tout en se disant du mal de leur servante,
Elles tranchent un cas douteux de contrepoint.

Des messieurs résignés à qui la force manque
Les suivent, approuvant de leur chef déjà mûr ;
Ils eussent préféré le moindre saltimbanque.

Leur silhouette court, falote, au ras d'un mûr,
Cependant que Louis, le vainqueur de Namur,
S'assomme à regarder les portes de la Banque.

(AU PAYS DU MUFLE.)
L. Vanier, éditeur.

Bourget Maupassant et Loti
Se ~~vendent~~ trouvent dans toutes les gares.
On les offre avec le rôti,
Bourget, Maupassant et Loti.
De ces auteurs soyez loti
En même temps que de cigares
Bourget, Maupassant et Loti.
Se ~~[illegible]~~ trouvent dans toutes les gare

*GEORGES RODENBACH** *1855-1898*

Le Coffret.

MA mère, pour ses jours de deuil et de souci,
Garde, dans un tiroir secret de sa commode,
Un petit coffre en fer rouillé, de vieille mode,
Et ne me l'a fait voir que deux fois jusqu'ici.

Comme un cercueil, la boîte est funèbre et massive,
Et contient les cheveux de ses parents défunts,
Dans des sachets jaunis aux pénétrants parfums,
Qu'elle vient quelquefois baiser, le soir, pensive !

Quand sont mortes mes sœurs blondes, on l'a rouvert
Pour y mettre des fleurs et deux boucles frisées !
Hélas ! nous ne gardions d'elles, chaînes brisées,
Que ces deux anneaux d'or dans ce coffret de fer.

Et toi, puisque tout front vers le tombeau se penche,
O mère, quand viendra l'inévitable jour
Où j'irai dans la boîte enfermer à mon tour
Un peu de tes cheveux, que la mèche soit blanche !...

(LES TRISTESSES.)

Lemerre, éditeur.

* RODENBACH (Georges), né à Tournai (Belgique) en 1855, mort à Paris en 1898. Il fit ses études au collège Sainte-Barbe, entra à l'Université de Gand, et, nommé docteur en droit, revint à Paris vers 1876. Il retourna ensuite en Belgique, s'établit à Bruxelles, et, inscrit au barreau de cette ville, plaida plusieurs causes avec succès. Enfin, en 1887, il revint se fixer définitivement à Paris, où il mourut. On lui doit : *le Foyer et les Champs*, poésies (Bruxelles, 1877) ; *les Tristesses*, poésies (Paris, 1881) ; *la Mer élégante*, poésies (Paris, 1881) ; *l'Hiver mondain*, poésies (Bruxelles, 1884) ; *la Jeunesse blanche*, poésies (Paris, 1886) ; *du Silence*, poésies, plaquette (Paris, 1888) ; *l'Art en exil*, roman (Paris, 1889) ; *le Règne du silence*, poésies (Paris, 1891) ; *Bruges-la-Morte*, roman (Paris, 1892) ; *le Voyage dans les yeux*, poésies, plaquette (Paris, 1893) ; *le Voile*, un acte en vers, représenté au Théâtre-Français en 1894 (Paris, 1894) ; *Musées de béguines*, poésies et nouvelles (Paris, 1894) ; *la Vocation*, roman (Paris, 1895) ; *les Vierges* (Paris, 1895) ; *les Tombeaux* (Paris, 1895) ; *les Vies encloses*, poésies (Paris, 1896) ; *le Carillonneur*, roman (Paris, 1897) ; *l'Arbre*, roman (Paris, 1898) ; *le Miroir du ciel natal*, poésies (Paris, 1898) ; *l'Élite*, études littéraires (Paris, 1899 ; publiées posthumement) ; *le Rouet des brumes*, contes posthumes (Paris, 1901).

Béguinage flamand.

I

AU loin, le Béguinage, avec ses clochers noirs,
Avec son rouge enclos, ses toits d'ardoises bleues
Reflétant tout le ciel comme de grands miroirs,
S'étend dans la verdure et la paix des banlieues.

Les pignons dentelés étagent leurs gradins
Par où monte le Rêve aux lointains qui brunissent,
Et des branches parfois, sur le mur des jardins,
Ont le geste très doux des prêtres qui bénissent.

En fines lettres d'or chaque nom des couvents
Sur les portes s'enroule autour des banderoles,
Noms charmants chuchotés par la lèvre des vents :
La maison de l'Amour, la maison des Corolles.

Les fenêtres surtout sont comme des autels
Où fleurissent toujours des géraniums roses,
Qui mettent, combinant leurs couleurs de pastels,
Comme un rêve de fleurs dans les fenêtres closes.

Fenêtres des couvents ! attirantes le soir
Avec leurs rideaux blancs, voiles de mariées
Qu'on voudrait soulever dans un bruit d'encensoir
Pour goûter vos baisers, lèvres appariées !

Mais ces femmes sont là, le cœur pacifié,
La chair morte, cousant dans l'exil de leurs chambres ;
Elles n'aiment que toi, pâle Crucifié,
Et regardent le ciel par les trous de tes membres !

Oh ! le silence heureux de l'ouvroir aux grands murs,
Où l'on entend à peine un bruit de banc qui bouge,
Tandis qu'elles sont là, suivant de leurs yeux purs
Le sable en ruisseaux blonds sur le pavement rouge.

Oh ! le bonheur muet des vierges s'assemblant !
Et comme si leurs mains étaient de candeur telle
Qu'elles ne peuvent plus manier que du blanc,
Elles brodent du linge ou font de la dentelle.

C'est un charme imprévu de leur dire « ma sœur »,
Et de voir la pâleur de leur teint diaphane
Avec un pointillé de taches de rousseur
Comme un camélia d'un blanc mat qui se fane.

Rien d'impur n'a flétri leurs flancs immaculés,
Car la source de vie est enfermée en elles
Comme un vin rare et doux dans des vases scellés
Qui veulent, pour s'ouvrir, des lèvres éternelles !

II

Cependant quand le soir douloureux est défunt,
La cloche lentement les appelle à complies,
Comme si leur prière était le seul parfum
Qui pût consoler Dieu dans ses mélancolies !

Tout est doux, tout est calme au milieu de l'enclos ;
Aux offices du soir la cloche les exhorte,
Et chacune s'y rend, mains jointes, les yeux clos,
Avec des glissements de cygne dans l'eau morte.

Elles mettent un voile à longs plis ; le secret
De leur âme s'épanche à la lueur des cierges !
Et, quand passe un vieux prêtre en étole, on croirait
Voir le Seigneur marcher dans un Jardin des Vierges !

III

Et l'élan de l'extase est si contagieux,
Et le cœur à prier si bien se tranquillise,
Que plus d'une, pendant les soirs religieux,
L'été, répète encore les Avé de l'église ;

Debout, à sa fenêtre ouverte au vent joyeux,
Plus d'une, sans ôter sa cornette et ses voiles,
Bien avant dans la nuit égrène avec ses yeux
Le rosaire aux grains d'or des priantes étoiles !

(La Jeunesse blanche.)

Vieux Quais.

IL est une heure exquise à l'approche des soirs,
Quand le ciel est empli de processions roses,
Qui s'en vont effeuillant des âmes et des roses,
Et balançant dans l'air des parfums d'encensoirs.

Alors tout s'avivant sous les lueurs décrues
Du couchant dont s'éteint peu à peu la rougeur,
Un charme se révèle aux yeux las du songeur :
Le charme des vieux murs au fond des vieilles rues.

Façades en relief, vitraux coloriés,
Bandes d'Amours, captifs dans le deuil des cartouches,
Femmes dont la poussière a défleuri les bouches,
Fleurs de pierre égayant les murs historiés.

Le gothique noirci des pignons se décalque
En escaliers de crêpe au fil dormant de l'eau,
Et la lune se lève au milieu d'un halo
Comme une lampe d'or sur un grand catafalque.

Oh ! les vieux quais dormants dans le soir solennel,
Sentant passer soudain sur leurs faces de pierre
Les baisers et l'adieu glacé de la rivière
Qui s'en va tout là-bas sous les ponts en tunnel.

Oh ! les canaux bleuis à l'heure où l'on allume
Les lanternes, canaux regardés des amants
Qui devant l'eau qui passe échangent des serments
En entendant gémir des cloches dans la brume.

Tout agonise et tout se tait : on n'entend plus
Qu'un très mélancolique air de flûte qui pleure,
Seul, dans quelque invisible et noirâtre demeure
Où le joueur s'accoude aux châssis vermoulus !

Et l'on devine au loin le musicien sombre,
Pauvre, morne, qui joue au bord croulant des toits ;
La tristesse du soir a passé dans ses doigts,
Et dans sa flûte à trous il fait chanter de l'ombre.

(La Jeunesse blanche.)

Lemerre, éditeur.

Douceur du soir.

DOUCEUR du soir ! Douceur de la chambre sans lampe !
Le crépuscule est doux comme une bonne mort,
Et l'ombre lentement qui s'insinue et rampe
Se déroule en pensée au plafond. Tout s'endort.

Comme une bonne mort sourit le crépuscule,
Et dans le miroir terne, en un geste d'adieu,
Il semble doucement que soi-même on recule,
Qu'on s'en aille plus pâle et qu'on y meure un peu.

Sur les tableaux pendus aux murs, dans la mémoire
Où sont les souvenirs en leurs cadres déteints,
Paysages de l'âme et paysages peints,
On croit sentir tomber comme une neige noire.

Douceur du soir ! Douceur qui fait qu'on s'habitue
A la sourdine, aux sons de viole assoupis ;
L'amant entend songer l'amante qui s'est tue,
Et leurs yeux sont ensemble aux dessins du tapis.

Et langoureusement la clarté se retire ;
Douceur ! ne plus se voir distincts ! N'être plus qu'un !
Silence ! Deux senteurs en un même parfum :
Penser la même chose et ne pas se le dire.

LE RÈGNE DU SILENCE : DU SILENCE.)

Épilogue.

C'EST l'automne, la pluie et la mort de l'année !
La mort de la jeunesse et du seul noble effort
Auquel nous songerons à l'heure de la mort :
L'effort de se survivre en l'Œuvre terminée.

Mais c'est la fin de cet espoir, du grand espoir,
Et c'est la fin d'un rêve aussi vain que les autres :
Le nom de Dieu s'efface aux lèvres des apôtres
Et le plus vigilant trahit avant le soir.

Guirlandes de la gloire, ah ! vaines, toujours vaines !
Mais c'est triste pourtant quand on avait rêvé
De ne pas trop périr et d'être un peu sauvé
Et de laisser de soi dans les barques humaines.

Las ! le rose de moi, je le sens défleurir,
Je le sens qui se fane et je sens qu'on le cueille !
Mon sang ne coule pas ; on dirait qu'il s'effeuille...
Et puisque la nuit vient, — j'ai sommeil de mourir !

(Le Règne du silence.) — *Fasquelle, éditeur.*



1855 *MAURICE BOUCHOR**

Le Pain.

O PAIN des hommes, fruit merveilleux de la terre !
Depuis que le semeur pensif et solitaire
Aux noirs sillons t'a confié,
Par quel tenace effort, grain de blé, puis brin d'herbe,
Jeune épi, mûr enfin pour la faux et la gerbe,
As-tu si bien fructifié?

Par quel âpre vouloir, germe visible à peine
Qui rêvais enfoui dans le sol de la plaine,
As-tu jailli vers le ciel bleu,
Gonflé de tous les sucs de la glèbe féconde,
Pour devenir, un jour, ce pain à croûte blonde,
Doré par le baiser du feu?

* BOUCHOR (Maurice), né à Paris en 1855. Ses œuvres sont : *les Chansons joyeuses* (1874) ; *les Poèmes de l'amour et de la mer* (1876) ; *le Faust moderne*, histoire humoristique en vers et en prose (1878) ; *Contes parisiens en vers* (1880) ; *l'Aurore, les Symboles*, 1re série (1888) ; *Tobie*, légende biblique en vers et en cinq tableaux (1889) ; *Noël ou le Mystère de la Nativité*, en vers (1890) ; *Trois Mystères : Tobie, Noël, sainte Cécile* (1892) ; *les Mystères d'Eleusis*, pièce en quatre tableaux, en vers (1894) ; *les Symboles*, 2e série (1895) ; *les Chansons de Shakespeare* (1896) ; *Conte de Noël*, un acte, en vers

Pour que fût accompli ce magnifique ouvrage,
Il a fallu que l'homme ajoutât son courage
A la patience du champ,
Que l'ardeur du soleil et la fraîche rosée,
L'air du ciel pénétrant sous la terre brisée,
Vinssent en aide au soc tranchant.

Pour que le pain naquît de la chétive graine,
Il a fallu des bœufs que l'énergie humaine
Eût dressés au rude labour,
L'infatigable faux, la meule qui se hâte,
L'eau, le sel, le levain frémissant dans la pâte,
Le rouge embrasement du four !

Ainsi pour te créer, ô pain, tout collabore.
L'oisif au lâche cœur et que l'ennui dévore
Te mange sans t'avoir compris ;
Celui dont le triomphe est d'asservir ses frères
Peut, lui qui s'enrichit de leurs pires misères,
Te regarder avec mépris ;

Mais le bon travailleur qui, peinant sans relâche,
Sait bien qu'il a le droit d'exiger pour sa tâche
Un fraternel morceau de pain,
Cet homme, en te voyant, est ému, car il pense :
« Voici l'œuvre de tous, la juste récompense
De l'obstiné labeur humain. »

Ton retour imprévu met la famille en fête ;
L'angoisse étreint les cœurs quand la femme inquiète
Dit au logis : « Le pain est cher... »
Ah ! fais-nous entrevoir la grande paix future !
Parle-nous ! instruis-nous ! deviens la nourriture
De l'esprit comme de la chair !

(1897) ; *le Songe de Khizam* ; *la Dévotion à saint André* ; *le Mariage de Papillonne* ; *la Première Vision de Jeanne d'Arc* ; *la Muse et l'Ouvrier* ; *Y a-t-il deux morales? Chants populaires pour les écoles*, deux séries (1897) ; *Lecture et Récitation* (1898) ; *la Chanson de Roland*, traduction en vers (1898) ; *Philoctète ; Vers la pensée et vers l'Action* (1899) ; *Quarante Chansons ; Trente-Six Chansons de route ; Nausicaa ; le Poème de la vie humaine ; la Légende de sainte Cécile ; l'Eau et le Vin ; la Belle au bois dormant ; l'Églantine et le Citoyen ; A la recherche d'un juste.* Il a publié encore : *la Messe en* ré *de Beethoven* (1886) ; *Aux femmes d'Alsace* (1897) ; *Dieu le veut*, drame ; *Michel Lando*, drame, etc.

Fait par tous et pour tous, dis-nous, ô pain des hommes,
Qu'il serait temps de vivre en frères que nous sommes,
Las enfin de nous égorger ;
Inspire-nous l'horreur de la lutte farouche
Où nous nous arrachons les morceaux de la bouche,
Au lieu d'apprendre à partager !

Parle, et que dans nos cœurs ton appel retentisse !
Dis-nous qu'il faut toujours avoir faim de justice,
Toi dont le pauvre a toujours faim !
Dis-nous qu'en allégeant la commune souffrance
Nous devons préparer le jour de délivrance
Où nul ne manquera de pain !

Avant que dans la pure et sereine harmonie
Par toi le genre humain tout entier communie,
O fleur joyeuse du froment,
Groupe au même banquet, loin des êtres de proie,
Les hommes d'avenir qui viennent avec joie
Te rompre fraternellement !

« J'étais, leur diras-tu, la semence enfouie
Dans le champ vaste et nu que défonce la pluie,
Que soufflette le vent glacé.
Lentement je grandis ; je me gonflai de sève ;
Je portai mes fruits d'or ; mais la gloire en fut brève :
La faux sifflante avait passé.

« Pourtant je survécus par une force étrange.
Moissonné, flagellé, je languis dans la grange ;
J'étouffai dans un sac trop plein.
On me porta, plus tard, au bord de la rivière ;
Et là, je fus broyé par une lourde pierre
Qui tournait au chant du moulin.

« Il ne resta de moi qu'une fine poussière.
Mais ma force brisée y sommeillait entière,
Et je rêvais, calme, attendant,
Lorsqu'un être inconnu, m'ayant pris à poignées,
Mouillé, pétri, malgré mes plaintes indignées,
Me plongea dans un four ardent.

« Je palpitai d'horreur sur la pelle rougie
Où s'évanouissait ma dernière énergie ;
Cette fois j'étais bien dompté.
Je mourus... Mais le souffle embrasé de la flamme
En moi sut éveiller, ô merveille, une autre âme,
Et soudain je ressuscitai !

« Alors je fus le pain qui donne à tous la vie ;
Et c'est joyeusement que je me sacrifie,
Car en toi, peuple, je vivrai !
Ton sort ressemble au mien : je veux qu'il s'accomplisse.
On t'a fauché, meurtri, broyé ; mais ton supplice
Enfantait l'avenir sacré.

« Tu mourus mille fois, mais toujours pour revivre.
A cette heure, le souffle éperdu qui m'enivre
Nous annonce les temps rêvés.
A l'œuvre, ô travailleurs du siècle qui commence !
Je viens vous soutenir dans votre tâche immense :
Prenez-moi, mangez et vivez ! »

Voilà ce que le pain dit à qui veut l'entendre.
Peuple, écoute monter son appel grave et tendre
De l'ardente splendeur du four !
Offre le pain de vie à quiconque en demande,
Et la terre, demain, ne sera pas trop grande
Pour ce vaste banquet d'amour !

O lumière ! ô joie ! ô printemps !
Le souffle exquis des fleurs embaume l'air céleste ;
Perséphone aux yeux bleus revient du lieu funeste
Dans la grâce de ses vingt ans.

Maurice Bouchor

*1855-1921 ROBERT DE MONTESQUIOU**

Mon Cœur.

MON cœur est un lieu sûr, tutélaire et profond ;
Pas un seul souvenir ne s'y fane, ou confond ;
J'en ai de plus anciens que ma mémoire même,
Car, avant de penser, on sent très bien qu'on aime.

Mon Cœur est un jardin plein de rosiers meurtris,
Comme, éternellement, ils paraissent fleuris,
On vient pour respirer leurs parfums qui s'imprègnent...
— C'est alors, seulement, qu'on s'aperçoit qu'ils saignent.

Mon Cœur est un calice, où l'effort des douleurs
Longuement exprima l'amertume des pleurs ;
Et quiconque appuierait sa lèvre à ce ciboire
Se sentirait brûler, rien que d'oser y boire.

Mon Cœur est un asile, où ce qui n'a plus rien
Rencontre une richesse ; où retrouvent leur bien
Ceux qui l'avaient laissé se déperdre, et répandre...
— C'est pour ceux-là, surtout, qu'il sait se montrer tendre.

Mon Cœur est un palais superbe et désolé
Où le pas du regret qu'on n'a point consolé
S'éloigne lentement en mêlant sur les dalles
Le rythme des sanglots et le bruit des sandales.

*MONTESQUIOU (Robert DE), né à Paris en 1855, mort à Menton en 1921, a publié sept poèmes : *les Hortensias bleus*, *les Chauves-Souris*, *le Chef des odeurs suaves*, *le Parcours du rêve au souvenir*, *les Paons*, *les Perles rouges* et *les Prières de tous*. Concurremment à cette œuvre poétique, il publiait des volumes d'essais : *Roseaux pensants*, *Autels privilégiés*, *Professionnelles Beautés*, *Altesses Sérénissimes*, *Assemblée de notables*, *Brelan de dames*. Ajoutons deux ouvrages hors série, également en prose, mais dans des genres entièrement opposés : l'un d'eux, *la Petite Mademoiselle*, monographie satirique d'une institutrice dont l'auteur paraît bien avoir créé le personnage pour lui faire exprimer ses propres opinions sur la mondanité contemporaine ; l'autre ouvrage, *le Chancelier de Fleurs*, chant consacré à la mémoire d'un ami défunt. M. de Montesquiou a donné, en outre, une importante série de conférences en Amérique.

Mon Cœur est un parvis, où sont agenouillés
Et, les regards ardents, au bord des yeux mouillés,
Dans une face ensemble et brûlante et pâlie,
Le bienfait qu'on déçoit, le pardon qu'on oublie.

Mon Cœur est un sommet solitaire et pareil
A ces fidèles monts qui gardent du soleil,
Même après qu'il a fui, laissant le ciel sans âme ;
Et, jusque dans la mort, il portera sa flamme !

Mon Cœur est un abîme, où le passé voilé,
Quand il veut y mirer son visage étoilé,
Trouve toujours un peu d'eau limpide et cachée,
Afin d'y refléter sa figure penchée.

Prière du serviteur.

J'AI rangé la demeure et refermé la salle,
Je veille sur les biens de mon maître endormi ;
Le grand chien du logis, qui s'étend sur la dalle,
N'a pas, ainsi que moi, les yeux clos à demi.

J'ai fait taire la vasque et fait luire la lampe,
J'ai serré la vaisselle et plié les habits
Et, dans la paix obscure où s'achève la rampe,
Mes pleurs silencieux coulent sur mon pain bis.

Je n'aurai de repos, Seigneur, que sous la pierre :
Pour la première fois l'appel me sera doux
Lorsque je l'entendrai dans le fond de ma bière,
Et que je dirai : « *Maître !* » et que ce sera *Vous !*

Les Belles Roses.

ON n'a de droit que sur les choses
Pour lesquelles on a souffert ;
Nul ne connaît le prix des roses
S'il n'a, sous leur feuillage vert,

Déchiré sa chair aux épines
Qui surent le faire pleurer...
Alors les roses sont divines
Et nous pouvons les respirer ;

Car nous sentons, parmi les veines
De leur pétale rougissant,
A côté de leurs odeurs vaines
Le fier parfum de notre sang.

Servante-Maîtresse.

CETTE veuve de l'astre a l'aspect de la Lune ;
De Phébus, fait ermite, elle est épouse et sœur ;
C'est par l'apothicaire et par le confesseur,
Qu'elle assoit son crédit et fonde sa fortune,

Elle mène de front l'extase et la rancune ;
Nul pot aux roses n'a pour elle de rancœur :
Elle est religieuse, et psalmodie au chœur ;
Elle est aussi caillette, et baisotte à la brune.

Ceinte de lis bâtards et de prude oranger,
Elle atteint de sa griffe et garde sous sa patte
Les clefs du garde-meuble et du garde-manger.

Elle ne sait plus rien de l'ancien cul-de-jatte ;
Elle écoute les vers que Racine lui lit...
Et le Soleil couchant se couche dans son lit.

(Les Perles rouges.)
Fasquelle, éditeur.

Les Moines.

JE vous invoque ici, moines apostoliques,
Chandeliers d'or, flambeaux de foi, porteurs de feu,
Astres versant le jour aux siècles catholiques,
Constructeurs éblouis de la maison de Dieu ;

Solitaires assis sur les montagnes blanches,
Marbres de volonté, de force et de courroux,
Prêcheurs tenant levés vos bras à longues manches
Sur le remords ployés des peuples à genoux ;

Vitraux avivés d'aube et de matin candides,
Vases de chasteté ne tarissant jamais,
Miroirs réverbérant comme des lacs lucides
Des rives de douceur et des vallons de paix ;

Voyants dont l'âme était la mystique habitante,
Longtemps avant la mort, d'un monde extra-humain,
Torses incendiés de ferveur haletante,
Rocs barbares debout sur l'empire romain ;

* VERHAEREN (Émile), né à Saint-Amand, près Anvers, en 1855 ; mort en 1916. Il passa son enfance en pleine campagne flamande, sur les bords de l'Escaut. Puis il fit ses études au collège Sainte-Barbe à Gand et à l'Université de Louvain. En 1881, il entra au barreau de Bruxelles, mais dès ce moment la littérature l'avait pris tout entier et il publiait son premier recueil, *les Flamandes*, en 1883. Depuis il n'a cessé de produire, et on lui doit : *les Contes de minuit*, prose (Bruxelles, 1885) ; *Joseph Heymans, peintre*, critique (Bruxelles, 1885) ; *les Moines*, poèmes (Paris 1885) ; *Fernand Knopff*, critique (Bruxelles, 1887) ; *les Soirs*, poèmes (Bruxelles, 1887) ; *les Débâcles*, poèmes (Bruxelles, 1888) ; *les Flambeaux noirs*, poèmes (Bruxelles, 1890-1891) ; *Au bord de la route*, poèmes (Bruxelles, 1891) ; *les Apparus dans mes chemins*, poèmes (Bruxelles, 1891) ; *les Campagnes hallucinées*, poèmes (Bruxelles, 1893) ; *Almanach*, poèmes (Bruxelles, 1895) ; *les Villages illusoires*, poèmes (Bruxelles, 1895) ; *les Villes tentaculaires*, poèmes (Bruxelles, 1895) ; *les Heures claires*, poèmes (Bruxelles, 1896) ; *les Aubes*, drame lyrique en quatre actes (Bruxelles, 1898) ; *les Visages de la vie*, poèmes (Bruxelles, 1899) ; *le Cloître*, drame en quatre actes, en prose et en vers, représenté à Bruxelles et à Paris, en 1900 (Bruxelles, 1900) ; *Philippe II*, tragédie en trois actes, représentée à Bruxelles (Paris, 1901); *les Petites Légendes*, poèmes (Bruxelles, 1901); *les Forces tumultueuses*, poèmes (Paris, 1902); *la Multiple Splendeur* (Paris, 1906); *Toute la Flandre* (Bruxelles, 1907); *Hélène de Sparte*, tragédie (Paris 1912) ; *les Blés mouvants*, poèmes (Paris, 1912).

Étendards embrasés, armures de l'Église,
Abatteurs d'hérésie à larges coups de croix,
Géants chargés d'orgueil que Rome immortalise,
Glaives sacrés pendus sur la tête des rois ;

Arches dont le haut cintre arquait sa vastitude,
Avec de lourds piliers d'argent comme soutiens,
Du côté de l'aurore et de la solitude,
D'où sont venus vers nous les grands fleuves chrétiens ;

Clairons sonnant le Christ à belles claironnées,
Tocsins battant l'alarme, à mornes glas tombants,
Tours de soleil de loin en loin illuminées,
Qui poussez dans le ciel vos crucifix flambants.

Rentrée des moines.

I

ON dirait que le site entier sous un lissoir
Se lustre et dans les lacs voisins se réverbère ;
C'est l'heure où la clarté du jour d'ombres s'obère,
Où le soleil descend les escaliers du soir.

Une étoile d'argent lointainement tremblante,
Lumière d'or dont on aperçoit le flambeau,
Se reflète mobile et fixe au fond de l'eau
Où le courant la lave avec une onde lente.

A travers les champs verts s'en va se déroulant
La route dont l'averse a lamé les ornières ;
Elle longe les noirs massifs des sapinières
Et monte au carrefour couper le pavé blanc.

Au loin scintille encore une lucarne ronde
Qui s'ouvre ainsi qu'un œil dans un pignon rongé :
Là, le dernier reflet du couchant s'est plongé,
Comme, en un trou profond et ténébreux, la sonde.

Et rien ne s'entend plus dans ce mystique adieu,
Rien ; — le site vêtu d'une paix métallique
Semble enfermer en lui, comme une basilique,
La présence muette et nocturne de Dieu.

II

Alors, les moines blancs rentrent aux monastères,
Après secours portés aux malades des bourgs,
Aux remueurs cassés de sols et de labours,
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires,

A ceux qui crèvent seuls, mornes, sales, pouilleux,
Et que nul de regrets ni de pleurs n'accompagne
Et qui pourriront nus dans un coin de campagne
Sans qu'on lave leur corps ni qu'on ferme leurs yeux.

Aux mendiants mordus de misères avides,
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus
Se béquiller là-bas vers les enclos feuillus
Et qui se noient la nuit, dans les étangs livides.

Et tels les moines blancs traversent les champs noirs,
Faisant songer aux temps des jeunesses bibliques
Où l'on voyait errer des géants angéliques,
En longs manteaux de lin, dans l'or pâli des soirs.

III

Brusque, résonne au loin un tintement de cloche,
Qui casse du silence à coups de battant clair
Par-dessus les hameaux, et jette à travers l'air
Un long appel, qui, long, parmi l'écho, ricoche.

Il proclame que c'est l'instant justicier
Où les moines s'en vont en chœur chanter Ténèbres
Et promener sur leurs consciences funèbres
La froide cruauté de leurs regards d'acier.

Et les voici priant : tous ceux dont la journée
S'est consumée au long hersage en pleins terreaux,
Ceux dont l'esprit, sur les textes préceptoraux,
S'épand, comme un reflet de lumière inclinée.

Ceux dont la solitude âpre et pâle a rendu
L'âme voyante et dont la peau blême et collante
Jette vers Dieu la voix de sa maigreur sanglante,
Ceux dont les tourments noirs ont fait le corps tordu.

Et les moines qui sont rentrés aux monastères,
Après visite faite aux malheureux des bourgs,
Aux remueurs cassés de sols et de labours,
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires,

A leurs frères pieux disent, à lente voix,
Qu'au dehors, quelque part, dans un coin de bruyère,
Il est un moribond qui s'en va sans prière
Et qu'il faut supplier, au chœur, le Christ en croix,

Pour qu'il soit pitoyable aux mendiants avides
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus
Se béquiller au loin vers les enclos feuillus
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tous alors, tous les moines, très lentement,
Envoient vers Dieu le chant des lentes litanies ;
Et les anges qui sont gardiens des agonies
Ferment les yeux des morts, silencieusement.

(Poèmes : les Moines.)
Lemerre, éditeur.

Le Moulin.

LE moulin tourne au fond du soir, très lentement,
Sur un ciel de tristesse et de mélancolie,
Il tourne et tourne, et sa voile, couleur de lie,
Est triste et faible, et lourde et lasse, infiniment.

Depuis l'aube, ses bras, comme des bras de plainte,
Se sont tendus et sont tombés ; et les voici
Qui retombent encor, là-bas, dans l'air noirci
Et le silence entier de la nature éteinte.

Un jour souffrant d'hiver sur les hameaux s'endort,
Les nuages sont las de leurs voyages sombres,
Et le long des taillis qui ramassent leurs ombres,
Les ornières s'en vont vers un horizon mort.

Sous un ourlet de sol, quelques huttes de hêtre
Très misérablement sont assises en rond ;
Une lampe de cuivre est pendue au plafond
Et patine de feu le mur et la fenêtre.

Et dans la plaine immense et le vide dormeur
Elles fixent, — les très souffreteuses bicoques ! —
Avec les pauvres yeux de leurs carreaux en loques,
Le vieux moulin qui tourne et, las, qui tourne et meurt.

(POÈMES. — NOUVELLE SÉRIE : LES SOIRS.)
Deman, éditeur (Bruxelles).

Les Horloges.

LA nuit, dans le silence en noir de nos demeures,
Béquilles et bâtons qui se cognent, là-bas ;
Montant et dévalant les escaliers des heures,
    Les horloges, avec leurs pas ;

Émaux naïfs derrière un verre, emblèmes
Et fleurs d'antan, chiffres maigres et vieux ;
Lunes des corridors vides et blêmes
    Les horloges, avec leurs yeux ;

Sons morts, notes de plomb, marteaux et limes,
Boutique en bois de mots sournois
Et le babil des secondes minimes,
    Les horloges, avec leurs voix ;

Gaines de chêne et bornes d'ombre,
Cercueils scellés dans le mur froid,
Vieux os du temps que grignote le nombre,
    Les horloges et leur effroi ;

Les horloges
Volontaires et vigilantes,
Pareilles aux vieilles servantes
Boitant de leurs sabots ou glissant sur leurs bas,
Les horloges que j'interroge
Serrent ma peur en leur compas.

(POÈMES. — NOUVELLE SÉRIE : LES BORDS DE LA ROUTE.)
Mercure de France.

Sur la mer.

LARGES voiles au vent, ainsi que des louanges,
La proue ardente et fière et les haubans vermeils,
Le haut navire apparaissait, comme un archange
Vibrant d'ailes qui marcherait dans le soleil.

La neige et l'or étincelaient sur sa carène ;
Il étonnait le jour naissant, quand il glissait,
Sur le calme de l'eau prismatique et sereine ;
Les mirages, suivant son vol, se déplaçaient.

On ne savait de quelle éclatante Norvège
Le navire, jadis, avait pris son élan,
Ni depuis quand, pareil aux archanges de neige,
Il étonnait les flots de son miracle blanc.

Mais les marins des mers de cristal et d'étoiles
Contaient son aventure avec de tels serments
Que nul n'osait nier qu'on avait vu ses voiles,
Depuis toujours, joindre la mer aux firmaments.

Sa fuite au loin ou sa présence vagabonde
Hallucinaient les caps et les îles du Nord,
Et le futur des temps et le passé du monde
Passaient, devant les yeux, quand on narrait son sort.

Au temps des rocs sacrés et des croyances frustes,
Il avait apporté la légende et les dieux,
Dans les tabliers d'or de ses voiles robustes
Gonflés d'espace immense et de vent radieux.

Les apôtres chrétiens avaient nimbé de gloire
Son voyage soudain, vers le pays du gel,
Quand s'avançait, de promontoire en promontoire,
Leur culte jeune à la conquête des autels.

Les pensers de la Grèce et les ardeurs de Rome
Pour se répandre au cœur des peuples d'Occident
S'étaient mêlés, ainsi que des grappes d'automne,
A son large espalier de cordages ardents.

Et quand sur l'univers plana quatre-vingt-treize,
Livide et merveilleux de foudre et de combats,
L'aile rouge des temps frôla d'ombre et de braise
L'orgueil des pavillons et l'audace des mâts.

Ainsi de siècle en siècle, au cours fougueux des âges,
Il emplissait d'espoir les horizons amers,
Changeant ses pavillons, changeant ses équipages,
Mais éternel dans son voyage autour des mers.

Et maintenant sa hantise domine encore,
Comme un faisceau tressé de magiques lueurs,
Les yeux et les esprits qui regardent l'aurore.
Pour y chercher le nouveau feu des jours meilleurs.

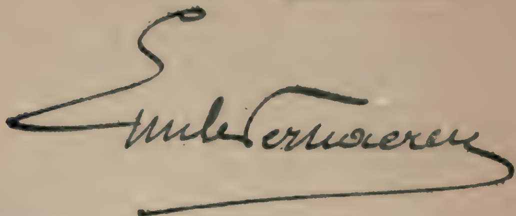
Il vogue ayant à bord les prémices fragiles,
Ce que seront la vie et son éclair, demain,
Ce qu'on a pris non plus au fond des Évangiles,
Mais dans l'instinct mieux défini de l'être humain.

Ce qu'est l'ordre futur et la bonté logique,
Et la nécessité claire, force de tous,
Ce qu'élabore et veut l'humanité tragique
Est oscillant déjà dans l'or de ses remous.

Il passe, en un grand bruit de joie et de louanges,
Frôlant les quais de l'aube ou les môles du soir,
Et pour ses pieds vibrants et lumineux d'archange
L'immense flux des mers s'érige en reposoir.

Et c'est les mains du vent et les bras des marées
Qui d'eux-mêmes poussent en nos havres de paix
Le colossal navire aux voiles effarées
Qui nous hanta toujours, mais n'aborda jamais.

(LES FORCES TUMULTUEUSES.)
Mercure de France.



1856-1910 *JEAN MORÉAS**

Parmi les marronniers.

PARMI les marronniers, parmi les
Lilas blancs, les lilas violets,
La villa de houblon s'enguirlande,
De houblon et de lierre rampant,
La glycine, des vases bleus, pend ;
Des glaïeuls, des tilleuls de Hollande.

* MORÉAS (Jean Papadiamantopoulos, dit Jean), né à Athènes en 1856, mort à Paris en 1910. Après avoir parcouru rapidement, durant sa jeunesse, les principales villes d'Europe, il regagna la Grèce, et, pris d'une sorte de nostalgie de Paris qu'il quittait, revint s'y fixer définitivement vers 1880. Ses œuvres sont : *les Syrtes*, poésies (Paris, 1884 et 1893) ; *les Cantilènes*, poésies (Paris, 1886 et 1897) ; *le Thé chez Miranda*, roman, en collaboration avec Paul Adam (Paris, 1886) ; *les Demoiselles Goubert*, roman, en collaboration avec Paul Adam (Paris, 1887) . *les Premières Armes du symbolisme*, lettres et manifeste (Paris, 1889) ; *le Pèlerin passionné*, poésies (Paris, 1891 et 1893) ; *Autant en emporte le vent* (Paris, 1893) ; *Eriphyle*, poèmes (1894) ; *Jean de Paris* [texte rajeuni] (Paris, 1898) ; *les Stances*, poésies, Ier et IIe livres, fac-similé du manuscrit (Paris, 1899) ; *les Stances*, livres III à V (Paris, 1901) ; *Iphigénie*, tragédie en cinq actes, en vers, représentée en 1903 au théâtre antique d'Orange et, à Paris, à l'Odéon et aux Français ; *Paysages et Sentiments* (Paris, 1906) ; *Contes de la vieille France* (Paris, 1904) ; *Esquisses et Souvenirs* (Paris, 1908) ; *Réflexions sur quelques poètes* (Paris, 1912).

Chère main aux longs doigts délicats,
Nous versant l'or du sang des muscats,
Dans la bonne fraîcheur des tonnelles,
Dans la bonne senteur des moissons,
Dans le soir, où languissent les sons
Des violons et des ritournelles.

Aux plaintifs tintements des bassins,
Sur les nattes et sur les coussins :
Les paresses en les flots des tresses,
Dans la bonne senteur des lilas
Les soucis adoucis, les cœurs las
Dans la lente langueur des caresses.

(Les Syrtes.)
L. Vanier, éditeur.

Nocturne.

Wisst ihr warum der Sarg wohl
So gross und schwer mag sein?
Ich legt' auch meine Liebe
Und meinen Schmerz hinein.

Heinrich Heine.

TOC toc, toc toc, — il cloue à coups pressés,
Toc, toc, — le menuisier des trépassés.

« Bon menuisier, bon menuisier,
Dans le sapin, dans le noyer,
Taille un cercueil très grand, très lourd,
Pour que j'y couche mon amour. »

Toc toc, toc toc, — il cloue à coups pressés,
Toc, toc, — le menuisier des trépassés.

« Qu'il soit tendu de satin blanc
Comme ses dents, comme ses dents ;
Et mets aussi des rubans bleus
Comme ses yeux, comme ses yeux. »

Toc toc, toc toc, — il cloue à coups pressés,
Toc, toc, — le menuisier des trépassés.

« Là-bas, là-bas, près du ruisseau,
Sous les ormeaux, sous les ormeaux,
A l'heure où chante le coucou,
Un autre l'a baisée au cou. »

Toc toc, toc toc, — il cloue à coups pressés,
Toc, toc, — le menuisier des trépassés.

Bon menuisier, bon menuisier,
Dans le sapin, dans le noyer,
Taille un cercueil très grand, très lourd,
Pour que j'y couche mon amour. »

(Les Cantilènes.)

Le Ruffian.

Je ne suis pas laide et je suis riche ; je saurai vous aimer et me montrer reconnaissante.

DANS le splendide écrin de sa bouche écarlate
De ses trente-deux dents l'émail luisant éclate.
Ses cheveux, pour lesquels une abbesse l'aima
Jadis très follement, calamistrés en boucles,
Tombent jusqu'à ses yeux, — féeriques escarboucles, —
Et ses cils recourbés semblent peints de çurma.

Sa main de noir gantée à la hanche campée,
Avec sa toque à plume, avec sa longue épée,
Il passe sous les hauts balcons indolemment.
Son pourpoint est de soïe, et ses poignards superbes
Portent sur leurs pommeaux, parmi l'argent en gerbes,
La viride émeraude et le clair diamant.

Dans son alcôve où l'on respire les haleines
Des bouquets effeuillés, les fières châtelaines,
Sous leur voile le front de volupté chargé,
Entassent les joyaux, les doublons et les piastres
Pour baiser ses yeux noirs vivants comme des astres
Et sa lèvre pareille au bétail égorgé.

Ainsi, beau comme un dieu, brave comme sa dague,
Ayant en duel occis le comte de Montague,
Quatre neveux du pape et vingt condottieri,
Calme et la tête haute, il marche par les villes,
Traînant à ses talons des amantes serviles
Dont l'âme s'est blessée à son regard fleuri.

(Les Cantilènes.)
L. Vanier, éditeur.

QUE tu montes au ciel douce et brillante, ô lune !
Ce n'est plus le printemps, c'est l'automne importune ;
Le vigoureux été, le printemps florissant
Emportent avec eux mon amour languissant.
Le feuillage est tombé, l'hirondelle est partie,
Ah ! viens plus près de moi, Rhodope, je te prie.
Un zéphyr amoureux, de ta bouche soufflé,
Me fera souvenir des beaux jours de l'été,
Et je pourrai tromper le temps et ma tristesse
En admirant tes seins que hausse la jeunesse.

Stances.

LES roses que j'aimais s'effeuillent chaque jour,
Toute saison n'est pas aux blondes pousses neuves ;
Le Zéphyr a soufflé trop longtemps, c'est le tour
Du cruel Aquilon qui condense les fleuves.

Vous faut-il, Allégresse, enfler ainsi la voix
Et ne savez-vous point que c'est grande folie,
Quand vous venez sans cause agacer sous mes doigts
Une corde vouée à la Mélancolie?

***



JEAN MORÉAS

Ne dites pas : la vie est un joyeux festin ;
Ou c'est d'un esprit sot ou c'est d'une âme basse.
Surtout ne dites point : elle est malheur sans fin,
C'est d'un mauvais courage et qui trop tôt se lasse.

Riez comme au printemps s'agitent les rameaux,
Pleurez comme la bise ou le flot sur la grève,
Goûtez tous les plaisirs ou souffrez tous les maux
Et dites : c'est beaucoup et c'est l'ombre d'un rêve.

***

Les morts m'écoutent seuls, j'habite les tombeaux.
Jusqu'au bout je serai l'ennemi de moi-même.
Ma gloire est aux ingrats, mon grain est aux corbeaux ;
Sans récolter jamais, je laboure et je sème.

Je ne me plaindrai pas. Qu'importe l'Aquilon,
L'opprobre et le mépris, la face de l'injure !
Puisque, quand je te touche, ô lyre d'Apollon,
Tu sonnes chaque fois plus savante et plus pure?

***

Je songe aux ciels marins, à leurs couchants si doux,
A l'écumante horreur d'une mer démontée,
Au pêcheur dans sa barque, aux crabes dans leurs trous,
A Néère aux yeux bleus, à Glaucus, à Protée.

Je songe au vagabond supputant son chemin,
Au vieillard sur le seuil de sa cabane ancienne,
Au bûcheron courbé, sa cognée à la main,
A la ville, à ses bruits, à mon âme, à sa peine.

***

Adieu, le vapeur siffle, on active le feu :
Dans la nuit le train passe ou c'est l'ancre qu'on lève,
Qu'importe ! on vient, on part : le flot soupire adieu,
Qu'il arrive du large ou qu'il quitte la grève.

Les roses vont éclore et nous les cueillerons ;
Les feuilles du jardin vont tomber une à une.
Adieu ! quand nous naissons, adieu ! quand nous mourons,
Et comme le bonheur s'envole l'infortune.

***

Au temps de ma jeunesse, harmonieuse Lyre,
Comme l'eau sous les fleurs ainsi chantait ta voix ;
Et maintenant hélas ! c'est un sombre délire :
Tes cordes en vibrant ensanglantent mes doigts.

Le calme ruisselet, traversé de lumière,
Reflète les oiseaux et le ciel de l'été,
O Lyre, mais de l'eau qui va creusant la pierre,
Au fond d'un antre noir, plus forte est la beauté.

***

Toi qui prends en pitié le deuil de la nature
Et qui laisses tes sœurs flatter l'éclat du jour,
Fille du sombre hiver, que tu sois la parure
Ou de la pâle mort ou du brillant amour.

Violette d'azur, que tu plais à cette âme
Où je remue en vain les cendres du désir !
Les lis sont orgueilleux, la rose a trop de flamme
Et le myrte frivole aime trop le plaisir.

***

Je viens de mal parler de toi, rose superbe !
Si ton éclat est vif, rose, tu sais pourtant,
Seule, dans le cristal, au milieu de la gerbe,
Aussi bien que les yeux rendre le cœur content.

Un jour, contre le mur d'une porte gothique,
(J'errais en ce temps-là dans les pays du Nord),
Rose, tu m'apparus, très pâle et fantastique,
Et frissonnante au vent plein de pluie et de mort.

***

Quand pourrai-je, quittant tous les soins inutiles
Et le vulgaire ennui de l'affreuse cité,
Me reconnaître enfin, dans les bois, frais asiles,
Et sur les calmes bords d'un lac plein de clarté !

Mais plutôt, je voudrais songer sur tes rivages,
Mer, de mes premiers jours berceau délicieux :
J'écouterai gémir tes mouettes sauvages,
L'écume de tes flots rafraîchira mes yeux.

Ah ! le précoce hiver a-t-il rien qui m'étonne?
Tous les présents d'avril, je les ai dissipés,
Et je n'ai pas cueilli la grappe de l'automne,
Et mes riches épis, d'autres les ont coupés.

*
* *

Eau printanière, pluie harmonieuse et douce
Autant qu'une rigole à travers le verger,
Et plus que l'arrosoir balancé sur la mousse,
Comme tu prends mon cœur dans ton réseau léger !

A ma fenêtre, ou bien sous le hangar des routes,
Où je cherche un abri, de quel bonheur secret
Viens-tu mêler ma peine, et dans tes belles gouttes
Quel est ce souvenir et cet ancien regret?

*
* *

Nuages qu'un beau jour à présent environne,
Au-dessus de ces champs de jeune blé couverts,
Vous qui m'apparaissez sur l'azur monotone,
Semblables aux voiliers sur le calme des mers ;

Vous qui devez bientôt, ayant la sombre face
De l'orage prochain, passer sous le ciel bas,
Mon cœur vous accompagne, ô coureurs de l'espace,
Mon cœur qui vous ressemble et qu'on ne connaît pas !

*
* *

Je vous revois toujours : immobiles cyprès,
Dans la lumière dure,
Découpés sur l'azur, au bord des flots, auprès
D'une blanche clôture :

Je garde aussi les morts ; elle a votre couleur,
Mon âme, sombre abîme.
Mais je m'élance hors la Parque et le malheur,
Pareil à votre cime.

*
* *

Ah ! fuyez à présent, malheureuses pensées,
O colère, ô remords,
Souvenirs qui m'avez les deux tempes pressées
De l'étreinte des morts ;

Sentiers de mousse pleins, vaporeuses fontaines,
Grottes profondes, voix
Des oiseaux et du vent, lumières incertaines
Des sauvages sous-bois ;

Insectes, animaux, larves, beauté future,
Grouillant et fourmillant ;
Ne me repousse pas, ô divine Nature,
Je suis ton suppliant.

***

Je me compare aux morts, à la source tarie,
A l'obscur horizon,
A la fleur effeuillée, à la feuille pourrie
Sur un pâle gazon,

A l'arbre qu'on abat dans un bois sans verdure
Pour former un cercueil,
Aux brouillards de l'hiver, à toute la nature
De tristesse et de deuil.

Mais ne suis-je plutôt à l'Océan semblable,
Qui, toujours florissant,
Laisse le vol du temps passer et sur le sable
Écume en gémissant?

***

Compagne de l'éther, indolente fumée,
Je te ressemble un peu :
Ta vie est d'un instant, la mienne est consumée,
Mais nous sortons du feu.

L'homme, pour subsister, en recueillant la cendre,
Qu'il use ses genoux !
Sans plus nous soucier et sans jamais descendre,
Évanouissons-nous !

Mercure de France.

Que notre voix obtienne,
Des dents de Chrysaor,
La foudre olympienne :
Sur nos luttes veille encor'
La vierge Athénienne,
Pallas au casque d'or !



Jean Moréas

1857-1876 *HENRI-CHARLES READ**

Je crois que Dieu, quand je suis né...

JE crois que Dieu, quand je suis né,
Pour moi n'a pas fait de dépense,
Et que le cœur qu'il m'a donné
Était bien vieux, dès mon enfance.

Par économie, il logea
Dans ma juvénile poitrine
Un cœur ayant servi déjà,
Un cœur flétri, tout en ruine.

Il a subi mille combats,
Il est couvert de meurtrissures,
Et cependant je ne sais pas
D'où lui viennent tant de blessures :

* READ (Henri-Charles), né et mort à Paris (1857-1876). Il était le fils de Charles Read, le fondateur érudit de la Société de l'histoire du protestantisme français. Ses *Poésies posthumes* (1874-76) ont été publiées en 1879, avec une préface en vers de François Coppée.

Il a les souvenirs lointains
De cent passions que j'ignore,
Flammes mortes, rêves éteints,
Soleils disparus dès l'aurore.

Il brûle de feux dévorants
Pour de superbes inconnues,
Et sent les parfums délirants
D'amours que je n'ai jamais eues !

O le plus terrible tourment !
Mal sans pareil, douleur suprême,
Sort sinistre ! Aimer follement,
Et ne pas savoir ce qu'on aime.

Lemerre, éditeur.

*AUGUSTE DORCHAIN** *1857*

Les Étoiles éteintes.

A L'HEURE où sur la mer le soir silencieux
Efface les lointaines voiles,
Où, lente, se déploie, en marche dans les cieux,
L'armée immense des étoiles,

Ne songes-tu jamais que ce clair firmament,
Comme la mer, a ses désastres ?
Que, vaisseaux envahis par l'ombre, à tout moment
Naufragent et meurent des astres?

* DORCHAIN (Auguste), né à Cambrai en 1857. Il fit ses études au lycée Corneille, de Rouen, et vint ensuite à Paris, où il suivit les cours de l'École de droit. On lui doit : *la Jeunesse pensive* (1881) ; *Conte d'avril*, comédie shakespearienne en quatre actes et six tableaux (1885) ; *Maître Ambros*, drame en vers, en collaboration avec François Coppée (1886) ; *A Racine*, à-propos en vers (1888) ; *Vers la lumière*, poésies (1894) ; *Rose d'automne*, comédie en un acte, en prose (1894) ; *Stances à Sainte-Beuve* (1898) ; *le Captif*, traduit de Cervantès ; *Ode à Michelet* (1898) ; *un Chant pour Léo Delibes* (1899) ; *les Danses françaises* (1900) ; *Pour l'amour*, drame en quatre actes, en vers, représenté à l'Odéon (1901) ; *Jean de Calais*, poème ; *le Puits*, drame lyrique en deux actes (1902) ; *l'Art des vers* (Paris, 1906).

Vois-tu, vers le zénith, cette étoile nageant
Dans les flots de l'éther sans borne?
L'astronome m'a dit que sa sphère d'argent
N'était plus rien qu'un cercueil morne.

Jadis, dans un superbe épanouissement,
D'un troupeau de mondes suivie,
Féconde, elle enfantait, majestueusement
L'Amour, la Pensée et la Vie.

Tous ses bruits, un par un, se sont tus sous le ciel.
L'espace autour d'elle est livide ;
Dans le funèbre ennui d'un silence éternel
Elle erre à jamais par le vide.

Pourtant, elle est si loin, que depuis des mille ans
Qu'elle va, froide et solitaire,
Le suprême rayon échappé de ses flancs
N'a pas encor touché la terre.

Aussi, rien n'est changé pour nous : chaque matin
La clarté de l'aube l'emporte,
Et chaque soir lui rend son éclat incertain...
Personne ne sait qu'elle est morte.

Le pilote anxieux la voit qui brille au loin,
Et là-bas, errant sur la grève,
Des couples enlacés la prennent à témoin
De l'éternité de leur rêve !

C'est la dernière fois, et demain nos amants
N'y lèveront plus leurs prunelles :
Elle aura disparu, — comme font les serments
Qui parlent d'amours éternelles !

***

Lorsque la nuit, qu'étoile une poussière d'or,
Couvre la ville aux sombres rues,
Sur ce triste pavé songes-tu pas encor
A d'autres clartés disparues?

Un enivrant parfum, comme d'un encensoir,
S'exhale des roses pâlies,
Et le mystérieux apaisement du soir
Te verse ses mélancolies.

Alors, épris d'un rêve impossible à saisir,
En ton âme troublée et lasse
Ne suis-tu pas d'un chaste et douloureux désir
Chaque jeune femme qui passe?

Il semble que leurs yeux aient gardé les douceurs
Des illusions éphémères ;
Souvent tu les dirais pures comme nos sœurs
Et tendres ainsi que nos mères...

Parmi celles, pourtant, qui ce soir ont passé
Et que tu crois encor vivantes,
Hélas ! combien déjà dont le cœur est glacé,
Dont les lèvres sont décevantes !

Ami qui comme moi, quand revient le printemps,
Rêves d'immuables maîtresses
Et portes en ton cœur inquiet de vingt ans
L'indicible soif des caresses,

Si tu ne veux toujours et vainement souffrir,
Choisis vite une blanche épouse
Dont la fleur pour toi seul commence de s'ouvrir,
De son vierge parfum jalouse.

Celle-là peut aimer, celle-là seulement
Peut être constante et fidèle ;
Et, sans craindre l'oubli de son premier serment,
Tu vivras heureux auprès d'elle.

Mais n'abandonne pas à d'autres, un seul jour,
Ton âme tendre de poète,
O rêveur qui pourrais prendre pour de l'amour
Leur étreinte froide et muette !

Parfois, dans leurs regards clairs ou mystérieux
Tu croiras voir luire une flamme...
Garde-toi ! Le reflet est encor dans les yeux,
Mais le foyer n'est plus dans l'âme.

O bien fou qui prendrait pour éclairer ses pas
Ces lueurs trompeuses ou feintes !
Ne te retourne pas : ne les regarde pas !
— Ce sont des étoiles éteintes.

(LA JEUNESSE PENSIVE.)
Lemerre, éditeur.

Sans lendemain.

ILS s'étaient rencontrés sur le pont d'un navire
Qui s'éloignait de France avec des émigrants,
Et, parmi les regards des yeux indifférents,
Leurs yeux s'étaient parlé d'un regard, sans rien dire.

Elle était seule et triste, il était malheureux,
Double et subtil aimant qui l'attira vers elle.
Pourtant, quoiqu'il fût jeune et qu'elle fût bien belle,
Ils ne se parlaient point comme des amoureux.

Vite, elle avait donné toute sa confiance
A cet ami loyal et de douce bonté...
— Un jour qu'elle s'était assise à son côté,
Il vit qu'elle portait au doigt une alliance.

Comme il considérait l'anneau d'or, attendri,
Elle craignit sans doute une prochaine épreuve
Et lui dit, simplement, qu'elle n'était point veuve,
Mais qu'elle allait là-bas rejoindre son mari.

***

Ils passaient la journée accoudés aux bordages,
Graves, parlant à peine. Ils regardaient la mer,
Suivaient le vol rythmé des mouettes dans l'air
Ou le chant des marins suspendus aux cordages.

Ils laissaient, dans l'extase et l'éblouissement,
Comme les goémons, flotter leurs pensers vagues,
A l'heure où, de sa pourpre illuminant les vagues,
Le soleil glorieux se couchait lentement.

Le soir tombait, un vent plus frais gonflait les voiles,
L'horizon éteignait ses mourantes rougeurs...
Ils se sentaient plus près l'un de l'autre, et, songeurs,
Ils voyaient scintiller les premières étoiles.

La lune, se levant sur le flot endormi,
Y traçait un sillon de neige incandescente ;
Une brise passait sur leurs fronts, caressante ;
Ils ne disaient plus rien, fermaient l'œil à demi...

Et souvent, appuyés contre le mât qui tremble,
Ils s'oubliaient ainsi sous les cieux constellés,
Puis, tout dormant à bord, ils se quittaient, troublés,
Comme s'ils avaient peur de rester seuls ensemble.

***

Une fois seulement que, presque jusqu'au soir,
Souffrante, en sa cabine, elle était demeurée,
A sa porte il alla frapper, l'âme navrée,
Ne pouvant se passer tout un jour de la voir.

Elle le fit entrer, sans soupçon et sans crainte ;
Et lui croyait l'aimer comme on aime une sœur...
Mais bientôt la jeunesse affluait dans leur cœur
Et leurs bras s'enlaçaient d'une brûlante étreinte.

Ce ne fut qu'un éclair. Ce mot fatal, Demain,
Surgissant, éteignit le feu de leur prunelle.
« Pardonnez-moi, » dit-il. — « Oubliez-moi, » dit-elle.
Et, douloureusement, ils se prirent la main.

***

Cependant on touchait au terme du voyage.
« Jamais plus ! murmuraient les vagues et les vents,
Plus d'extases sans fin, de rêves décevants,
Dès que vous aurez mis un pied sur le rivage !... »

Un matin, le rivage émergea du flot bleu.
Les passagers, joyeux, chantaient : « Voici la terre ! »
— Non, c'est le morne exil, la route solitaire !...
Et, gonflés de sanglots, ils se dirent adieu.

Puis passèrent les jours, les saisons, les années,
Et lentement leur vint le calme, — non l'oubli :
Comme dans un missel un lis enseveli,
Cet amour embauma leurs tristes destinées,

Car, sachant trop que rien ne pouvait les unir,
Tous deux avaient voulu garder leur âme haute,
Préférant à la courte ivresse de la faute
Le parfum immortel d'un chaste souvenir.

(VERS LA LUMIÈRE.)
Lemerre, éditeur.

Vis bien pour bien aimer, car voici la merveille :
C'est le son de ton cœur qui frappera l'oreille,
Toujours sera ton œuvre à ton amour pareille.

Auguste Dorchain

1857 EDMOND HARAUCOURT*

Sur un berceau.

ENFANT, pauvre petit qui tends tes deux poings roses,
Comme deux fleurs d'hiver sur la neige des draps,
Être vague qui ris et qui pleures sans causes,
Enfant, la vie est dure, et tu la connaîtras.

* HARAUCOURT (Edmond), né à Bourmont (Haute-Marne) en 1857. Il débuta, en 1883, sous l'anonyme par un volume de vers intitulé : *la Légende des sexes, poèmes hystériques par le sire de Chamblay* (Bruxelles). Après de nombreux succès au théâtre, il était nommé, en 1894, conservateur du musée du Trocadéro. Il est actuellement directeur du musée de Cluny. Outre l'œuvre citée on lui doit : *l'Ame nue*, poèmes (Paris, 1885) ; *Amis*, roman (Paris, 1887) ; *Shylock*, drame adapté de Shakespeare (1889) ; *la Passion*,

Dure et longue, la vie hélas ! la vie humaine,
Et demain, dès l'aurore, il faudra marcher seul,
Pour faire, avant le soir, la grand'route qui mène
Des plis du berceau blanc vers les plis du linceul.

Debout ! Le jour a lui sur la côte escarpée :
L'or du soleil, dans les lointains, crépite et bout.
Va : c'est l'heure ; voici la cuirasse et l'épée,
Et souviens-toi d'aller sans faillir, jusqu'au bout !

Fausses vertus, lois sans raison, devoirs factices,
Efface de ton cœur les mensonges dévots :
Cherche la vérité par-dessus nos justices ;
Crois en Dieu si tu peux, crois en toi si tu vaux.

Chéris la mer, la grande impuissante éternelle
Qui console des vœux déçus et des regrets :
La nature bénit ceux qui vivent en elle,
Le calme naît au cœur du calme des forêts.

Crains l'homme, aime ton âme et méprise l'insulte ;
Sois humble avec toi seul et sois fier devant tous.
Bons ou mauvais, défends tes amis et ton culte ;
Pardonne aux criminels et respecte les fous.

Laisse l'être à tous ceux que ta force te livre ;
Ne rougis pas ta main dans la chair des mourants :
Car tous sont tes égaux devant le droit de vivre,
Et les plus outragés sont parfois les plus grands.

Ne daigne point haïr ; sois fidèle à tes pactes ;
Sois franc ; ris peu ; sois doux pour ceux qu'on fait souffrir,
Mais garde de juger les raisons ou les actes,
Car rien n'est absolu que l'espoir de mourir.

(L'Ame nue.)

---

poème dramatique (1890) ; *les Vikings*, poème (1890) ; *Seul*, poème (Paris, 1891) ; *Héro et Léandre*, féerie en trois actes (Paris, 1893) ; *Aliénor*, opéra en cinq actes (1893-1894) ; *Myriam*, drame en cinq actes (1894) ; *Elisabeth*, drame en vers (1894) ; *Don Juan*, drame en vers [1894]; (Odéon, 1898); *l'Espoir du monde*, poèmes (Paris, 1899) ; *Jean-Bart* (1900) ; *le Dix-Neuvième Siècle* (1900) ; *Circé*, poème dramatique (1906) ; *la Peur* (Paris, 1907).

Le Cheval de fiacre.

LE jour, la nuit, partout, glissant sur le verglas,
Suant sous le soleil, ruisselant dans l'averse,
Tendant avec effort son nez que le vent gerce,
Trottant sa vie, il souffle, éternellement las.

Sa crinière aux poils durs qui tombe en rideaux plats
Tape son long cou sec que la fatigue berce ;
Sa peau, sous le harnais battant, s'use et se perce ;
Son mors tinte, et le suit comme son propre glas.

Ouvrant ses grands yeux ronds, doux comme sa pensée,
Il court, en ruminant dans sa tête baissée
L'oubli de la douleur et le pardon du mal.

Et la foule, devant ce héros qu'on assomme,
Passe sans regarder le sublime animal
Dont nous ferions un saint si Dieu l'avait fait homme !

(L'AME NUE.)

Fasquelle, éditeur.

La Citadelle.

SI tu veux être grand, bâtis ta citadelle
Loin de tous et trop haut, bâtis-la pour toi seul.
Qu'elle soit imprenable et vierge, et qu'autour d'elle
Le mont fasse un rempart et la neige un linceul.

Bâtis-la sur l'orgueil vertigineux des cimes,
Parmi les chemins bleus de l'aigle et de l'éclair,
Reine de marbre blanc dans une cour d'abîmes,
Lis de pierre, fleuri dans les splendeurs de l'air.

Si haut vers Dieu, si loin de ta fange première,
Si loin, si haut, que les cités, clignant des yeux,
Pensent voir un rayon de plus dans la lumière
Et ne sachent s'il vient de la terre ou des cieux.

C'est là qu'il faut bâtir l'asile de ton âme.
Et pour que ton désir y soit la seule loi,
Que rien n'accède à lui de l'éloge ou du blâme,
Grave sur ton seuil blanc le mot magique : « Moi. »

Puis cent verrous, et clos ta porte au vent qui passe !
Ferme tes quatre murs au quadruple horizon,
Et si le toit te pèse, ouvre-le vers l'espace
Pour que l'âme du ciel entre dans ta maison !

Alors, au plus secret de la mystique enceinte,
Tu dresseras l'autel de fer, prêtre ébloui,
L'autel de fer et d'or où ta volonté sainte
Doit célébrer ton rêve et s'adorer en lui.

Chante ! Nul n'entendra ton hymne, et que t'importe?
Chante pour toi ; ton cœur est l'écho de ton cœur !
Les déserts élargis rendront ta voix plus forte,
Les déserts chanteront pour te répondre en chœur.

Chante l'amour sacré qui vibre dans tes moelles !
Chante pour le bonheur de t'entendre chanter.
Chante pour l'infini, chante pour les étoiles,
Et ne demande pas aux hommes d'écouter !

Seul ! Divinement seul ! Car l'exil c'est du rêve :
C'est le lait de la force et le pain des vertus,
C'est l'essor idéal du songe qui s'élève,
Et le seuil retrouvé des paradis perdus.

Tu n'as qu'une patrie au monde, c'est toi-même !
Chante pour elle, et sois ton but, et sois ton vœu !
Chante, et quand tu mourras, meurs dans l'orgueil suprême
D'avoir vécu ton âme et fait vivre ton Dieu !

(Seul.)

Fasquelle, éditeur.

Rondel de l'adieu.

PARTIR, c'est mourir un peu,
C'est mourir à ce qu'on aime :
On laisse un peu de soi-même
En toute heure et dans tout lieu.

C'est toujours le deuil d'un vœu,
Le dernier vers d'un poème :
Partir, c'est mourir un peu.

Et l'on part, et c'est un jeu,
Et jusqu'à l'adieu suprême
C'est son âme que l'on sème,
Que l'on sème à chaque adieu :
Partir, c'est mourir un peu.

Fasquelle, éditeur.

Rêve et monte, toujours plus haut, plus haut sans trêve;
Et tu reconnaîtras que ton rêve était grand
Si tu te sens petit au sortir de ton rêve.

Edmond Haraucourt

1859 GUSTAVE KAHN*

Chantonne lentement...

CHANTONNE lentement et très bas... mon cœur pleure...
Tristement, doucement, plaque l'accord mineur ;
Il fait froid, il pâlit quelque chose dans l'heure...
Un vague très blafard étreint l'âpre sonneur.
Arrête-toi... c'est bien... mais ta voix est si basse?...
Trouves-tu pas qu'il sourd comme un épais sanglot?
Chantonne lentement, dans les notes il passe,
Vrillante, l'âcreté d'un malheur inéclos.

* KAHN (Gustave), né à Metz en 1859. Il suivit d'abord les cours de l'École des chartes et de l'École des langues orientales, puis il partit pour l'Afrique où il resta quatre ans. De retour à Paris (1885), il fonda une revue hebdomadaire, *la Vogue*, puis un journal politique et littéraire, *le Symboliste*, et prit une part importante à la direction de la *Revue indépendante*. On lui doit : *les Palais nomades*, poèmes (Paris, 1887) ; *Chansons d'amant*, poèmes (Bruxelles, 1891) ; *Domaine de fée*, poèmes (Bruxelles, 1895) ; *la Pluie et le Beau Temps*, poèmes (Paris, 1895) ; *le Roi fou*, roman (Paris, 1895) ; *Limbes*

Encore ! la chanson s'alanguit... mon cœur pleure ;
Des noirs accumulés estompent les flambeaux.
Ce parfum trop puissant et douloureux, qu'il meure.
Chant si lourd à l'alcôve ainsi qu'en un tombeau.
D'où donc ce frisselis d'émoi qui me pénètre,
D'où très mesurément, ce rythme mou d'andante?
Il circule là-bas, aux blancheurs des fenêtres,
De bougeuses moiteurs, des ailes succédantes.

Assez ! laisse expirer la chanson... mon cœur pleure :
Un bistre rampe autour des clartés. Solennel,
Le silence est monté lentement, il apeure
Les bruits familiers du vague personnel.
Abandonne... que sons et que parfums se taisent !
Rythme mélancolique et poignant !... Oh ! douleur,
Tout est sourd et grisâtre, et s'en va ! — Parenthèse,
Ouvres-tu l'infini d'un éternel malheur?

(LES PALAIS NOMADES.)
Tresse et Stock, éditeurs.

Votre domaine est terre de petite fée...

VOTRE domaine est terre de petite fée.

Des Japonais diserts et fins
sur des tasses de poupées
sourient aux grands oiseaux que feint
votre paroi de royaume de poupée.

Un vague paradis terrestre
gambade à vous dès les matins,
tout vous rit l'accueil, vos poupées,
vos oiseaux, vos tasses et vos mandarins.

---

de lumière, poèmes (Bruxelles, 1895) ; *le Livre d'images* (Paris, 1897) ; *le Conte de l'or et du silence* (Paris, 1898) ; *les Petites Ames pressées*, roman (Paris, 1899) ; *le Cirque solaire*, roman (Paris, 1899) ; *les Fleurs de la passion* (Paris, 1900) ; *l'Esthétique de la rue, Adultère sentimental*, roman ; *Odes de la raison*, plaquette ; *Étude sur Boucher* ; *De Tartufe à ces Messieurs* (Paris) ; *le Polichinelle du Guignol*, avec préface.

Votre salon de faïence peinte
reçoit sur son coin d'étagère
les grands fauves belligères
dessinés en des fables peintes.

Un congrès de tables s'accoude
autour des vases en chimères,
sans nulles fleurs éphémères
que fleurs en faïence peinte.

Un synode de pintes boude,
l'air lourd, sur un coin d'étagère,
d'être sacrifié à des verres
en danse de caprices bohémiens.

Près du divan où tes yeux clos
font l'ombre aux gracieux enclos
des lueurs lunaires captives,

Votre théâtre tient clos ses rideaux,
en attendant les féeries fugitives
de ton réveil en ton château.

Votre domaine est terre de petite fée.

(DOMAINE DE FÉE.)
V. Monnom, éditeur (Bruxelles).

Discours à Aricie.

PRINCESSE aux pleurs sanglants, ô timide Aricie,
vous dont le tendre cœur est la feuille qui ploie
et tremble sous le poids trop lourd de la rosée,
au bord du bois d'automne où la chasse a passé
pour la dernière fois et qui plus ne verdoie
sa caresse d'ombre au héros enseveli,

vos longs voiles blancs suivant votre allure lassée,
vos pas sans but vers la tombe du trépassé,
vos lèvres pareilles à la goutte de sang
qui perle au col froissé des colombes tuées,
parmi les noirs cyprès auprès des marbres blancs
et vos doigts apeurés vers vos seins gémissants,

et le silence, sous vos yeux, des confidentes
avec qui votre amour jasait comme les eaux
jaillissantes, au temps de jadis, au temps clos,
errent-ils sans mémoire en l'horreur de l'attente
en la prison du temps sans verrous ni barreaux,
ou cherchez-vous aux ravins creux de neuves tentes

d'où semblable à lui-même et au fils de Thésée,
un enfant fier vers vous guidant sa destinée,
attendrait vos deux mains pour connaître son âme?
Croirez-vous qu'à vos yeux trop longtemps inclinés
les dieux dispensateurs de l'affre et du dictame
offrent l'heure sans heure et l'amoureuse flamme ?

Ou direz-vous : « L'Érèbe aux lèvres refermées
comble ma peine amère, et le doux messager
de mon destin s'en vient, tout paré de beauté,
pour appeler la source égale de ma vie
et sa rumeur tranquille où ma douleur blottie,
vers le fleuve où languit l'amant enseveli? »
Princesse aux pleurs sanglants, ô timide Aricie !

(Le Livre d'images.)
Mercure de France.

La reine aux belles couleurs
devint la reine aux grandes douleurs
ainsi va le monde
Le malheur a le pas dur et le bonheur rit comme un fou
et trébuche contre l'autre jaloux
en cueillant des fleurs
C'est vrai et c'est vieux comme la Table Ronde

Gustave Kahn

1859 *JEAN RAMEAU**

Le Noiraud.

LA bonne vache noire aux tachetures claires,
Au pis rose et pesant, à l'œil doux et voilé,
Paît dans la lande vaste où le pin désolé
Se lamente en sourdine aux vents crépusculaires.

Une clochette en fer tinte à son col puissant
Au rythme du museau qui broute l'herbe tendre,
Et, dans la lande en paix, on ne peut rien entendre
Que les cloches de fer d'autres vaches paissant.

Mais quand, au ciel obscur, les étoiles amies
Fleurissent doucement comme des liserons,
Des ombres d'hommes las pointent aux environs
Et marchent au milieu des plantes endormies.

Les clochettes de fer cessent leur tintement,
De longs appels chantés traversent l'étendue,
Et, quand la rude voix du maître est entendue,
La vache lui répond et s'en va lentement.

Elle rentre à l'étable où l'attend son veau frêle,
Son bon petit noiraud au front blanc tant léché,
Et, quand elle le voit vers elle tout penché,
Sa voix pleure et paraît presque surnaturelle !

Et son œil est très doux, son cœur est très heureux ;
Le bon noiraud s'approche en beuglant de tendresse,
Et la mère en émoi sent, dans une caresse,
Le front du veau trembler sous ses pis généreux.

* RAMEAU (Laurent LABAIGT, dit *Jean*), né à Gaas (Landes) en 1859. Il a publié : *Poésies fantasques* (1885); *la Vie et la Mort* (1886); *la Chanson des étoiles* (1888); *Sensation d'été* (1890); *la Nature* (1891); *les Féeries* (1897); *la Lyre haute* (1912), et un grand nombre de romans et de nouvelles. Citons : *Fantasmagories* (1887); *Possédée d'amour* (1887); *Moune* (1890); *un Prix de vertu* (1891); *l'Amour d'Annette* (1892); *la Mascarade* (1893); *Yan* (1894); *l'Amant honoraire* (1895); *Ame fleurie* (1897); *l'Ensorceleur* (1897); *Plus que de l'amour* (1899); *le Bonheur de Christiane* (1899); *le Dernier Bateau* (1900); *la Blonde Lilian* (1901), etc.

Alors le lait jaillit, plein de saveurs de menthes,
De genêts et d'ajoncs ; le noiraud affamé
Croit boire, à traits gloutons, du printemps embaumé
Qui ruisselle à sa gorge en colonnes fumantes.

Et la vache rumine en le considérant,
La fermière à son fils peut parler et sourire ;
La vache, elle, ne peut que lécher sans rien dire,
Mais son amour n'est pas moins tendre, ni moins grand.

Un jour, la vache noire étant à la pâture,
Le long char du boucher roule sur le chemin ;
Et le maître, agitant son capet dans sa main,
Se dresse sur la lande et court vers la voiture.

Le boucher a compris, le char s'est approché,
Le long char plein de veaux frissonnants sous leur chaîne,
Et le maître s'en va, dans l'étable prochaine,
Prendre le bon noiraud, au front blanc tant léché !

Oh ! le petit noiraud ! Il n'a pour se défendre
Que sa voix qui s'éplore et ses yeux ingénus !
Mais le boucher le pousse avec ses poings charnus,
Et le fermier distrait ne pense qu'à bien vendre.

Le noiraud s'en va donc sur le vieux char grinçant,
Avec la chaîne au col. Et bientôt, sur la plaine,
On entend les cahots de la voiture pleine,
Puis, parfois, un appel plaintif et décroissant.

Or, le soir, quand pâlit le ciel crépusculaire,
La vache noire arrive à l'étable, à pas prompts ;
Et, regardant les murs avec ses grands yeux ronds,
Elle souffle soudain et tremble, cherche, flaire...

Oh ! le noiraud ! Où donc est-il? Alors bramant,
Elle appelle, elle appelle, avec sa voix grossie !
Oh ! le veau dont la corne obtuse et mal durcie
Lui caressait hier le pis, si doucement !

Elle appelle ! sa voix traverse les murailles,
Va réveiller la lande, et les prés, et les bois...
Où donc est le petit? Et la vache aux abois
Écoute les échos et pleure en ses entrailles.

Le lendemain, il faut l'enchaîner dans un champ ;
Mais elle ne paît pas le bon trèfle : elle appelle !
Et quand, le dos chargé d'un pic ou d'une pelle,
Son maître poussiéreux vient la prendre, au couchant,

Elle va visiter tous les coins de l'étable,
Gémit, lèche la place où reposait le veau,
Puis refuse le foin savoureux et nouveau
Et les épis dorés du maïs délectable.

La fermière s'approche et veut la traire en vain ;
La vache aux yeux rêveurs et tristes la regarde,
Puis, contractant son ventre avec force, elle garde
Son lait pour son noiraud qui doit avoir bien faim !

Et quand on la conduit à la fontaine claire
En sifflant la chanson qui fait boire les bœufs,
Et quand on l'abandonne au fond des prés herbeux,
La bonne vache noire appelle encore et flaire...

Enfin, après trois jours, comme son pis se fend,
Et comme la nature a voulu qu'on oublie,
Elle laisse couler sa mamelle affaiblie :
Et la fermière aura du lait pour son enfant.

(NATURE.)

Savine, éditeur.

Prière aux blés.

BLÉS qui dites au vent des choses, à voix basse,
Blés, nés d'un geste large et pur comme un beau vers,
Blés qui, pour fêter Juin, roi des plaines, qui passe,
Dégainez vos épis comme des sabres verts :

Blés, cheveux blonds du sol où la brise aux doigts grêles
Joue ainsi qu'une main aux boucles de l'aimé,
Blés crépitant, la nuit, de chants de sauterelles
Comme un front où bourdonne un poème enflammé ;

Vous le brocart vivant dont le coteau se pare
Comme un autel sonore où Dieu trône et sourit ;
Vous en qui l'avenir ténébreux se prépare,
Blés qui serez le pain, et la chair, et l'esprit.

Blés : vigueur de l'époux ; blés : beauté de l'amante ;
Blés : muscles des soldats ; blés : rêves des penseurs ;
Froments où la patrie auguste s'alimente
Comme sur des seins lourds de mère aux bras berceurs ;

Voyez : le soir vermeil courbe les fils des Gaules !
Leur pied poudreux titube au seuil des temps nouveaux,
Car vingt siècles de gloire oppressent leurs épaules
Comme des aigles noirs repus de leurs cerveaux.

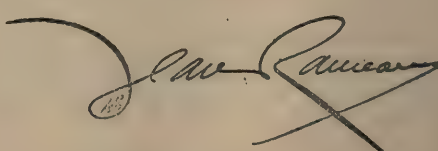
Blés, nos enfants ont mal aux nerfs, ont froid à l'âme ;
Ils ont besoin d'amour, d'espoir et de santé.
Oh ! donnez-leur la force ! infusez-leur la flamme
Que verse à vos épis l'urne d'or de l'été !

Prenez au ciel tous les rayons pour leurs cervelles !
Prenez, pour leurs poumons, tous les parfums aux vents !
Et que le sang des morts puisé par vos javelles,
Refleurisse en vertus dans le cœur des vivants !

Blés, qu'ils aient les yeux clairs, le front haut, le cœur brave !
Blés, que leur main soit probe et leur bras redouté
Pour qu'en ce monde obscur où la haine s'aggrave,
Dieu fasse encore par eux ses gestes de clarté !

Et les aïeux dissous, tressaillant d'espérance,
Vous crieront, de leur tombe, un merci glorieux ;
Et vous verrez, dans vos bleuets, ô blés de France,
La bénédiction posthume de leurs yeux.

(La lyre haute.)



L'Héritage du grand-père.

LE grand-père Morvan a trois petits garçons,
Trois beaux petits garçons d'Anne, sa fille aînée,
Il a rappris pour eux son cahier de chansons :
Pour eux, le soir venu, devant la cheminée,
Il invente à loisir quelque conte émouvant,
Et, pareil au rouet qui murmure sans trêve,
Pour ses petits garçons, le bonhomme Morvan,
Recommence dix fois, quand l'histoire est trop brève.

Oh ! les récits touchants ! Il en sait où les nains
S'en vont au clair de lune en invisibles rondes,
Où les Géants barbus dans leurs énormes mains
Comme des osselets font tournoyer des mondes :
Il en sait où les loups implorent un mouton,
Où les Saints, d'un regard, changent l'eau vive en flamme,
Où les poissons des mers savent parler breton :
Il en sait, le grand-père, où les fleurs ont une âme.

Les trois petits garçons, les bras croisés, assis
Sur des sièges très hauts, ont l'air d'anges en pierre.
Quand le héros du conte a de cruels soucis,
Une larme se pose au bord de leur paupière ;
Mais quand, par un bon tour, il sort d'un mauvais pas,
Ce sont des rires fous et des cris de victoire
Dont la vieille maison tremble du haut en bas !
Le bonhomme est content et redit son histoire,

Dès que le feu s'éteint entre les lourds chenets,
Pendant que la fumée, en spirale bleuâtre,
Emporte vers le ciel la sève des genêts
Dont les rameaux fleuris, tantôt, parfumaient l'âtre,
Le grand-père se tait. — Les trois petits garçons,
Avant d'aller dormir, lui donnent large compte
De baisers aussi clairs que des chants de pinsons ;
Et c'est là, vous pensez, le doux moment du conte.

* LE MOUEL (Eugène), né à Villedieu (Manche) en 1859. Il publia en 1879 son premier volume de vers : *Feuilles au vent*, suivi de *Bonnes gens de Bretagne* (1887) ; *une Revanche* (1889) ; *Enfants bretons* (1890) ; *Fleur de blé noir* (1893) ; *Dans le manoir doré* (1901). Il est l'auteur d'un drame en trois actes et en vers : *Kémener* (1894), et d'un drame lyrique, *le Fiancé de la mer* (1895). Dessinateur de talent, il a illustré plusieurs de ses œuvres et a fait de nombreuses affiches.

Or, un soir, le vieillard, son récit terminé,
Leur dit plus gravement qu'il n'en avait coutume :
« Mes chers petits enfants, je suis peu fortuné
Et j'en ai pour vous seuls le cœur plein d'amertume,
Je vous aurais voulus très riches par mes soins,
Et qu'ayant fait pour vous la tâche inévitable,
Vous trouviez, chaque jour, au gré de vos besoins,
Du linge dans l'armoire et du pain sur la table.

« Je vous aurais voulus flânant au grand soleil,
Comme l'agneau qui paît où va sa fantaisie,
Et choisissant le coin doux à votre sommeil,
Comme l'insecte dort dans la rose choisie ;
Mais je suis resté pauvre et je ne laisse rien.
Vous aurez mes habits pour unique héritage,
Et trois aunes de drap composant tout mon bien :
Le moment est venu d'en faire le partage.

« A toi, Jozon, l'aîné, je lègue mon chapeau.
Le feutre en est râpé, la teinte en est pâlie...
Mais songe, mon enfant, qu'au moins, s'il n'est pas beau,
Il conserve peut-être un grain de ma folie.
Il a couvert mon front au temps où je rêvais,
Il a connu de près mes espoirs de jeunesse ;
Porte-le quelquefois, afin qu'aux jours mauvais
Le rêve du grand-père en ton cerveau renaisse !

« Bien qu'elle ait moins d'éclat que celles d'à présent,
A toi, Jan, le second, je fais don de ma veste ;
Mais songe que son drap, s'il est mince et luisant,
De ma force d'antan contient peut-être un reste.
Ses plis doivent garder un peu de mes efforts,
Les muscles de mes bras ont sailli dans ses manches ;
Afin que ma vigueur t'aide à tomber les forts,
Porte-la quelquefois aux luttes des dimanches !

« A toi, petit Lomik, je lègue mon gilet.
Ne le dédaigne pas pour sa laine grossière ;
Mais songe que peut-être au fond de chaque ourlet
Un peu de mon amour dort parmi la poussière.
Mon cœur, sous son abri, bien des fois a battu ;
Il a su mon secret sans que ma voix le nomme ;
Porte-le quelquefois pour qu'en étant vêtu,
Ton cœur batte aussi bien que le cœur du bonhomme !

« Jozon, Lomik et Jan, voilà quels sont vos lots.
Le coffre étant vidé, j'ai fini mes largesses ;
Allez dormir ensemble au fond du grand lit clos...
Dormir à poings fermés vaut toutes les richesses !
La misère après tout n'est qu'un léger malheur,
Et s'en plaindre, vraiment, serait chose insensée !
Car je vous ai légué ce que j'eus de meilleur :
Vous aurez mon amour, ma force et ma pensée ! »

La Mort de la vieille demoiselle.

LA vieille demoiselle est morte. On n'y peut croire.
Car sur un escabeau, malgré qu'elle eût cent ans,
Elle rangeait, ces jours derniers, dans son armoire,
Du linge d'autrefois qui fleurait le printemps.

Et droite, en un fauteuil aux verdures fanées,
Sans courber un instant la tête vers son poing,
Avec le regard frais des lointaines années
Elle brodait, tout cet hiver, au petit point.

Elle avait un nom jeune : elle se nommait Lise ;
Ses amis les enfants et les gueux en haillons
Comparaient à celui d'une sainte d'église
Son visage d'ivoire avec deux vermillons.

D'ailleurs n'ayant jamais aventuré son âme
Hors du verger paisible où vivaient ses aïeux,
Nul songe ne creusa ses tempes, nulle flamme
Ne dessécha son teint et ne brûla ses yeux.

C'est hier, en faisant un bouquet, qu'elle est morte :
On a trouvé son corps au milieu des lilas.
Tous en doutaient, quand on l'a dit de porte en porte,
Et le sonneur n'a pas voulu sonner son glas.

On n'imaginait point pouvoir vivre sans elle,
Et, quand les visiteurs venaient des alentours,
Ensemble on leur montrait la vieille demoiselle,
La rivière, le mail, les remparts et les tours.

Hélas ! quand ils l'ont vue inerte sur sa couche
Sans un mot fraternel, sans un accueil des bras,
Sans des vols de sourire aux deux coins de la bouche,
Les gens pensifs n'ont plus douté de son trépas.

Et, cependant, tandis qu'au travers de la ville,
Le corbillard passait dans l'ombre des maisons,
Entre les feux mouvants des cierges à la file,
Solennel et jonché de blanches floraisons.

Quelques-uns demeuraient si pleins de leur chimère
Qu'il leur semblait revoir derrière le cercueil
La vieille demoiselle égrenant son rosaire,
Marchant à pas dévots et conduisant son deuil.

On l'a mise au tombeau sur le bord de la haie,
Non loin de la barrière et tout près du chemin,
Pour que son nom soit lu des passants, pour qu'elle aie
Un salut de leur front, un geste de leur main.

Puis le prêtre ayant dit une oraison dernière,
Comme avant de sombrer dans le repos des bois
Le couchant empourprait les ifs du cimetière,
Que du rouge flottait sur les larmes des croix...

Un homme du pays, méprisé des gens sages
Parce qu'il s'attardait aux trilles des linots
Et que le long des champs il parlait aux nuages,
Un rôdeur de sentiers a prononcé ces mots :

« Moi, je sais bien pourquoi la vieille est trépassée.
Son cœur depuis longtemps dormait d'un lourd sommeil
Sous une robe antique étroitement lacée ;
Elle est morte au verger d'un rayon de soleil !

« Un rayon de soleil s'est posé sur sa tête
Alors qu'elle cueillait les lilas odorants,
Un rayon de soleil jailli du ciel en fête
Afin de féconder tous les baisers errants,

« Un de ces rayons d'or qui remplissent les granges,
Peuplent d'essaims nouveaux les jardins rajeunis,
Hâtent pour les raisins la gloire des vendanges,
Et qui font palpiter des ailes dans les nids.

« Lorsqu'en elle a glissé ce beau rayon de joie,
Son cœur a tressailli, son cœur a pris l'essor...
Comme va l'alouette au miroir qui flamboie,
Son cœur est remonté le long du rayon d'or !

Il a quitté la geôle où son sort fut morose
Et, captif ébloui par la clarté du jour,
Il s'échappe là-bas, parmi l'horizon rose,
Vers l'ivresse infinie et l'éternel amour !

« Ne gémissez donc pas sur votre vieille fille
Dont jamais, sous la lampe, un soir silencieux,
Quelque rêve troublant n'a suspendu l'aiguille...
Quand on vit sans aimer on vit toujours trop vieux ! »

Les gens ont eu pitié de ce vain bavardage ;
Gris dans le crépuscule ils se sont retirés
D'un air dolent et d'un pied las, selon l'usage,
Sans s'émouvoir du calme épandu sur les prés.

Certains, pourtant, encore hantés du son des cloches,
De l'étrange discours, de la douce saison,
Les doigts entrelacés et les lèvres plus proches,
Ont murmuré : Cet homme a peut-être raison !

(DANS LE MANOIR DORÉ.)
Lemerre, éditeur.

Ne gémissez donc pas sur votre vieille fille
Dont jamais sous la lampe, un soir silencieux,
Quelque rêve troublant n'a suspendu l'aiguille...
Quand on vit sans aimer, on vit toujours trop vieux !

Eugène le Mouël

*JULES LAFORGUE** 1860-1887

Complainte de la vigie aux minuits polaires.

LE Globe, vers l'aimant,
Chemine exactement,
Teinté de mers si bleues
De cités tout en toits,
De réseaux de convois
Qui grignotent des lieues.

O ma côte en sanglots !
Pas loin de Saint-Malo
Un bourg fumeux vivote,
Qui tient sous son clocher,
Où grince un coq perché,
L'ex-voto d'un pilote !

Aux cierges, au vitrail,
D'un autel en corail,
Une jeune Madone
Tend d'un air ébaubi
Un beau cœur de rubis
Qui se meurt et rayonne !

Un gros cœur tout en sang,
Un bon cœur ruisselant,
Qui, du soir à l'aurore,
Et de l'aurore au soir,
Se meurt de ne pouvoir
Saigner, ah ! saigner plus encore !

(LES COMPLAINTES.)

* LAFORGUE (Jules), né à Montevideo, en 1866, d'une famille d'origine bretonne, mort à Paris en 1887. Il passa son enfance à Tarbes, et fut à Berlin, pendant plusieurs années, le lecteur de l'impératrice Augusta. On lui doit : *les Complaintes*, poésies (Paris, 1885) ; *l'Imitation de Notre-Dame la Lune*, poésies (Paris, 1886) ; *le Concile féerique*, poème (1886) ; *Derniers Vers de Jules Laforgue* (*Fleurs de bonne volonté*, etc.), poésies publiées posthumement par les soins de Téodor de Wyzewa et Édouard Dujardin (1890) ; *les Moralités légendaires*, six contes en prose (1887).

Complainte sur certains ennuis.

UN couchant des cosmogonies !
Ah ! que la vie est quotidienne...
Et, du plus vrai qu'on se souvienne,
Comme on fut piètre et sans génie...

On voudrait s'avouer des choses,
Dont on s'étonnerait en route
Qui feraient, une fois pour toutes,
Qu'on s'entendrait à travers poses.

On voudrait saigner le silence,
Secouer l'exil des causeries ;
Et non ! ces dames sont aigries
Par des questions de préséance.

Elles boudent là, l'air capable.
Et, sous le ciel, plus d'un s'explique,
Par quel gâchis suresthétique
Ces êtres-là sont adorables.

Justement, une nous appelle,
Pour l'aider à chercher sa bague,
Perdue (où? dans ce terrain vague?)
Un souvenir D'AMOUR, dit-elle !

Ces êtres-là sont adorables !

(POÉSIES COMPLÈTES : LES COMPLAINTES.)

Encore un livre.

ENCORE un livre ; ô nostalgies
Loin de ces très goujates gens,
Loin des saluts et des argents.
Loin de nos phraséologies !

Encore un de mes pierrots morts ;
Mort d'un chronique orphelinisme ;
C'était un cœur plein de dandysme
Lunaire, en un drôle de corps.

Les dieux s'en vont ; plus que des hures ;
Ah ! ça devient tous les jours pis ;
J'ai fait mon temps, je déguerpis
Vers l'inclusive Sinécure.

(Poésies complètes : l'Imitation de Notre-Dame la Lune.)

L'Hiver qui vient.

BLOCUS sentimental ! Messageries du Levant !...
Oh ! tombée de la pluie ! Oh ! tombée de la nuit,
Oh ! le vent !...
La Toussaint, la Noël et la Nouvelle Année,
Oh ! dans les bruines, toutes mes cheminées !...
D'usines...

On ne peut plus s'asseoir, tous les bancs sont mouillés ;
Crois-moi, c'est bien fini jusqu'à l'année prochaine,
Tous les bancs sont mouillés, tant les bois sont rouillés,
Et tant les cors ont fait ton ton, ont fait ton taine !...

Ah, nuées accourues des côtes de la Manche,
Vous nous avez gâté notre dernier dimanche.
Il bruine ;
Dans la forêt mouillée, les toiles d'araignées
Ploient sous les gouttes d'eau, et c'est leur ruine.
Soleil plénipotentiaire des travaux en blonds Pactoles
Des spectacles agricoles,
Où êtes-vous ensevelis ?
Ce soir un soleil fichu gît au haut du coteau,
Gît sur le flanc, dans les genêts, sur son manteau.
Un soleil blanc comme un crachat d'estaminet
Sur une litière de jaunes genêts
De jaunes genêts d'automne.
Et les cors lui sonnent !

Qu'il revienne...
Qu'il revienne à lui !
Taïaut ! taïaut ! et hallali !
O triste antienne, as-tu fini !...
Et font les fous !...
Et il gît là, comme une glande arrachée dans un cou,
Et il frissonne, sans personne !...

Allons, allons, et hallali !
C'est l'hiver bien connu qui s'amène ;
Oh ! les tournants des grandes routes,
Et sans petit Chaperon Rouge qui chemine !...
Oh ! leurs ornières des chars de l'autre mois,
Montant en don quichottesques rails
Vers les patrouilles des nuées en déroute
Que le vent malmène vers les transatlantiques bercails !...
Accélérons, accélérons, c'est la raison bien connue, cette fois.

Et le vent, cette nuit, il en a fait de belles !
O dégâts, ô nids, ô modestes jardinets !
Mon cœur et mon sommeil : ô échos des cognées !...

Tous ces rameaux avaient encor leurs feuilles vertes,
Les sous-bois ne sont plus qu'un fumier de feuilles mortes ;
Feuilles, folioles, qu'un bon vent vous emporte
Vers les étangs par ribambelles,
Ou pour le feu du garde-chasse,
Ou les sommiers des ambulances
Pour les soldats loin de la France.

C'est la saison, c'est la saison, la rouille envahit les masses,
La rouille ronge en leurs spleens kilométriques
Les fils télégraphiques des grandes routes où nul ne passe.

Les cors, les cors, les cors — mélancoliques !...
Mélancoliques !...
S'en vont, changeant de ton,
Changeant de ton et de musique,
Ton ton ton taine, ton ton !...
Les cors, les cors, les cors !...
S'en sont allés au vent du Nord.

Je ne puis quitter ce ton : que d'échos !...
C'est la saison, c'est la saison, adieu vendanges !...
Voici venir les pluies d'une patience d'ange,
Adieu vendanges, et adieu tous les paniers,
Tous les paniers Watteau des bourrées sous les marronniers,
C'est la toux dans les dortoirs du lycée qui rentre,
C'est la tisane sans le foyer,
La phtisie pulmonaire attristant le quartier,
Et toute la misère des grands centres.

Mais, lainages, caoutchoucs, pharmacie, rêve,
Rideaux écartés du haut des balcons des grèves
Devant l'océan de toiture des faubourgs,
Lampes, estampes, thé, petits-fours,
Serez-vous pas mes seules amours !...
(Oh ! et puis, est-ce que tu connais, outre les pianos,
Le sobre et vespéral mystère hebdomadaire
Des statistiques sanitaires
Dans les journaux) ?

Non, non ! c'est la saison et la planète falote !
Que l'autan, que l'autan
Effiloche les savates que le Temps se tricote !
C'est la saison, oh déchirements ! c'est la saison !
Tous les ans, tous les ans,
J'essaierai en chœur d'en donner la note.

(Poésies complètes de Jules Laforgue.)
Mercure de France.

1862 MAURICE MAETERLINCK*

Heures ternes.

VOICI d'anciens désirs qui passent,
Encor des songes de lassés,
Encor des rêves qui se lassent ;
Voilà les jours d'espoir passés !

En qui faut-il fuir aujourd'hui !
Il n'y a plus d'étoile aucune ;
Mais de la glace sur l'ennui
Et des linges bleus sous la lune.

Encor des sanglots pris au piège !
Voyez les malades sans feu,
Et les agneaux brouter la neige ;
Ayez pitié de tout, mon Dieu !

Moi, j'attends un peu de réveil,
Moi, j'attends que le sommeil passe,
Moi, j'attends un peu de soleil
Sur mes mains que la lune glace.

(SERRES CHAUDES.)

* MAETERLINCK (Maurice), de son vrai nom Polydore, Marie Bernard, né à Gand en 1862 ,fit ses études au collège Sainte-Barbe, son droit à l'Université de Gand, et fut inscrit au barreau en 1886, époque à laquelle il vint à Paris. On lui doit : *Serres chaudes*, poèmes (Paris, 1889) ; *la Princesse Maleine*, drame en cinq actes (Gand, 1889) ; *les Aveugles* [*l'Intruse, les Aveugles*, drames représentés au Théâtre d'Art en 1891] (Bruxelles, 1890) ; *l'Ornement des Noces spirituelles, de Ruysbroeck l'Admirable*, traduit du flamand et précédé d'une introduction (Bruxelles, 1891) ; *les Sept Princesses*, drame (Bruxelles, 1891) ; *Pelléas et Mélisande*, drame (Bruxelles, 1892) ; *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles*, trois petits drames pour marionnettes (Bruxelles, 1894) ; *Annabella*, drame, traduit de l'anglais de John Ford, avec une préface (Paris, 1895) ; *les Disciples à Saïs et les Fragments de Novalis*, traduits de l'allemand et précédés d'une introduction (Bruxelles, 1895) ; *le Trésor des humbles* (Paris, 1896) ; *Aglaveine et Sélysette*, drame (Paris, 1896) ; *Douze Chansons* (Paris, 1897) ; *la Sagesse et la Destinée* (Paris, 1898) ; *la Vie des abeilles* (Fasquelle, Paris, 1901) ; *Monna Vanna*, pièce en trois actes (Paris) ; *le Temple enseveli* (Paris, 1902) ; *Joyzelle*, pièce en cinq actes (Paris, 1903) ; *le Double Jardin* (Paris) ; *l'Intelligence des fleurs* (Paris, 1907) ; *l'Oiseau bleu*, féerie en cinq actes (Paris, 1911) ; *la Mort* (Paris, 1913).

Désirs d'hiver.

JE pleure les lèvres fanées
Où les baisers ne sont pas nés,
Et les désirs abandonnés
Sous les tristesses moissonnées.

Toujours la pluie à l'horizon !
Toujours la neige sur les grèves !
Tandis qu'au seuil clos de mes rêves,
Des loups, couchés sur le gazon,

Observent en mon âme lasse,
Les yeux ternis dans le passé,
Tout le sang autrefois versé
Des agneaux mourants sur la glace.

Seule la lune éclaire enfin
De sa tristesse monotone,
Où gèle l'herbe de l'automne,
Mes désirs malades de faim.

(Serres chaudes.)
Vanier, éditeur.

Chanson.

ET s'il revenait un jour,
Que faut-il lui dire?
— Dites-lui qu'on l'attendit
Jusqu'à s'en mourir...

Et s'il m'interroge encor
Sans me reconnaître?
— Parlez-lui comme une sœur,
Il souffre peut-être...

Et s'il demande où vous êtes,
Que faut-il répondre?
— Donnez-lui mon anneau d'or
Sans rien lui répondre...

Et s'il veut savoir pourquoi
La salle est déserte?
Montrez-lui la lampe éteinte
Et la porte ouverte...

Et s'il m'interroge alors
Sur la dernière heure?
— Dites-lui que j'ai souri
De peur qu'il ne pleure...

(Douze Chansons.)

J'ai cherché trente ans, mes sœurs.

J'AI cherché trente ans, mes sœurs :
Où s'est-il caché?
J'ai marché trente ans, mes sœurs,
Sans m'en rapprocher...

J'ai marché trente ans, mes sœurs,
Et mes pieds sont las ;
Il était partout, mes sœurs,
Et n'existe pas...

L'heure est triste enfin, mes sœurs,
Otez mes sandales ;
Le soir meurt aussi, mes sœurs,
Et mon âme a mal...

Vous avez seize ans, mes sœurs,
Allez loin d'ici ;
Prenez mon bourdon, mes sœurs,
Et cherchez aussi...

(Douze Chansons.)
Stock, éditeur.

Et s'il m'interroge alors
sur la dernière heure ?
— Dites-lui que j'ai souri
de peur qu'il ne pleure...

Maeterlinck.

---

*LOUIS LE CARDONNEL** *1862*

Carmen Platonicum.

O VOUS que Michel-Ange aurait prise pour Dame,
Grande initiatrice aux mystères de l'âme,
Vous avez, dans l'éclat de votre chasteté,
Je ne sais quelle grâce et quelle gravité :
Vous nous faites penser à ces heures divines
Où se lève une étoile au-dessus des collines.
Vous allez : l'harmonie accompagne vos pas ;
Vous enchantez les cœurs et ne les troublez pas.
Telle, idéale encore, et pleine de décence,
A son premier matin brilla la Renaissance.
Ainsi, les yeux armés d'un tranquille pouvoir,
Avec la pureté possédant le savoir ;
Visage d'inspirée ou Muse qui médite ;
Proclamant la beauté, d'une bouche érudite ;

* LE CARDONNEL (Louis), né à Valence (Drôme) en 1862. Il fit ses premières études au petit séminaire et au collège de sa ville natale, puis vint à Paris. Après avoir été en 1886 au séminaire d'Issy, il partit pour Rome et entra au séminaire français (1894). En 1896, il reçut l'ordination des mains de l'évêque de Valence, dans le diocèse duquel il resta jusqu'en 1899. Il se retira alors chez les bénédictins de Ligugé, près Poitiers. De retour à Valence, il publia des *Poèmes* (1904). En 1905, il se retira à Assise. On lui doit encore, comme poète, *Carmina sacra* (1912).

Unissant, sous les plis de votre manteau blanc,
L'attrait de l'éloquence et le renom du sang ;
Habile à rassembler, en rapprochant les âges,
Tous les reflets du Verbe, épars chez les vieux Sages ;
Vous détournant avec un sublime mépris
De tout ce qui n'est pas l'effort des hauts esprits,
Vous évoquez, aux jours de l'Italie ancienne,
Une Abbesse, princesse et platonicienne.

Ultima Verba.

A Francesco Mosca.

I

O JEUNES gens, espoir de l'antique Ausonie,
— Si vous me pardonnez ce langage un peu vieux —
Héritiers et gardiens de son divin génie ;
Vous qui lui referez des jours prestigieux ;

Je vous ouvre en ces vers ma veine généreuse,
Ardente à s'épancher, d'un flot égal et plein ;
Par un matin d'été de la Toscane heureuse,
Au rythme des fléaux qui séparent le grain.

Accueillez, accueillez cette voix amicale !
Elle mêle sa note aux souffles infinis
De la Nature, au cri strident de la cigale :
Oui, recueillez ma voix, ô disciples bénis.

Vous le savez, mon âme est fidèle et vous porte :
En moi je vous sens tous unis, fils dispersés ;
Et j'embrasse avec vous, dans ma tendresse forte,
Vos frères qui viendront, et vos frères passés.

II

Ici mes souvenirs sont plus fervents encore,
Sous le rayonnement prolongé des soleils.
Ce juillet embrasé, qui féconde et dévore,
Il met de son ardeur dans mes mâles conseils.

Ne vous étonnez pas si, tout vibrant d'oracles,
Devant les épis d'or, l'éternel firmament,
Les horizons, remplis de glorieux spectacles,
Ce poème parfois sonne auguralement.

III

Enfants, tous vous l'ont dit, votre patrie est belle.
Elle garde pour nous les trésors du grand Art :
Les peuples transportés s'inclinent devant elle ;
Elle enchante le monde avec son clair nectar.

Gracieuse à jamais, elle est, encor, robuste :
C'est d'un geste vaillant qu'elle tend son flambeau ;
Et quand un lutteur las touche sa terre auguste,
Il se lève plus fier, il ressurgit plus beau.

Elle a le don heureux des paroles chantantes :
Qui l'a vue une fois ne peut pas l'oublier ;
On rêve de ses nuits doucement éclatantes,
Que parfume une odeur de rose et de laurier.

Moi, dans chacun de vous je trouve un jeune frère.
Combien de nos héros, dans vos champs, endormis !
Nos deux sangs ont mêlé leur pourpre vive et fière ;
Et vous me souriez, ô radieux amis.

IV

Il est vrai que l'espace aujourd'hui nous sépare ;
Mais contre mon amour l'espace est impuissant.
Vous accourez encore au son de ma cithare :
Je vous parle au milieu d'un éternel présent.

Vous vous serrez autour de moi pour mieux m'entendre.
Comme hier votre voix va répondre à ma voix,
Car vous la trouvez noble, harmonieuse et tendre :
Elle a fait bondir l'âme, en vos seins, tant de fois.

Reconnaissant, j'ai dit : ô Ciel, tu me les donnes !
Vous apportiez la joie au chanteur opprimé ;
Et si quelqu'un jamais m'a tressé des couronnes,
N'est-ce pas l'un de vous que j'ai beaucoup aimé?

J'ai su les partager, vos ardeurs inquiètes :
Mon présent qui décroît cherchait votre avenir.
Un grand cœur maternel est dans les vrais poètes :
Quand vous étiez amers, je n'ai pas pu dormir.

V

Que vous veniez d'Ombrie ou veniez de Sicile,
Plus sévères ou plus allègrement joyeux :
Avec vous j'ai plané loin d'un temps imbécile.
Mon génie expirant reprit flamme à vos yeux.

Mûrissez, puisqu'enfin toute jeunesse passe ;
Faites revivre en vous les aïeux immortels ;
Transmettez à des fils la beauté de la race ;
Conservez les foyers et gardez les autels.

VI

Doutant de vous revoir dans ma vie incertaine,
J'ai murmuré : sans doute, il en doit être ainsi ;
J'ai crié : vous dont l'œstre a réveillé ma veine,
Au revoir dans la joie éternelle, et merci !

Votre mémoire en moi demeurera féconde ;
Pour m'exalter le cœur je vous évoquerai...
Tels étaient mes adieux. Mais déjà dans ce monde,
Quelque chose me dit que je vous reverrai...

VII

J'irai : je parcourrai la belle Péninsule,
Vous cherchant, dans l'espoir du cordial accueil.
Quand le matin flamboie ou quand l'occident brûle,
Vous me verrez soudain aborder votre seuil.

Puissé-je y retrouver l'ancienne tendresse !
Oui, que je ne sois pas devenu l'étranger,
Et qu'un de vous encore, en souriant, me tresse
La couronne, et me tende un vin sobre et léger.

VIII

Ainsi j'apparaîtrai dans les hautes Abruzzes ;
Dans Naples, la chantante, et Torre del Greco :
Pays où le soir d'or est plein de cornemuses,
Où l'on entend sonner des flûtes dans l'écho.

Je me promènerai par la grecque Apulie ;
Par la Sardaigne ardente au vent chargé de sel :
Je saurai la douceur et la mélancolie
Des lacs lombards, qui sont comme un fluide ciel ;

Et, partout, acclamant le pèlerin lyrique,
M'entoureront, restés à mon âme tous chers,
Les fils, les héritiers de l'Ausonie antique,
Grave et pure Sybille, assise entre deux mers !

IX

Nos entretiens seront poétiques et sages.
Heureux si quelque brise erre en de longs cyprès,
Si le souffle du large effleure nos visages,
Si de sonores flots viennent mourir tout près...

C'est l'espoir que je berce en moi lorsque je veille,
Et qui, dans mon sommeil, me hante, rêve ardent ;
L'espoir qui me poursuit et me chante à l'oreille.
Gardez mon souvenir, amis, en attendant.

Vivez pieux. Pour moi saluez votre mère,
Puisqu'elle vous forma sur ses chastes genoux ;
Et, parmi les hasards qui font la vie amère,
Entendez dans la nuit mon cœur battre pour vous.

Les Exilées.

HIER, en parcourant les cités populeuses,
Le voyageur pieux trouvait presque toujours
Quelque chapelle étroite, où brûlaient des veilleuses,
Près d'un couvent, aux murs silencieux et sourds.

En entrant il craignait d'éveiller trop les dalles :
Et, dans l'obscurité, vers le saint Sacrement,
Voici qu'il entendait le chœur des voix claustrales
Sur un rythme alangui soupirer tendrement.

C'était vous qui chantiez, ô Sœurs Visitandines.
Votre plainte montait et mourait tour à tour,
Comme une expression des délices divines
Qu'à ses amantes fait goûter le pur Amour.

Et, votre mélodie évoquant vos images,
A travers le rideau dont vos traits sont voilés,
Le pèlerin croyait deviner des visages,
Pleins d'une paix ardente, et presque auréolés.

Ah ! sens qu'on a domptés avec tout leur tumulte ;
Esprit rassasié si la chair est à jeun ;
Étreintes de la Grâce, à la visite occulte ;
Recherche de l'Époux, qu'on suit à son parfum !

Jours et mois déroulant leur régulière trame ;
Devoir toujours pareil et toujours accepté ;
Calme des mouvements, égalité de l'âme,
Qui porte la souffrance avec tranquillité.

Corridors parcourus, cellule qu'on habite,
Dans le contentement d'un sacrifice obscur
Et qui n'a, pour charmer son humble Sulamite,
Qu'un crucifix d'ivoire et qu'une image au mur.

Et d'amabilité, de simplicité pleines,
Dans vos jardins, alors que mai joyeux éclôt,
Ces récréations vraiment salésiennes,
Où l'âme s'égayait, mais sans s'épancher trop !

Ainsi tout occupés de la divine gloire,
Car vous saviez le prix indicible du temps,
Sous la guimpe rigide et sous la serge noire,
Dans l'ordre et dans la paix s'écoulaient vos instants...

Mon souvenir vous cherche et ne saurait se taire.
Dès l'aube de ma vie, aux lointaines candeurs,
Par un charme profond, qui n'est pas de la terre,
Vers Dieu, sans le savoir, vous m'attiriez, ô Sœurs.

Votre voix a calmé ma juvénile fièvre :
Souvent je suis venu dans l'ombre l'écouter.
Plus tard ma main tendit l'hostie à votre lèvre ;
Et je voudrais encor vous entendre chanter.

Mais, où vous retrouver, ô colombes proscrites?
L'impie à tous les vents a jeté vos essaims :
Le temps semble arrivé des ténèbres prédites ;
La Bête est déchaînée et fait la guerre aux Saints...

Je me tourne vers vous, ô nos Sœurs exilées,
Et, qu'il ait de brumeux ou de clairs horizons,
Je bénis le pays où vous êtes allées
Chercher la liberté de vos chères prisons.

Ah ! n'y sentez-vous pas les regrets catholiques
Venir à flots, du fond de notre deuil muet,
O Vierges, aux douceurs un peu mélancoliques,
Qu'aimèrent saint Vincent de Paul et Bossuet?

En attendant qu'un jour libérateur se lève,
Conservez, dans vos cœurs plus purs que le cristal,
L'esprit du bienheureux évêque de Genève,
Avec l'austérité de Jeanne de Chantal.

Obtenez-nous d'en-haut cette ferme espérance :
Aimant nos ennemis, vous immolant pour eux,
Que vous nous reveniez dans ce pays de France,
Qui, malgré tant d'écarts, demeure généreux.

Portez devant l'autel votre face enflammée,
Couchez-vous sur la Croix plus que par le passé,
Gardez soigneusement votre lampe allumée,
Soyez un holocauste au Cœur qui fut percé.

Demandez, demandez qu'il surgisse une race
Où l'Amour éternel ait de plus vrais amants ;
Et, les bras étendus, pour qu'il nous fasse grâce,
Poursuivez votre Époux de vos gémissements !

(Carmina sacra.)

Mercure de France.

Acléonthis.

DEPUIS que la fileuse Acléonthis est morte,
Ses fuseaux qui tournaient sans trêve, gisent là,
Inertes. O Passant, plains-les et pleure-la,
Si tu fais halte au seuil de la fatale porte.

Car la douleur de tous fut sa suprême escorte,
Et plus d'un regret tendre à sa mort se mêla ;
Car, lasse des espoirs éphémères, elle a
Fui comme une vapeur qu'un léger souffle emporte.

O Passant, les fuseaux rythmiques se sont tus,
Qui, scandant la chanson touchante des vertus,
Ont filé pour le pauvre ou le lin ou la laine ;

Et nul n'ose franchir le funéraire seuil
Où sommeillent, sous la douceur du ciel hellène,
Les rythmiques fuseaux de silence et de deuil.

Stances.

VIEUX tilleuls, qui m'avez jadis connu petit,
Me voici près de vous, qu'un souffle obscur balance ;
Mais, où l'écho longtemps de mes jeux retentit,
Aujourd'hui je passe en silence.

* DEPONT (Léonce), né et mort à Surgères (1862-1913). Après avoir fait ses études au lycée de la Rochelle, il vint à Paris en 1880, et entra dans l'enseignement, qu'il quitta au bout d'une quinzaine d'années. Il a publié successivement : *Sérénités* (1897); *Déclins* (1899); *Pèlerinages* (1902); *le Triomphe de Pan* (1905); *la Flûte alexandrine* (1913). En 1903, l'Académie lui décerna le grand prix de poésie pour son *Ode à Victor Hugo*. Léonce Depont excelle surtout dans la peinture des choses et des animaux ; il sait leur donner une âme, et certaines de ses pièces sur les bœufs sont fort remarquables.

Comme un cerf haletant vient expirer aux lieux
D'où le lança la meute acharnée à l'atteindre,
Mon cœur, que vous avez cru sans doute oublieux,
Dans votre ombre a voulu s'éteindre.

Je retourne épuisé, vaincu par les douleurs,
De blessures couvert, déchiré par la vie,
Et je sens se mouiller déjà mes yeux de pleurs,
Comme la bête poursuivie.

Me reconnaissez-vous malgré ce front penché,
Ces cheveux grisonnants et cette morne allure,
Et cette lèvre, hélas ! qui prit goût au péché,
Dont elle a gardé la brûlure?

Parlez encore à l'être innocent que je fus,
O tilleuls vénérés de l'antique demeure,
Et faites que, naïf, sous vos arceaux touffus,
Ainsi que je suis né, je meure.

Mon Dieu ! redevenir, avant le grand sommeil,
L'enfant candide et bon, l'âme ingénue et fraîche ;
Celui qui contemplait d'un sourire vermeil
Jésus endormi dans sa crèche !

L'enfant qui, par le clos aux espaliers rougis,
Dépensait tant de joie et d'ardeur juvénile,
Qu'il mettait une grâce autour du cher logis
Couronné d'un fin campanile !

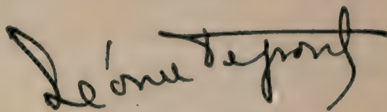
L'enfant à qui sa mère enseignait le devoir,
Dont l'œil s'illuminait aux récits de l'ancêtre,
Et qui, près du tombeau, se lamente de voir
Que seul il vieillira peut-être !

Consolez mes chagrins, accueillez mes remords,
Pour que ma vie errante au toit natal s'achève !
Que votre voix, pareille aux voix des rêves morts,
Me retienne où resta mon rêve !

Caressez mes regrets de vos soupirs humains,
Car une pitié tendre à tout martyre est due ;
Et, puisque mon front las se penche sur mes mains,
Rendez-moi l'humble foi perdue !

Si, pour mourir ici je fus un jour élu,
Que votre doux murmure, ô tilleuls, me captive,
Jusqu'à l'heure où viendra le repos absolu,
Avec l'ombre définitive !

(Le Triomphe de Pan.)
La Revue des Poètes.



1863-1887 — *JULES TELLIER**

Chanson sur un thème chinois.

OÙ donc est l'hirondelle? Elle a quitté la rive.
On entrevoit déjà des cigognes les soirs ;
L'hirondelle s'envole et la cigogne arrive,
Comme les cheveux blancs après les cheveux noirs.

C'est un cercle sans fin sous le ciel monotone,
Et bien des cœurs lassés les trouvent ressemblants,
Les oiseaux du printemps, les oiseaux de l'automne,
Les jours des cheveux noirs et ceux des cheveux blancs.

---

* TELLIER (Jules), né au Havre en 1863, mort à Toulouse en 1887. Il entra dans l'Université en 1882, et fut professeur à Cherbourg, à Langres, à Constantine, à Moissac. Il publia un premier recueil de vers, *les Brumes* (1883), fonda, avec Barrès, *les Chroniques*, puis il se rendit à Paris, fit paraître un volume de critique, *les Écrivains d'aujourd'hui : nos poètes* (1888) ; et, au retour d'un voyage en Espagne et en Algérie, mourut de la fièvre typhoïde à l'hôpital de Toulouse. Les *Reliques de Jules Tellier* furent publiées en 1890, par les soins de Raymond de La Tailhède et quelques autres de ses amis. Ce volume contient, avec des morceaux de prose sur *l'Amitié, la Beauté, le Désespoir*, des poésies d'une profonde tristesse, œuvres d'un esprit sombre, qu'obsédait l'idée de la mort.

A Léandre.

PLUS d'un voulait mourir ainsi que toi, mon frère,
Et vaincu du destin, mais de l'oubli vainqueur,
Laisser, pour l'agrandir, en cette vie amère,
En pâture à toute âme un morceau de son cœur.

Mais s'il est beau déjà, dans l'ombre et la tourmente,
D'être ardent plus qu'Ajax à lutter tout le jour,
Pour conquérir ta gloire adorable et charmante,
C'est peu que ta grandeur à qui n'a ton amour.

Et comme il faut encore à ton heure suprême
Le nocturne flambeau par l'amante apprêté,
Comme il faut qu'on te cède et comme il faut qu'on t'aime,
C'est peu que ton amour à qui n'a ta beauté !

Ah ! tu mérites moins la plainte que l'envie,
Jeune homme aimé des dieux qui, sous ton ciel lointain,
Connus tout ce qu'on peut devoir en cette vie
De bonheur à l'amour, et de gloire au destin !

Combien avaient aussi ta force et ton courage
Qui, nul amour n'étant venu pour les saisir,
Mourront un jour d'ennui sans quitter le rivage,
Pauvres grands cœurs perdus à qui manque un désir !

Et combien ont voulu braver dans la nuit sombre
Le grand frissonnement de l'immense tombeau
Qui vont cherchant sans fin leur but qui fuit dans l'ombre,
Pauvres nageurs errants à qui manque un flambeau !

1883.

Prière à la Mort.

FANTOME, qui nous dois dans la tombe enfermer,
Mort dont le nom répugne et dont l'image effraie,
Mais qu'à force de crainte on finit par aimer,
Puisque la vie est vaine et que toi seule es vraie;

O Mort, qui fais qu'on vit sans but et qu'on est las,
Et qu'on rejette au loin la coupe non goûtée,
Mort qu'on maudit d'abord, et dont on ne veut pas,
Mais qu'on appelle enfin quand on t'a méditée ;

O la peur et l'espoir des âmes, bonne Mort
Dont le souci nous trouble un temps, et puis nous aide,
Mystérieux écueil où se blottit un port,
Et poison merveilleux où se cache un remède ;

O très bonne aux vaincus et très bonne aux vainqueurs,
Qui sur leurs fronts à tous baises leur cicatrice ;
O des douleurs des corps et de celles des cœurs
La sûre guérisseuse et la consolatrice !

Puisque tant de ferveur pour toi s'élève en lui
Qu'il veut te préférer à tout, même à l'Aimée,
Sois clémente à l'enfant qui t'invoque aujourd'hui,
Bien qu'il t'ait méconnue et qu'il t'ait blasphémée.

Ma haine s'est changée en un amour profond :
Voici croître en mon cœur guéri de ses chimères
L'ennui des voluptés dont on touche le fond
Et le morne dédain des choses éphémères.

Vivre dans l'instant n'est que trembler et souffrir.
Songe à l'horrible attente et fais-toi moins tardive !
Il suffit que tu sois pour qu'on veuille mourir :
Le temps laissé par toi ne vaut pas qu'on le vive.

Donne-moi le Repos et l'Oubli, les seuls biens !
Endors-moi dans la paix de ta couche glacée !
Mais avant le moment où tu clôras les miens
Ferme les yeux par qui mon âme fut blessée !

Périsse avant moi l'Être éphémère et charmant,
Apparence flottant parmi les apparences,
Dont la grâce a troublé mon cœur profondément,
Et par qui j'ai connu de si dures souffrances !

Car, dût-elle aussitôt disparaître à son tour
De ce monde où tout n'est que mirage et que leurre,
Quand même pour la vie elle n'aurait qu'un jour,
Et quand pour le plaisir elle n'aurait qu'une heure,

Cette heure-là, rien que cette heure, en vérité,
Quand j'y songe un instant, m'est à ce point cruelle
Que je n'en conçois plus même la vanité,
Et qu'à mon cœur jaloux elle semble éternelle.

(Les Reliques de Jules Tellier.)
Émile Paul, éditeur.

*STUART MERRILL** *1863-1915*

Nocturne.

LA blême lune allume en la mare qui luit,
Miroir des gloires d'or, un émoi d'incendie,
Tout dort. Seul, à mi-mort, un rossignol de nuit
Module en mal d'amour sa molle mélodie.

Plus ne vibrent les vents en le mystère vert
Des ramures. La lune a tu leurs voix nocturnes :
Mais à travers le deuil du feuillage entr'ouvert
Pleuvent les bleus baisers des astres taciturnes.

La vieille volupté de rêver à la mort
A l'entour de la mare endort l'âme des choses.
A peine la forêt parfois fait-elle effort
Sous le frisson furtif de ses métamorphoses.

Chaque feuille s'efface en des brouillards subtils.
Du zénith de l'azur ruisselle la rosée
Dont le cristal s'incruste en perles aux pistils
Des nénufars flottant sur l'eau fleurdelisée.

* MERRILL (Stuart), né à Hempstead, dans l'île de Long-Island, près de New-York (États-Unis) en 1863, mort à Versailles en 1915. Il passa son enfance à Paris, puis, de 1886 à 1889, prépara son droit au *Columbia College*, à New-York, mais sans succès. Il revint définitivement en France en 1890, et participa activement à la renaissance littéraire. On lui doit : *les Gammes*, poèmes (Paris, 1887) ; *Pastels in Prose* (New-York; 1890) ; *les Fastes*, poèmes (Paris, 1891) ; *Petits Poèmes d'automne* (Paris, 1895) ; *Poèmes*, 1887-1897 (*les Gammes*, *les Fastes*, *Petits Poèmes d'automne*, *le Jeu des épées*) [Paris, 1897] ; *les Quatre Saisons*, poèmes (Paris, 1900).

Rien n'émane du noir, ni vol, ni vent, ni voix,
Sauf lorsqu'au loin des bois, par soudaines saccades,
Un ruisseau turbulent croule sur les gravois :
L'écho s'émeut alors de l'éclat des cascades.

(Poèmes, les Gammes.)

Royauté.

JE suis ce roi des anciens temps
Dont la cité dort sous la mer
Aux chocs sourds des cloches de fer
Qui sonnèrent trop de printemps.

Je crois savoir des noms de reines
Défuntes depuis tant d'années,
O mon âme ! et des fleurs fanées
Semblent tomber des nuits sereines.

Les vaisseaux lourds de mon trésor
Ont tous sombré je ne sais où,
Et désormais je suis le fou
Qui cherche sur les flots son or.

Pourquoi vouloir la vieille gloire
Sous les noirs étendards des villes
Où tant de barbares serviles
Hurlaient aux astres ma victoire?

Avec la lune sur mes yeux
Calmes, et l'épée à la main,
J'attends luire le lendemain
Qui tracera mon signe aux cieux.

Pourtant l'espoir de la conquête
Me gonfle le cœur de ses rages :
Ai-je entendu, vainqueur des âges,
Des trompettes dans la tempête?

Ou sont-ce les cloches de fer
Qui sonnèrent trop de printemps?
Je suis ce roi des anciens temps
Dont la cité dort sous la mer.

(Poèmes, Petits Poèmes d'automne.)

La Chanteuse à la bague.

DAME aux cheveux nimbés de l'or de tout l'automne
Qui pèse sur les fleurs et les fruits du verger,
Vous faisiez, ce soir, luire à votre doigt léger
Une bague où battait le cœur d'une anémone.

Triste un peu, vous chantiez, sur un air monotone
La chanson d'un poète au rêve mensonger
Qui sous ce ciel en feu m'a longtemps fait songer
Aux rois fous qui sont morts sans glaive ni couronne.

Et lorsqu'au rythme uni des gestes et du son
Le soleil transperçait la pierre de la bague,
Goutte de sang perlant au coup vif d'une dague,

Mon âme abandonnée au cours de la chanson
Mourait et renaissait sous le signe éphémère
De votre main d'enfant qui charme la Chimère.

(Poèmes, le Jeu des épées.)

Chanson de Pâques.

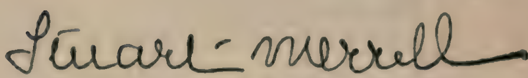
MON âme est pleine de cloches,
Mon âme est pleine d'oiseaux !
Je vois au miroir des eaux
Trembler les étoiles proches.

Mon âme est pleine d'églises,
Mon âme est pleine de fleurs !
Les enfants oublient leurs pleurs
A chanter parmi les brises.

Mon âme est pleine d'archanges,
Mon âme est pleine d'essors !
J'entends travailler les Sorts
Pour l'espoir secret des granges.

Mon âme est pleine de joie,
Mon âme est pleine de dieux !
Amour, bande-moi les yeux
Pour me guider dans ta voie !

(LES QUATRE SAISONS.)
Mercure de France.



1863 *CHARLES LE GOFFIC**

Là-bas.

LES Bretonnes au cœur tendre
Pleurent au bord de la mer ;
Les Bretons au cœur amer
Sont trop loin pour les entendre.

Mais vienne Pâque ou Noël,
Les Bretons et les Bretonnes
Se retrouvent près des tonnes
D'eau-de-vie et d'hydromel.

* LE GOFFIC (Charles), né à Lannion en 1863. Il étudia à Nantes, à Rennes et à Paris, où il fonda, avec Jules Tellier et Maurice Barrès, une revue *les Chroniques*. Professeur agrégé, Le Goffic ne fit dans l'Université qu'un passage assez court. On lui doit trois volumes de vers, *Amour breton* (1889) ; *le Bois dormant* (1900) ; *Poésies complètes* (1913). Outre ses romans : *le Crucifié de Kéraliès* (1892) ; *Passé l'amour* (1894) ; *la Payse* (1897) et *Morgane* (1898), Le Goffic a écrit, sans compter, de très nombreux articles, des *Extraits de Saint-Simon* en collaboration avec Tellier, un *Nouveau Traité de versification* avec Thieulin, *les Romanciers d'aujourd'hui* (1890) ; *Sur la côte*, études attachantes sur la vie des marins (1896) ; *les Métiers pittoresques ; l'Ame bretonne ;* et *le Sortilège*, pièce en un acte, en vers, avec Gabriel Vicaire.

La tristesse de la race
S'éteint alors dans leurs yeux ;
Ainsi les plus tristes lieux
Ont leur sourire et leur grâce.

Mais ce n'est pas la gaîté
Aérienne et sans voiles
Qui chante et danse aux étoiles
Dans les belles nuits d'été.

C'est une gaîté farouche,
Un rire plein de frissons,
Ferment des âpres boissons
Qui leur ont brûlé la bouche.

Plaignez-les de vivre encor ;
Ce sont des enfants barbares.
Ah ! les dieux furent avares
Pour les derniers nés d'Armor !

(AMOUR BRETON.)

Vos yeux.

JE compare vos yeux à ces claires fontaines,
Où les astres d'argent et les étoiles d'or
Font miroiter, la nuit, des flammes incertaines.

Vienne à glisser le vent sur leur onde qui dort,
Il faut que l'astre émigre et que l'étoile meure,
Pour renaître, passer, luire et s'éteindre encor.

Si cruels maintenant, si tendres tout à l'heure,
Vos beaux yeux sont pareils à ces flots décevants,
Et l'amour ne s'y mire et l'amour n'y demeure

Que le temps d'un reflet sous le frisson des vents.

Lits clos.

A une Parisienne.

VOUS m'avez montré dans votre antichambre,
Luxueux fouillis d'objets d'entrepôt,
Un grand lit de Scaër aux tons de vieil ambre,
Mué par votre art en porte-chapeau.

Mais les lits sculptés de basse Bretagne,
Même les lits clos du temps d'Henri Deux,
Dans ces nids de soie où l'ennui les gagne,
Sentent comme un deuil flotter autour d'eux.

Ils n'étaient pas faits pour ces belles choses :
Un fruste artisan dans leur bois grossier
Tourna des fuseaux, évida des roses
Et grava son nom sur le banc dossier.

C'était quelque pâtre, un marin peut-être,
Bloqué par l'hiver sous son toit de glui ;
L'outil, dans son poing, mordait en plein hêtre,
Et sa mère-grand filait près de lui.

Et tandis qu'aux doigts de la bonne femme
Blondissait la laine ou le fil écru,
Un rêve, il est vrai, chantait dans son âme,
Mais non pas celui que vous avez cru.

Ni rêve d'argent, ni rêve de gloire.
D'autres, l'œil en feu, s'en allaient cueillir,
Guidés par Coulomb aux rives de Loire,
Le vert-plant qui garde un nom de vieillir ;

Ou bien, se louant pour un vil salaire
Chez quelque hûchier du pays gallot,
Pliaient au canon d'un strict formulaire
Leur art ingénu, mystique ou falot.

Lui rêvait d'offrir à sa fiancée,
Pour le jour prochain qui les unirait,
Ce meuble fleuri comme sa pensée,
Comme elle accueillant, profond et discret.

Il l'imaginait dressé près de l'âtre,
Sous ses beaux draps blancs, rugueux et cossus,
Avec son buis vert et ses saints de plâtre,
Madame la Vierge et monsieur Jésus.

Et de frais rideaux de souple percale
Coulaient de sa frise en plis onduleux :
C'était l'abri sûr et la bonne escale,
Le nid tiède où chante un chœur d'oiseaux bleus.

Ils y goûteraient une paix profonde
Dans le cadre ouvré des panneaux à jour.
Tous deux seraient là comme au bout du monde,
Isolés, perdus dans leur grand amour.

Quand les ajoncs d'or font craquer leurs cosses,
La graine autour d'eux s'éparpille au vent ;
Ainsi jailliraient de ses flancs précoces
Les blonds héritiers dont ils vont rêvant :

Rudes fillots, certe, et tous de même aune,
A qui sourirait, fleur de la Duché,
Dans son justin bleu soutaché de jaune,
Quelque jeune sœur en béguin ruché.

Chaque an sonnerait un nouveau baptême.
O muids ! O boudins ! O *guadiguennous !*
Mais c'est toi, bon lit, qu'après Dieu lui-même
Béniraient d'abord les heureux époux.

N'est-ce pas chez toi qu'ils ont par avance
Savouré le miel des premiers baisers,
Et n'as-tu pas vu leur double jouvence
Du même rayon dorer tes vieux ais?

Lit de leurs vingt ans, couche parfumée,
Tu verrais aussi leur déclin pareil,
Et c'est dans ta crypte à tout bruit fermée
Qu'ils s'endormiraient du dernier sommeil.

Mais d'autres viendraient après eux, puis d'autres,
Surgeons vigoureux du vieux tronc penchant,
Pâtres sur leurs glés, marins sur leurs cotres,
Aucun d'eux tailleur, commis ou marchand.

La foi leur serait un sûr viatique,
Et l'on entendrait ainsi qu'un essaim,
Dans les longues nuits de l'hiver celtique,
Leur peuple futur frémir en ton sein.

Toi près du foyer, comme un patriarche,
Tu verrais passer ces fils d'un moment :
De tes flancs brunis, profonds comme l'arche,
Ils ruisselleraient éternellement.

Telle était, du moins, ta ferme espérance,
Et féal aux tiens, les jugeant féaux,
Tu ne pensais pas qu'aux bourgeois de France
Ils te céderaient pour quelques réaux[1].

C'est fait. Nos lits clos de Scaër et de Vanne
S'en sont allés tous du pays breton :
Bétail douloureux, morne caravane,
Vers quel abattoir les conduisait-on?

Hélas ! Plût à Dieu qu'une main grossière,
Jonchant de leurs blocs le pavé voisin,
Les eût d'un seul coup réduits en poussière !
L'abattoir vaut mieux que le magasin.

Il leur a fallu prendre une autre forme.
De lourds brocanteurs sans style et sans goût
Les ont rapiécés de mélèze ou d'orme
Et d'un brou menteur ont enduit le tout.

Mais, ô vieux débris, j'entends comme un râle
Dans le craquement de vos ais disjoints :
Pieux confidents de l'âme ancestrale,
Nous perdons en vous ses derniers témoins.

(Poésies complètes de Ch. Le Goffic.)
Jouve et Cie, éditeurs.

1. Les Bretons, on le sait, dans l'usage courant comptent encore par *réaux*, appellation qu'ils ont empruntée à leur long commerce avec l'Espagne et qu'ils ont fidèlement gardée.

La dernière Idylle

— I am called also: " no more,
too late, fare thee well ".

Lui.

Qui donc es-tu, toi qui ressembles à ma vie
Et dont les yeux ont l'air de soleils avortés ?
Dans le val de tristesse où mes pas t'ont suivie,
Tes soupirs et les miens ne se sont pas quittés.

Elle.

Soupirer est mon lot. Si tu veux me connaître,
Demande mon secret aux cœurs irrésolus :
Je suis leur fille. On me nomme : « J'aurais pu être »
Et l'on me nomme aussi : « trop tard » et « Jamais plus ».

Ch. Le Goffic

---

*PIERRE QUILLARD** *1864-1912*

Psyché.

PETITE âme, Psyché mélancolique, dors.
Lis d'aurore surgi des heures ténébreuses,
Tes bras souples et frais et tes lèvres heureuses
Ont rajeuni mon cœur et réjoui mon corps.

* QUILLARD (Pierre), né à Paris en 1864 ; mort à Neuilly en 1912. Après avoir fait ses études au lycée Condorcet, il suivit les cours de la Faculté des lettres, et devint élève de l'École des chartes et de l'École des hautes études qui le chargea d'une mission paléographique à Lisbonne (1886). Cette même année, il fondait *la Pléiade*, petite revue éphémère, où il eut le temps de publier ses premiers poèmes, et un mystère en vers et en deux tableaux : *la Fille aux mains coupées*. En 1893, il fut nommé professeur au collège arménien catholique Saint-Grégoire l'Illuminateur et à l'école

Et tu m'as cru, petite âme blanche et farouche,
Tel que ton désir vierge encore me voulait
Pendant tes longs baisers de miel pur et de lait,
Tant que l'ombre a menti comme mentait ma bouche.

Nulle parole et nulle étreinte et nul baiser
N'ont trahi la douleur secrète du cilice ;
Mais éveillée avec l'aube révélatrice,
Tu frémissais, Psyché fragile, à te briser,

Si le jour dessillant ta paupière sereine
Au lieu du doux vainqueur que rêvait ton émoi
Te décelait mes poings crispés même vers toi
Et mes yeux éperdus de colère et de haine ;

Car je te hais de tout ton amour, ô Psyché,
Pour les jours à venir et les futures heures
Et les perfides flots de larmes et de leurres
Qui jailliront un jour de ton être caché.

Mais avant que la nuit divine m'abandonne,
Avec le dur métal des gouffres sidéraux
Je forgerai le masque amoureux d'un héros,
Rieur comme l'Avril, grave comme l'automne ;

Mort vivant sur les lèvres mortes d'un vivant,
Le masque couvrira ma force convulsée ;
Et maintenant que l'aube éclate ! O fiancée
Chez qui la femme, hélas ! va survivre à l'enfant.

---

centrale de Galata, à Constantinople. C'est là qu'il écrivit *l'Errante*, poème dialogué (théâtre de l'Œuvre, 1896) et *les Vaines Images*. De retour à Paris (1896), il réunit tout son œuvre poétique sous le titre de *la Lyre héroïque et dolente*. En 1897, il repartit pour l'Orient, où il était envoyé par « l'Illustration », pour suivre les opérations de la guerre gréco-turque. Il fut de ceux qui exercèrent en faveur des Arméniens et des Finlandais un généreux apostolat.

Pierre Quillard était avant tout un helléniste et un latiniste à qui nous devons : *Étude phonétique et morphologique sur la langue de Théocrite dans les « Syracusaines »* (1888) ; des traductions de *l'Antre des nymphes*, de Porphyre (1893) ; des *Lettres rustiques de Claudius Ælianus Prénestin* (1895), du *Livre de Jamblique sur les mystères* (1895), du *Philoktètès*, de Sophocle (1896), des *Mimes d'Hérondas* (1900).

Éveille-toi, rouvre ta bouche qui s'est tue,
Tu n'entendras de moi que paroles d'orgueil
Et je me dresse sous les morsures du deuil
Lauré d'or et pareil à ma propre statue.

(La Lyre héroïque et dolente.)

La Mort inutile.

Curæ non ipsa in morte relinquunt.
(Publius Vergilius Maro.)

TRISTE comme la mer et la chanson des syrtes,
Le vent lourd de sanglots pleure dans la forêt ;
Un troupeau d'ombres va, paraît et disparaît
Par les bois souterrains et les bosquets de myrtes.

Défaillant dans l'horreur d'un ciel ensanglanté,
Le soleil infernal baigne le pâle espace ;
Un troupeau d'ombres vient, revient, passe et repasse
Dans sa mélancolique et tremblante clarté ;

Et ce sont, à travers les routes d'asphodèle,
Les fantômes hagards, pleins de larmes et lents
Dont les glaives d'amour ont déchiré les flancs :
La mort n'a point fermé leur blessure immortelle,

Le sommeil sépulcral a leurré leurs yeux las,
Et l'âpre souvenir survivant à la tombe,
Tel qu'un vin corrosif, goutte par goutte, tombe
Dans leur cœur ulcéré qui ne guérira pas.

(La Lyre héroïque et dolente.)

Jouvence.

TU parles tristement des campagnes lointaines
D'une voix si dolente et lourde de regrets
Que je deviens jaloux des fleurs et des forêts
Et des saules d'argent penchés vers les fontaines.



Phot. Femina.

HENRI DE RÉGNIER

Souvenirs ! jours anciens ! comme vous enserrez
Notre âme prisonnière en d'invincibles chaînes :
Tu veux, comme autrefois, baigner les sombres chênes
Au clair de lune blond de tes cheveux cendrés.

Soit ! l'été revenu parmi les hautes herbes,
Nous marcherons, frôlés par les ailes de l'air,
Au murmure divin des choses, et ta chair
Mêlera des parfums de Chypre aux foins en gerbes.

Et peut-être qu'un soir entre de rudes draps
Embaumés de lavande et dans un lit d'auberge
Tu me rendras ta chair et tes lèvres de vierge
Pour quelque amour d'enfant dont tu te souviendras.

(LA LYRE HÉROÏQUE ET DOLENTE : LA GLOIRE DU VERBE.)
Mercure de France.

1864 HENRI DE RÉGNIER*

Expérience.

J'AI marché derrière eux, écoutant leurs baisers,
Voyant se détacher leurs sveltes silhouettes
Sur un ciel automnal dont les tons apaisés
Avaient le gris perlé de l'aile des mouettes.

Et tandis qu'ils allaient, au fracas de la mer
Heurtant ses flots aux blocs éboulés des falaises,
Je n'ai rien ressenti d'envieux ni d'amer,
Ni regrets, ni frissons, ni fièvres, ni malaises.

* RÉGNIER (Henri-François-Joseph DE), né à Honfleur en 1864. Il fit ses études à Paris, au collège Stanislas, puis à l'École de droit, d'où il sortit licencié. Il a été élu membre de l'Académie française en 1911. Ses œuvres sont : *les Lendemains*, poésies (Paris, 1885) ; *Apaisement*, poésies (Paris, 1886) ; *Sites*, poèmes (Paris, 1887) ; *Épisodes*, poèmes (Paris, 1888) ; *Poèmes anciens et romanesques* (Paris, 1890) ; *Tel qu'en songe*, poèmes (Paris, 1892) ; *Contes à soi-même*, prose (Paris, 1893) ; *le Bosquet de Psyché*, prose (Bruxelles, 1894) ; *le Trèfle noir*, prose (Paris, 1895) ; *Aréthuse*, poèmes (Paris, 1895) ; *les Jeux rustiques et divins*, *Aréthuse*, *les Roseaux de la flûte*, *Inscriptions pour*

Ils allaient promenant leur beau rêve enlacé
Et que réalisait cette idylle éphémère ;
Ils étaient le présent et j'étais le passé,
Et je savais le mot final de la chimère.

(LES LENDEMAINS.)
Mercure de France.

Chrysilla.

LORSQUE l'heure viendra de la coupe remplie,
Déesse, épargne-moi de voir à mon chevet
Le Temps tardif couper, sans pleurs et sans regret,
Le long fil importun d'une trop longue vie.

Arme plutôt l'Amour ; hélas ! il m'a haïe
Toujours et je sais trop que le cruel voudrait
Déjà que de mon cœur, à son suprême trait,
Coulât mon sang mortel sur la terre rougie.

Mais non ! que vers le soir en riant m'apparaisse,
Silencieuse, nue et belle, ma Jeunesse !
Qu'elle tienne une rose et l'effeuille dans l'eau ;

J'écouterai l'adieu pleuré par la fontaine
Et, sans qu'il soit besoin de flèches ni de faux,
Je fermerai les yeux pour la nuit souterraine.

(LES MÉDAILLES D'ARGILE.)

---

les treize portes de la ville, la Corbeille des heures, Poèmes divers (Paris, 1897) ; *la Canne de jaspe*, contes (Paris, 1897) ; *le Trèfle blanc*, prose (Paris, 1899) ; *la Double maîtresse*, prose (Paris, 1900) ; *les Médailles d'argile*, poèmes (Paris, 1900) ; *Figures et Caractères*, prose (Paris, 1901) ; *les Amants singuliers*, contes (Paris, 1901) ; *le Bon Plaisir*, prose (Paris) ; *le Mariage de minuit*, prose (Paris) ; *les Vacances d'un jeune homme sage*, prose (Paris) ; *les Rencontres de M. Bréot*, prose (Paris) ; *le Passé vivant*, prose (Paris) ; *la Cité des Eaux*, poèmes (Paris) ; *Esquisses vénitiennes* (Paris, 1906) ; *la Sandale ailée*, poèmes (Paris, 1906) ; *le Miroir des heures*, poèmes (Paris, 1911) ; *l'Amphisbène*, prose (Paris, 1912) ; *Pensées et souvenirs* (1913).

Le Routier.

FACE brusque et joyeuse et qu'un sang âpre farde,
Debout, en son pourpoint tailladé de satin,
Il se carre à mi-corps, et son geste hautain
S'appuie à son épée et pèse sur la garde.

Par la pique, l'épieu, la torche et la bombarde,
Du levant au couchant, de l'Alpe à l'Apennin,
Il ravagea, pillant les caves et le grain,
La marche milanaise et la plaine lombarde.

Le juron à la bouche et la colère aux yeux,
La guerre qu'il aima le fit aussi joyeux
Au soir de Marignan qu'au matin de Pavie,

Et sa rouge narine ouverte semble encor
Flairer, au fond du temps d'où lui revient sa vie,
L'odeur de la bataille et de sa propre mort.

(LES MÉDAILLES D'ARGILE.)
Mercure de France.

La Colline.

CETTE colline est belle, inclinée et pensive ;
Sa ligne sur le ciel est pure à l'horizon.
Elle est un de ces lieux où la vie indécise
Voudrait planter sa vigne et bâtir sa maison.

Nul pourtant n'a choisi sa pente solitaire
Pour y vivre ses jours, un à un, au penchant
De ce souple coteau doucement tutélaire
Vers qui monte la plaine et se hausse le champ.

Aucun toit n'y fait luire, au soleil qui l'irise
Ou l'empourpre, dans l'air du soir ou du matin,
Sa tuile rougeoyante ou son ardoise grise...
Et personne jamais n'y fixa son destin

De tous ceux qui, passant, un jour, devant la grâce
De ce site charmant et qu'ils auraient aimé,
En ont senti renaître en leur mémoire lasse
La forme pacifique et le songe embaumé.

C'est ainsi que chacun rapporte du voyage
Au fond de son cœur triste et de ses yeux en pleurs
Quelque vaine, éternelle et fugitive image
De silence, de paix, de rêve et de bonheur.

Mais, sur la pente verte et lentement déclive,
Qui donc plante sa vigne et bâtit sa maison?
Hélas ! et la colline inclinée et pensive
Avec le souvenir demeure à l'horizon !

(La Cité des Eaux.)
Mercure de France.

Sentence.

LE vrai sage est celui qui fonde sur le sable,
Sachant que tout est vain dans le temps éternel
Et que même l'amour est aussi peu durable
Que le souffle du vent et la couleur du ciel.

C'est ainsi qu'il se fait, devant l'homme et les choses,
Ce visage tranquille, indifférent et beau,
Qui regarde fleurir et s'effeuiller les roses
Comme éclate, s'empourpre ou s'éteint un flambeau.

N'ayant pas attisé de ses mains paresseuses
Les flammes de l'aurore et les feux du couchant,
Les soirs n'ont pas pour lui de cendres douloureuses,
Et le jour qu'il voit naître est le jour qu'il attend.

Parmi tout ce qui change et tout ce qui s'efface,
Je pourrais, comme lui, rester grave et serein,
Et, si la fleur se fane en la saison qui passe,
Penser que c'est le sort que lui veut son destin.

Mais j'aime mieux laisser l'angoisse qui m'oppresse
Emplir mon cœur plaintif et mon esprit troublé,
Et pleurer de regret, d'attente et de détresse,.
Et d'un obscur tourment que rien n'a consolé ;

Car ni le pur parfum des roses sur le sable,
Ni la douceur du vent, ni la beauté du ciel,
N'apaise mon désir avide et misérable
Que tout ne soit pas vain dans le temps éternel.

(La Sandale ailée.)

Invocation.

POUR que la nuit soit douce, il faudra que les roses,
Du jardin parfumé jusques à la maison,
Par la fenêtre ouverte à leurs odeurs écloses,
Parfument mollement l'ombre où nous nous taisons.

Pour que la nuit soit belle, il faudra le silence
De la campagne obscure et du ciel étoilé.
Et que chacun de nous entende ce qu'il pense
Redit par une voix qui n'aura pas parlé.

Pour que la nuit soit belle et douce et soit divine,
Le silence et les fleurs ne lui suffiront pas,
Ni le jardin nocturne et ses roses voisines,
Ni la terre qui dort, sans rumeurs et sans pas.

Car vous seul, bel Amour, vous pouvez, si vous êtes
Favorable à nos cœurs qu'unit la volupté,
Ajouter en secret à ces heures parfaites
Une grave, profonde et suprême beauté.

(La Sandale ailée.)

Ville de France.

LE matin, je me lève, et je sors de la ville.
Le trottoir de la rue est sonore à mon pas,
Et le jeune soleil chauffe les vieilles tuiles,
Et les jardins étroits sont fleuris de lilas.

Le long du mur moussu que dépassent les branches,
Un écho que l'on suit vous précède en marchant,
Et le pavé pointu mène à la route blanche
Qui commence au faubourg et s'en va vers les champs.

Et me voici bientôt sur la côte gravie
D'où l'on voit, au soleil et couchée à ses pieds,
Calme, petite, pauvre, isolée, engourdie,
La ville maternelle aux doux toits familiers.

Elle est là, étendue et longue. Sa rivière
Par deux fois, en dormant, passe sous ses deux ponts ;
Les arbres de son mail sont vieux comme les pierres
De son clocher qui pointe au-dessus des maisons.

Dans l'air limpide, gai, transparent et sans brume
Elle fait un long bruit qui monte jusqu'à nous :
Le battoir bat le linge et le marteau l'enclume,
Et l'on entend des cris d'enfants, aigres et doux...

Elle est sans souvenirs de sa vie immobile,
Elle n'a ni grandeur, ni gloire, ni beauté ;
Elle n'est à jamais qu'une petite ville ;
Elle sera pareille à ce qu'elle a été.

Elle est semblable à ses autres sœurs de la plaine,
A ses sœurs des plateaux, des landes et des prés ;
La mémoire, en passant, ne retient qu'avec peine,
Parmi tant d'autres noms, son humble nom français ;

Et pourtant, lorsque, après un de ces longs jours graves
Passés de l'aube au soir à marcher devant soi,
Le soleil disparu derrière les emblaves
Assombrit le chemin qui traverse les bois ;

Lorsque la nuit qui vient rend les choses confuses
Et que sonne la route dure au pas égal,
Et qu'on écoute au loin le gros bruit de l'écluse,
Et que le vent murmure aux arbres du canal ;

Quand l'heure, peu à peu, ramène vers la ville
Ma course fatiguée et qui va voir bientôt
La première fenêtre où brûle l'or de l'huile
Dans la lampe, à travers la vitre sans rideau,

Il me semble, tandis que mon retour s'empresse
Et tâte du bâton les bornes du chemin,
Sentir, dans l'ombre, près de moi, avec tendresse,
La patrie aux doux yeux qui me prend par la main.

(LA SANDALE AILÉE.)
Mercure de France.

Alberte au cher visage.

LORSQUE je pense à vous, Alberte au cher visage,
Et, quel que soit le lieu, le jour ou la saison,
Quand je vois à mes yeux se former votre image,
Je suis comme quelqu'un qui sort de sa prison.

Un voile ténébreux devant moi se déchire
Et s'ouvre tout à coup sur un ciel plein d'oiseaux.
Ma bouche avec ivresse, à l'air qu'elle respire,
Voluptueusement, trouve des goûts nouveaux ;

J'entends chanter en moi des fontaines sonores
Que n'épuiseraient pas les feux de cent étés
Et qui savent garder la fraîcheur des aurores
Sous le pesant soleil des midis irrités ;

Je crois aller vers vous par un jardin d'Asie
Que parfument des fleurs qui ne se fanent pas,
Et je sens se hausser, en sa pourpre polie,
Une marche de marbre à chacun de mes pas ;

Puis c'est un grand silence où bat le cœur des choses
Et tout semble éternel, ineffable et divin,
Et le rouge pétale où s'effeuillent les roses
Jusques à votre seuil me montre le chemin...

Et cependant la rue autour de moi bourdonne,
A moins que, dans ma chambre au plafond enfumé,
Je n'écoute vibrer l'horloge monotone
Ou l'averse frappant le carreau refermé ;

Mais pour faire en mon cœur naître, par votre image,
Ces roses, ces jardins, ces fontaines, ces cieux,
Il suffit que je pense à ce jeune visage
Dont les yeux à jamais ont ébloui mes yeux !

(Le Miroir des heures.)
Mercure de France.

Le vrai sage est celui qui fonde sur le sable
Sachant que tout est vain qui n'est pas éternel
Et que même l'amour n'est guère plus durable
Que le souffle du vent ou la couleur du ciel

Henri de Régnier

Fleurs du chemin.

CROIS : Vie ou Mort, que t'importe,
En l'éblouissement d'amour?
Prie en ton âme forte :
Que t'importe nuit ou jour?
Car tu sauras des rêves vastes
Si tu sais l'unique loi :
Il n'est pas de nuit sous les astres,
Et toute l'ombre est en toi.

Aime : Honte ou Gloire, qu'importe,
A toi, dont voici le tour?
Chante de ta voix qui porte
Le message de tout amour?
Si tu dis ton intime émoi :
Car tu diras le chant des fastes
Il n'est pas de fatals désastres,
Toute la défaite est en toi.

(POÈMES ET POÉSIES.)

Fragment.

O VISION d'un soir et la royale escorte
Des archanges joueurs de harpe et des cent vierges...
Mais le ciel des élus a refermé sa porte ;

* VIELÉ-GRIFFIN (Francis), né à Norfolk (Virginie) en 1864. Sa famille, d'origine lyonnaise, s'exila après la révocation de l'Édit de Nantes. Elle gagna la Hollande et l'Amérique, et le père du poète, le général Egbert-Louis Vielé, commandait les forces de l'Union qui avaient envahi la Virginie pendant la guerre de Sécession. Vielé-Griffin vint à Paris dès l'âge de huit ans, et y resta. Il prit une part active aux luttes du symbolisme, et il est, avec Gustave Kahn, un des maîtres incontestés du vers libre. On lui doit : *Cueille d'avril*, poésies (Paris, 1886) ; *les Cygnes*, poésies (1885-1886, Paris, 1887) ; *Ancœus*, poème dramatique, 1885-1887 (Paris, 1888) ; *Joies*, poèmes, 1888-1889 (Paris, 1889) ; *les Cygnes*, nouveaux poèmes, 1890-1891 (Paris, 1892) ; *Diptyque* (*le Porcher*, *Eurythmie*), hors commerce (Paris, 1891) ; *la Chevauchée d'Yeldis et autres poèmes* (Paris, 1893) ; *Swanhilde*, poème dramatique, 1893,

C'est dans l'aube d'argent la mort lente des cierges...
Et la banalité des choses et des hommes,
Cloaque où pour jamais, pauvre cœur, tu t'immerges.

Brise ton crucifix, sème au vent les atomes
De l'Idéal futile et suis la tourbe lente ;
Car nous ne savons pas même ce que nous sommes.

Elle est bien morte, va, ta belle foi vaillante ;
Ta barque à tout jamais cargue sa double voile,
Dans la stagnation passive d'une attente,

Et sur toi lentement le firmament se voile,
C'est l'heure douloureuse où s'enténèbre l'âme,
Le regret sans espoir et la nuit sans étoile,

Et c'est l'obscurité qui pèse comme un blâme.

(POÈMES ET POÉSIES : CUEILLE D'AVRIL.)

Ces Heures-là.

CES heures-là nous furent bonnes,
Comme des sœurs apitoyées ;
Heures douces et monotones,
Pâles et de brume noyées,
Avec leurs pâles voiles de nonnes.

---

hors commerce (extrait de l'*Ermitage*, Paris, 1894) ; Πάλαι, vie de Pindare, 1894, poèmes et poésies, 1895 (Société du *Mercure de France*, Paris, 1898) ; *Laus Veneris*, poèmes de Swinburne, traduction (Paris, 1895) ; *la Clarté de vie*, poèmes [*Chansons, l'Ombre, Au gré de l'heure, In memoriam, En Arcadie*] (Paris, 1897) ; *Phocas le jardinier*, drame, précédé de *Swanhilde, Ancæus, les Fiançailles d'Euphrosine*, poèmes (Paris, 1898) ; *la Partenza*, poème, hors commerce (extrait de l'*Ermitage*, Paris, 1899) ; *la Légende ailée de Wieland le forgeron*, poème, 1893-1899 (Paris, 1900) ; *Sainte Agnès*, hors commerce (édition de l'*Ermitage*, Paris, 1901) ; *l'Amour sacré* [*Sainte Agnès, Sainte Julie*] (1900-1903) ; *Plus loin* (Paris, 1906).

Ne valaient-ils donc pas nos rires,
Ces sourires sans amertumes
Vers le lourd passé dont nous fûmes?
Ah ! chère, il est des heures pires
Que ces heures aux voiles de brumes.

Elles passaient en souriant
— Comme des nonnes vont priant —
De lueurs opalines baignées,
Les douces heures résignées.

Va, nos âmes sont encor sœurs
Des heures de l'automne grises,
Dont la pénombre dans nos cœurs
Estompait les vieilles méprises
Et nous ne voyions plus nos pleurs.

(Poèmes et Poésies : Joies.)
Mercure de France.

... Je t'aimai d'un amour de musique
au luth enguirlandé de jasmin,
d'un amour de fidèle et de prêtre
qui s'épand en cantique,
dès hier, jusqu'en demain;
et tant je t'ai doucement nommée
que d'un amour un autre vint à naître,
que mon amour et toi n'étiez qu'un être;
et la chanson d'amour se fit l'Aimée..

Francis Vielé-Griffin

La Mort des époux.

QUE l'Histoire ait inscrit, aux fastes du Portique,
L'orgueil patricien de votre double nom,
O couples qu'enseigna la vertu de Zénon,
Et qui, devant César, vous souveniez d'Utique,

Que vous ayez suivi, dans le sillon celtique,
Le Tétrarque galate ou le Brennus sénon,
Et n'ayez rien laissé derrière vous, sinon
Deux cadavres liés dans la nuit prophétique ;

Je vous envie, Époux ou latins ou gaulois,
Ne sachant plus de Dieux, ne voulant d'autres lois
Que l'austère devoir dont la foi vous marie,

Dans l'oppidum arverne ou le forum romain,
Et pour la liberté vaincue, ou la patrie,
Morts, un poignard au cœur et la main dans la main.

(LE SANG DE MÉDUSE.)
Mercure de France.

Pourquoi nous sommes graves.

NOS yeux se sont ouverts dans une aube d'alarmes ;
Les pas de la déroute et les lourds soubresauts
Des fourgons étrangers secouaient nos berceaux,
Les places s'emplissaient de prisonniers sans armes...

Ce fut un été rouge, et puis ce fut l'hiver,
Cet hiver où l'on vit tant de sang sur la neige,
Où toutes, l'une après l'autre, prises au piège,
Chaque ville tombait, comme marquée au fer.

* LECONTE (Sébastien-Charles), né à Arras en 1865 ; il visita l'Inde et la Polynésie, l'Amérique et l'Australie, et fut président de la cour d'appel à Nouméa. Depuis 1902, il appartient à la cour de Dôle. On lui doit : *Salamine* (1897) ; *le Bouclier d'Arès* (1897) ; *les Bijoux de Marguerite* (1899) ; *la Tentation de l'homme* (1903) ; *le Sang de Méduse* (1905) ; *le Masque de fer* (1911).

Cependant que roulait et s'enflait, comme une onde
Innombrable, la horde aux millions de mains
Des peuples qui broyaient le silex des chemins,
Et que menaient des rois à la moustache blonde,

Portant l'aigle barbare en croix sur leur blason,
Chargés d'or féodal et de mufles de bête,
Et, dans les rangs toujours accrus, levant leur crête,
Sous le cimier chérusque ou le casque saxon,

Par la campagne aveugle et les sourdes banlieues,
Ils passaient, las de proie et de meurtre, et le soir,
Les tout petits fermaient les yeux, pour ne pas voir
L'insolence railleuse en leurs prunelles bleues,

Pour ne pas admirer leur stature, et ne pas
Deviner, sous l'orgueil des foules militaires,
Le calme des disciplines héréditaires,
Qui bombait leur poitrine et qui scandait leurs pas.

Le fleuve a reflué, lourd de sang et d'ordure,
Charriant la défaite avec la trahison,
Emportant l'or infâme et clair de la rançon,
Dans la bise de l'Est qui sifflait, aigre et dure.

Et nous avons compris, alors, que c'était vrai...
Que nous étions vaincus, comme dans les Histoires.
Que nous avions laissé fuir l'essaim des Victoires,
Et qu'encore une fois Varus était livré.

Une pudeur sacrée a scellé notre bouche :
Nul n'a su la couvée aux yeux de haine, alors
Nourrie avec le blé qu'avaient semé les morts,
Et dans quelle veillée implacable et farouche,

Notre enfance lucide et fiévreuse a grandi :
Nous n'avons pas pleuré d'avoir vu tant de honte ;
Si loin qu'un souvenir en nous-mêmes remonte,
Nous n'avons pas pleuré, mais nous avons maudit,

Maudit les lâches qui fuyaient, et les parjures,
Ceux qui tombaient frappés par l'acier, dans le dos,
Et ceux qui jetaient leurs fusils, et, par troupeaux,
Au creux de nos sillons, se couchaient sans blessures...

C'est d'avoir tant souffert quand le chariot germain
Écrasait, de sa double ornière, nos emblaves,
Que nous, ô jeunes gens d'aujourd'hui, restons graves
Et tristes, quelquefois, sur le bord du chemin.

Les Deux Sœurs.

L'UNE a douze ans, et l'autre trente,
Et je les vois comme deux sœurs,
Dans la lumière transparente
Et l'or de la journée en fleurs.

La maison rit sous la ramure
Géante des figuiers hindous,
Où le vent du large murmure,
Embaumé, douloureux et doux,

Auprès des vagues tropicales
Lourdes de clartés et d'encens,
Brisant leurs volutes égales
Sur les coraux phosphorescents.

Les grandes palmes bruissantes
Sur leurs têtes, languissamment,
Au long des heures décroissantes,
Disent leur infini tourment.

L'odeur des roses de Lahore
Rôde parmi les frondaisons ;
Dans l'air vibre, triste et sonore,
La plainte des quatre horizons.

Avec des voix surnaturelles,
Les jours de l'immortel été
Qui tour à tour chantent pour elles
Meurent après avoir chanté.

L'une est blonde, et la flamme blonde
Du soleil la coiffe de feux ;
L'autre est brune, et la nuit profonde
Est jalouse de ses cheveux.

L'une, dans ses prunelles claires,
Diamants bleus à l'éclat pur,
Garde le sang des mers polaires,
Reflet de ses veines d'azur.

L'autre, dans ses sombres prunelles,
Contient tout le mirage vert
Des noires houles éternelles
Que brûle l'astre du Cancer.

Savent-elles, les adorées,
Le rêve autour d'elles tremblant
A l'heure où, sur les eaux dorées,
Les voiles cinglent vers Ceylan?

Autour des vérandas décloses,
Un enchantement parfumé
Épuise la pourpre des roses...
Et mon songe s'est animé :

Et je vois, sous la retombée
Des lianes d'ombre et d'argent,
La plus grande, à la dérobée,
Épier l'autre en se penchant.

L'aînée a des regards de mère...
Elle admire, au fond du jardin,
La plus jeune qui lit Homère...
Et ses yeux se mouillent soudain.

(Le Masque de fer.) *Mercure de France.*

Poètes! nous voulons que l'orgueil de nos rimes
Sonne superbement son double appel de fer,
Et nous ferons plus pur que l'air des hautes cimes
Le ciel dont la pensée habitera l'éther,

Sébastien-Charles Leconte

Crépuscule pluvieux.

L'ENNUI descend sur moi comme un brouillard d'automne
Que le soir épaissit de moment en moment,
Un ennui lourd, accru mystérieusement,
Qui m'opprime de nuit épaisse et monotone.

Pourtant nul glorieux amour ne m'a blessé,
Et c'est sans regretter les heures envolées
Que je revois au loin, vagues formes voilées,
Mes souvenirs errants au jardin du passé.

Et pourtant, maintenant, dans l'horreur languissante
D'un soir de pluie et dans la lente obscurité,
Je sens mon cœur que nul amour n'a déserté
Mélancolique ainsi qu'une chambre d'absente.

L'Étrangère.

EN son manteau d'argent tissé par les prêtresses,
La vierge s'en allait vers les jeunes cités,
Et la nuit l'effleurait de mystiques caresses,
Et le vent lui parlait de longues voluptés.

Or, c'était en un siècle où les rois faisaient taire
Les joueurs de syrinx épars dans le printemps ;
Les sages enseignaient aux peuples de la terre
L'horreur des jeunes dieux et des lis éclatants.

Mais tandis que là-bas se levait sur les villes
La mauvaise lueur des temples embrasés,
La vierge allait cherchant, parmi les races viles,
Le fabuleux amant digne de ses baisers.

* MIKHAEL (Éphraïm-Georges), né à Toulouse en 1866, mort à Paris en 1890. Ses *Poésies complètes*, suivies de *Poèmes en prose*, ont été publiées chez Lemerre en 1890. On lui doit encore : *la Fiancée de Corinthe*, légende dramatique en trois actes, en collaboration avec Bernard Lazare (1888), et *Briséis*, drame lyrique, en collaboration avec Catulle Mendès (1893).

Elle apparut un soir, blanche et mystérieuse,
Dans les mois où la faux couche les blés épais ;
Et de très loin, vers la foule laborieuse,
Tendit ses douces mains comme des fleurs de paix.

Elle gardait dans ses cheveux et dans ses voiles
Un long parfum de gloire et de divinité,
Et, pour avoir dormi sous de saintes étoiles,
Son corps entier était pénétré de clarté.

Elle vient et déjà de merveilleux murmures
Ont réveillé comme autrefois les bois ombreux ;
Appels de chèvrepieds gorgés de grappes mûres,
Près des nymphes riant dans les fleuves heureux.

Des voix ont dit des noms oubliés de guerrières,
D'ineffables syrinx soupirent dans les airs,
Le vent porte des bruits antiques de prières,
Une ombre olympienne emplit les cieux déserts.

Et la vierge, attendant de glorieux éphèbes,
S'offre splendide et nue aux baisers triomphaux.
Alors les chefs et les vieillards gardiens des glèbes
La repoussent avec des bâtons et des faux.

« Va-t'en ! Nous avons peur de tes yeux pleins d'aurore,
Tu nous ramènerais les vieux songes pervers.
Par toi nous rêverions et nous verrions encore
Des ténèbres d'amour obscurcir l'univers. »

Et les femmes quittant les prés et la fontaine,
Laissant les clairs fuseaux et les vases de miel,
Poursuivent en hurlant l'étrangère hautaine
Qui souille le pays d'une senteur de ciel.

Des clameurs de combat sonnent dans les vallées,
Les bois sont secoués de tragiques frissons,
Et, comme aux rouges soirs des anciennes mêlées,
Les filles aux bras forts courent dans les moissons.

Victoire ! maintenant une prostituée
Qui regarde le ciel avec des yeux méchants
Traîne le corps sacré de la vierge tuée ;
Le sang surnaturel trouble les lis des champs.

La nuit descend ; les cieux fleuris d'étoiles claires
Resplendissent comme un jardin prodigieux.
Les filles au cœur froid ont senti leurs colères
Grandir sous le baiser du soir religieux.

Leur fureur se ravive à l'odeur des fleurs douces,
A la bonne rumeur de la plaine et des flots.
Farouches, dénouant leurs chevelures rousses,
Elles poussent du pied l'étrangère aux yeux clos.

Joyeuses d'insulter des neiges lumineuses,
Elles mordent sa gorge avec férocité ;
On voit briller au fond des prunelles haineuses
L'orgueil mystérieux de souiller la beauté.

Et toutes, emplissant de sables et d'ordures
La bouche qui savait les mots mélodieux,
Sur la divine morte avec leurs mains impures
Se vengent de l'amour, des rêves et des dieux.

(Œuvres d'Éphraim Mikhael.)
Lemerre, éditeur.

---

*HÉLÈNE VACARESCO** *1866*

Chant de guerre.

LE vent gémit, le vent apporte
L'immense rumeur des combats !
Vois passer la noire cohorte,
Le sol tressaille sous ses pas.
L'air est rouge, les cieux livides,
Sous le vol des corbeaux avides,
Venus là pour ronger les morts ;
Et dans l'ardente chevauchée,
Ainsi qu'une moisson fauchée,
Tombent les braves et les forts !

* VACARESCO (Mlle Hélène), née à Bucarest en 1866, appartient à l'une des familles les plus illustres et les plus populaires de la Roumanie. On lui doit : *les Chants d'aurore* (1886) ; *l'Ame sereine* (1896) ; *Jehovah*, traduction d'un poème de Carmen Sylva ; *le Rhapsode de la Dâmbovitsa*, recueil de ballades roumaines, traduites sur un rythme particulier ; *Lueurs et Flammes*, poèmes (1903).

Faut-il que pour eux seuls la gloire
Fasse frissonner l'étendard?
De leur radieuse victoire
Ne veux-tu pas aussi ta part?
Ah ! sois jaloux de leur extase !
Après le coup qui les écrase,
Le cœur de triomphe rempli,
Ils tombent tous sans que rien souille
Leur armure qui craint la rouille,
Leur nom qui redoute l'oubli !

Sais-tu que vos pieds l'ont foulée,
La terre où dorment les aïeux,
Et que le bruit de la mêlée
A troublé leur sommeil pieux?
Et songeant aux vieilles alarmes,
Ils sont accoudés sur leurs armes,
Pour voir d'autres lauriers fleurir,
Pour voir, de leurs demeures sombres,
Si l'on songe à leurs grandes ombres,
Et si comme eux l'on sait mourir !

(Chants d'aurore.)
Lemerre, éditeur.

Il passa...

Il passa ! J'aurais dû sans doute
Ne point paraître en son chemin ;
Mais ma maison est sur sa route,
Et j'avais des fleurs dans la main.

Il parla : j'aurais dû peut-être
Ne point m'enivrer de sa voix ;
Mais l'aube emplissait ma fenêtre,
Il faisait avril dans les bois.

Il m'aima : j'aurais dû sans doute
N'avoir pas l'amour aussi prompt ;
Mais, hélas ! quand le cœur écoute,
C'est toujours le cœur qui répond.

Il partit : je devrais peut-être
Ne plus l'attendre et le vouloir ;
Mais demain l'avril va paraître,
Et, sans lui, le ciel sera noir.

(L'Ame sereine.) — *Lemerre, éditeur.*

Le jonc de l'étang sous les aunes
Et le lilas de la forêt
Sauvage où les bergères jamais
Cachent bien leurs parfums secrets

Hélène Vacaresco

---

*EDMOND ROSTAND** *1868-1918*

Le Vieux Pion.

> ... Le voyans au dehors et l'estimans par l'extérieure apparence, n'en eûssiez donné un coupeau d'oignon, tant laid il était de corps et ridicule en son maintien... Mais ouvrant cette boîte eûssiez au dedans trouvé une céleste et impréciable drogue... Rabelais.

VIEUX pion qu'on raillait, ô si doux philosophe
Aux coudes rapiécés, pauvre être marmiteux
Dont l'étroit paletot, d'une luisante étoffe,
Disait un long passé d'hivers calamiteux.

* ROSTAND (Edmond), né à Marseille en 1868, mort à Paris en 1918. Après avoir publié un recueil de vers, *les Musardises*, il débuta sur la scène par *les Romanesques*, comédie en trois actes, en vers (1894), qui tient à la fois de Marivaux et de Banville. Il donna ensuite *la Princesse lointaine* (1895), fantaisie poétique, tirée d'une légende du moyen âge. Deux ans après fut jouée *la Samaritaine*, « évangile en trois tableaux ». L'œuvre capitale de Rostand est *Cyrano de Bergerac*, comédie en cinq actes (1897). En 1900, Rostand donna *l'Aiglon*, qui a pour héros le duc de Reichstadt, et, en 1910, *Chantecler*.

Je te revois. Ton crâne avait une houppette,
Une seule, au milieu, de poils, — et tu louchais.
Et longuement, avec un fracas de trompette,
Dans un mouchoir à grands carreaux tu te mouchais.

Je te revois, dans le préau, sous les arcades,
Grave, déambuler, et j'ai la vision
De ton accoutrement pendant ces promenades
Où tu marchais au flanc de ma division ;

De ta longue, oh ! si longue et noire redingote,
Dans laquelle plus d'un avait déjà sué ;
De ton chapeau gibus bon pour mettre à la hotte,
Si fantastiquement bleuâtre et bossué !

Ton haleine odorait le vin et la bouffarde,
Et, quand tu paraissais à l'étude du soir,
Souvent ton nez flambait dans ta face blafarde,
Et c'est en titubant que tu venais t'asseoir.

Pochard mélancolique au crâne vénérable,
Parfois tu t'éveillais, quand tu cuvais ton vin,
Et, frappant un grand coup de règle sur la table,
Tu glapissais : « Messieurs, silence !... » Mais en vain.

Ou plutôt, tu dormais, sans souci des boulettes
Qu'on mâchait longuement pour t'envoyer au nez.
Et ton étude alors marchait sur des roulettes...
Plus de punitions ni de pensums donnés !

On t'avait surnommé Pif-Luisant. Les élèves
Charbonnaient ton profil grotesque sur le mur.
Mais tu marchais toujours égaré dans tes rêves.
Tu ne souffrais de rien. Tu vivais dans l'azur.

Car tu faisais des vers. Tu rimais un poème !
A nul autre que moi tu ne l'as avoué.
— Comment donc avais-tu, lamentable bohème,
Au fond de ce collège, en province, échoué?

Pif-Luisant, je t'aimais. Quelquefois je suis triste
En repensant à toi. Qu'es-tu donc devenu?
C'est toi qui m'as prédit que je serais artiste,
Et c'est toi le premier rimeur que j'ai connu.

Un jour, ayant trouvé des vers dans mon pupitre,
Tu fus pris d'une joie attendrie, et je vis
Comme un rayonnement sur ta face de pitre,
Et tu me contemplais avec des yeux ravis !

Dès ce jour tu m'aimas. Et tandis que les autres
Jouaient en criaillant aux barres, nous causions.
Les conversations exquises que les nôtres !
Parfois tu m'expliquais un peu mes versions.

Je crois que si j'ai fait vraiment ma rhétorique,
C'est sous les marronniers, en t'écoutant parler.
Tu commentais, dans ton langage poétique,
Homère, — et je voyais la grande mer s'enfler.

Les galères en ligne avec leurs belles proues,
Et les cnémides d'or des Grecs étincelants,
Et je voyais passer, le rose sur les joues,
La merveille de grâce, Hélène, à pas très lents !

Quelquefois tu prenais Virgile, ou bien Tibulle :
J'entendais, sous les verts feuillages, les pipeaux,
Les clochettes dont la chanson tintinnabule
Dans les lointains du soir, quand rentrent les troupeaux.

Et puis, c'était Ovide et ses métamorphoses,
Cycnus qui, duveté de neige, est fait oiseau,
Daphné qui fuit, montrant ses talons nus et roses,
Syringe qui se change en flexible roseau,

En roseau chuchoteur et qui devient lui-même
Une flûte à six trous entre les doigts de Pan,
Io, génisse blanche et que Jupiter aime,
Les yeux d'Argus semés sur les plumes du paon !

Merci, vieux, qui, plus jeune encor, malgré ton asthme,
Que le gandin pédant dont nous suivions les cours,
Fus l'éveilleur de mon premier enthousiasme,
Me refaisant la classe, en plein air, dans les cours !

Merci, toi qui me mis de beau rêves en tête,
Toi dont la main furtive, au dortoir, me glissait
Les livres défendus de plus d'un grand poète,
O toi qui m'as fait lire en cachette Musset !



Phot. Femina.

EDMOND ROSTAND

Souvent, le professeur, corrigeant ma copie,
Dans un discours français trouvait, en suffoquant,
Quelque insulte à Boileau qui lui semblait impie,
Quelque néologisme horriblement choquant ;

Il pâlissait de mon audace épouvantable,
Comme s'il s'attendait à voir crouler le toit...
Mais il ne s'est jamais douté que le coupable,
Mon affreux corrupteur, Pif-Luisant, c'était toi !

Oui, si je fus poussé vers quelque plus moderne
Irrégularité, celui qui me poussa
Fut ce pion crasseux qu'on traitait de baderne,
Diogène poussif et Silène poussah !

O bohème déchu dont le sort fut si rude,
Es-tu du grand sommeil sous la terre endormi,
Ou bien fais-tu toujours, là-bas, ta triste étude,
Et liras-tu ces vers de ton petit ami?

Grand poète incompris, ivrogne de génie,
Toi qui me prédisais un si bel avenir,
Tu fus mon maître vrai. Loin que je te rénie,
Aujourd'hui j'ai voulu chanter ton souvenir.

Et si la mort t'a pris, ce qui vaut mieux peut-être,
Car tu ne souffres plus ni faim, ni froid cuisant,
Dors tranquille, mon vieux, repose-toi, pauvre être,
Toi que j'ai tant aimé... doux pochard... Pif-Luisant !

1889.

Le Souvenir vague ou les Parenthèses.

NOUS étions, ce soir-là, sous un chêne superbe
(Un chêne qui n'était peut-être qu'un tilleul),
Et j'avais, pour me mettre à vos genoux dans l'herbe,
Laissé mon rocking-chair se balancer tout seul.

Blonde comme on ne l'est que dans les magazines,
Vous imprimiez au vôtre un rythme de canot ;
Un bouvreuil sifflotait dans les branches voisines
(Un bouvreuil qui n'était peut-être qu'un linot).

D'un orchestre lointain arrivait un andante
(Andante qui n'était peut-être qu'un flon-flon),
Et le grand geste vert d'une branche pendante
Semblait, dans l'air du soir, jouer du violon.

Tout le ciel n'était plus qu'une large chamarre,
Et l'on voyait, au loin, dans l'or clair d'un étang
(D'un étang qui n'était peut-être qu'une mare),
Des reflets d'arbres bleus descendre en tremblotant.

Et tandis qu'un espoir ouvrait en moi des ailes
(Un espoir qui n'était peut-être qu'un désir),
Votre balancement m'éventait de dentelles
Que mes doigts au passage essayaient de saisir.

Sur le nombre des plis de vos volants de gazes
Je faisais des calculs infinitésimaux,
Et languissants, distraits, nous échangions des phrases
(Des phrases qui n'étaient peut-être que des mots).

Votre chapeau de paille agitait sa guirlande,
Et votre col, d'un point de Gênes merveilleux
(De Gênes qui n'était peut-être que d'Irlande),
Se soulevait parfois jusqu'à voiler vos yeux.

Noir comme un gros pâté sur la marge d'un texte
Tomba sur votre robe un insecte, et la peur
(Une peur qui n'était peut-être qu'un prétexte)
Vous serra contre moi. — Cher insecte grimpeur !

Un grêle rameau sec levait sur le ciel pâle,
Ainsi que pour me mettre en garde, un doigt crochu,
Le soir vint. Vous croisiez sur votre gorge un châle
(Un châle qui n'était peut-être qu'un fichu).

L'ombre nous fit glisser aux pires confidences :
Et dans votre grand œil plus tendre et plus hagard
J'apercevais une âme aux profondes nuances
(Une âme qui n'était peut-être qu'un regard).

La Maison.

O TOITURE, tu te dessines !
Asile vert, je te revois !
Quatre colonnes de glycines
Supportent deux balcons de bois.

Le store met une paupière
Au regard d'un miroir sans tain ;
Et le bon jardinier Jean-Pierre
Flûte un petit rire enfantin.

L'étroit pont de schiste se marbre
Des ombres de la frondaison.
Le piano chante dans l'arbre,
Tant l'arbre est près de la maison.

La clôture est une volière
Où les oiseaux chantent en chœur
Qu'il faut bien agiter le lierre
Puisqu'il a la forme d'un cœur.

Toute cette maison chantante
Qui se mire dans un ruisseau
Sent le coutil, comme une tente,
Et sent l'iris, comme un berceau !

Décoré d'une antique huche
Et de trois chaises, l'escalier
Sent la cire, comme une ruche,
Et la pomme, comme un cellier.

Au salon tendu de cretonne,
Un doux lustre vénitien,
Quand nos rires montent, s'étonne
De se sentir moins ancien ;

Les portes que le vernis dore
Semblent, pour rendre ce salon
Plus délicatement sonore,
Faites en bois de violon.

A voix haute on lit en famille
Tout ce qu'apporte le facteur,
Et la sonnette de la grille
Est la sonnette du bonheur !

Je revois tout cela ! — L'abeille
Bourdonnait, et j'avais dix ans.
Ah ! je crois que je me réveille
Dans ma chambre aux parquets luisants !

Les hauts volets de cette chambre
Étant de ce bois odorant,
De ce beau sapin couleur d'ambre
Que le soleil rend transparent,

Je pouvais, les fenêtres closes,
Dire que le ciel était bleu
Lorsque les volets étaient roses
Comme des doigts devant le feu !

Pour voir les pics couverts de neige
En faisant le grand tour du val,
Le vieil écuyer du manège
Venait me chercher à cheval.

Je rentrais... Abeille, je t'aime,
Qui, comme un miel sur du pain sec,
Mettais sur le grec de mon thème
Un murmure beaucoup plus grec !

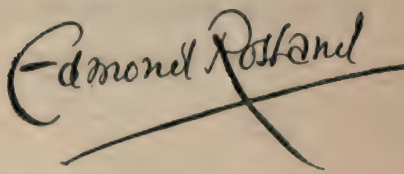
Minutes que rendaient célestes
La mélodie et le travail !
Tous nos orgueils étaient modestes
Comme des bijoux de corail.

Le soleil baignait Sauvegarde.
Monsieur l'inspecteur des forêts
Envoyait souvent, par un garde,
Des fougères que j'adorais !

Et cette maison de campagne
Sentait, lorsque tombait le jour,
La mousse, comme la montagne,
Le mystère, comme l'amour !

Un grand chapeau garni de tulle
Pendait aux cornes d'un isard.
Mon père traduisait Catulle,
Et ma sœur déchiffrait Mozart.

(LES MUSARDISES.)
Fasquelle, éditeur.



1868 *FRANCIS JAMMES* *

C'est aujourd'hui...

8 *juillet* 1894.
Dimanche, sainte Virginie.
LE CALENDRIER.

C'EST aujourd'hui la fête de Virginie...
Tu étais nue sous ta robe de mousseline.
Tu mangeais de gros fruits au goût de Mozambique
et la mer salée couvrait les crabes creux et gris.

* JAMMES (Francis), né à Tournay (Hautes-Pyrénées) en 1868. Son premier recueil de *Vers* parut en 1894 et fut suivi d'*un Jour* (un acte). En 1898, il réunit ses premières poésies sous le titre : *De l'angélus de l'aube à l'angélus du soir.* Le *Deuil des primevères* et *le Triomphe de la vie*, qui commençait par un long poème idyllique, *Jean de Noarrieu*, furent édités en 1901 et 1904. Comme prosateur, il a fait paraître deux nouvelles sentimentales : *Clara d'Ellébeuse* (1899) et *Almaïde d'Etremont* (1901), ainsi que le *Roman du lièvre* (1903). Il a publié en outre : *Pensée des jardins* et *l'Eglise habillée de feuilles* (1906) ; *les Géorgiques chrétiennes* (1912).

Ta chair était pareille à celle des cocos.
Les marchands te portaient des pagnes couleur d'air
Et des mouchoirs de tête à carreaux jaune-clair.
Labourdonnais signait des papiers d'amiraux.

Tu es morte et tu vis, ô ma petite amie,
amie de Bernardin, ce vieux sculpteur de cannes,
et tu mourus en robe blanche, une médaille
à ton cou pur, dans la *Passe de l'Agonie*.

(De l'Angélus de l'aube a l'Angélus du soir.)

Ce Fils de paysan...

CE fils de paysan qui était bachelier,
Nous avons suivi son convoi le long des lierres.

Le dimanche il quittait la petite ville
Et il allait déjeuner avec sa famille.
... L'après-midi, me disait-il, j'y lis Virgile.

En pensant à cela mon cœur s'enfle et se tord.
— Et je sens dans l'azur comme un parfum de mort.

... Oui, tu lisais Virgile, ami. Car l'on t'avait
Appris le latin dans un triste et pieux collège.

Ton père aux mains de terre, ta mère aux mains de chanvre
Étaient joyeux de voir dans ta petite chambre
Tes dessins qui faisaient de toi un bon élève.
Et, pendant qu'il faisait soleil ou de la neige,
Pendant que se pliaient les blés aux tiges bleues,
A cause de leur fils ils étaient bien joyeux.

Des mots compliqués n'avaient pas gâté ton âme.
Tu étais pareil à la modestie du village.
Lorsque les cheminées fument aux pieds de Dieu
Et que s'arrêtent, en tournant le cou, les bœufs.

Virgile, c'est pour moi, ami, ce que tu fus :
Quelque dimanche soir — si triste — où une flûte
De coudrier chantait comme une pluie de nuit...
Une ruche. Un mouton. Un laurier tin et puis
Une tombe où, respectueux, on jette du buis.

(DE L'ANGÉLUS DE L'AUBE A L'ANGÉLUS DU SOIR.)
Mercure de France.

Le Vieux Village.

A André Gide.

LE vieux village était rempli de roses
et je marchais dans la grande chaleur
et puis ensuite dans la grande froideur
de vieux chemins où les feuilles s'endorment.

Puis je longeai un mur long et usé ;
c'était un parc où étaient de grands arbres,
et je sentis une odeur du passé,
dans les grands arbres et dans les roses blanches.

Personne ne devait l'habiter plus...
Dans ce grand parc, sans doute, on avait lu...
Et maintenant, comme s'il avait plu,
les ébéniers luisaient au soleil cru.

Ah ! des enfants dès autrefois, sans doute,
s'amusèrent dans ce parc si ombreux...
On avait fait venir des plantes rouges
des pays loin, aux fruits très dangereux.

Et les parents, en leur montrant les plantes,
leur expliquaient : celle-ci n'est pas bonne...
c'est du poison... elle arrive de l'Inde...
et celle-là est de la belladone,

Et ils disaient encor : cet arbre-ci
vient du Japon où fut votre vieil oncle...
Il l'apporta tout petit, tout petit,
avec des feuilles grandes comme l'ongle.

Ils disaient encor : nous nous souvenons
du jour où l'oncle revint d'un voyage aux Indes ;
Il arriva à cheval, par le fond
du village, avec un manteau et des armes...

C'était un soir d'été. Des jeunes filles
couraient au parc où étaient de grands arbres,
des noyers noirs avec des roses blanches,
et des rires sous les noires charmilles.

Et les enfants couraient, criant : c'est l'oncle !
Lui descendait avec son grand chapeau,
du grand cheval, avec son grand manteau...
Sa mère pleurait : ô mon fils... Dieu est bon...

Lui répondait : nous avons eu tempête...
L'eau douce a bien failli manquer à bord.
Et la vieille mère le baisait sur la tête
en lui disant : mon fils, tu n'es pas mort...

Mais à présent où est cette famille?
A-t-elle existé? A-t-elle existé?
Il n'y a plus que des feuilles qui luisent,
aux arbres drôles, comme empoisonnés...

Et tout s'endort dans la grande chaleur...
Les noyers noirs pleins de grande froideur...
Personne là n'habite plus...
Les ébéniers luisent au soleil cru.

Prière pour qu'un enfant ne meure pas.

MON Dieu, conservez-leur ce tout petit enfant,
comme vous conservez une herbe dans le vent.
Qu'est-ce que ça vous fait, puisque la mère pleure,
de ne pas le faire mourir là, tout à l'heure,
comme une chose que l'on ne peut éviter?
Si vous le laissez vivre, il s'en ira jeter
des roses, l'an prochain, dans la Fête-Dieu claire.

Mais vous êtes trop bon. Ce n'est pas vous, mon Dieu,
qui, sur les joues en roses, posez la mort bleue,
à moins que vous n'ayez de beaux endroits où mettre
auprès de leurs mamans leurs fils à la fenêtre?
Mais pourquoi pas ici? Ah ! puisque l'heure sonne,
rappelez-vous, mon Dieu, devant l'enfant qui meurt,
que vous vivez toujours auprès de votre Mère.

(Le Deuil des primevères.)
Mercure de France.

Les Géorgiques chrétiennes.

DIALOGUE ENTRE LE PÈRE ET LA FILLE

TANDIS que rêve ainsi le noble patriarche,
Sa fille bien-aimée vers lui se met en marche.

Elle arrive sous l'arbre où l'ombre fait un rond
Et sous la barbe vénérable met son front.

Ma fille, dit celui dont elle est née, tu pleures?
Mon père, répond-elle, en effet ; voici l'heure.

Ma fille, lui dit-il, de quoi veux-tu parler?
Mon père, répond-elle, il me faut m'en aller.

Ma fille, lui dit-il, tu vas là-bas, sans doute?
Mon père, répond-elle, il est une autre route.

Ma fille, lui dit-il, quelle route veux-tu?
Mon père, répond-elle, où marche la vertu.

Ma fille, lui dit-il, n'est-ce point ma demeure?
Mon père, répond-elle, il est vrai ; mais tu pleures...

Ma fille, lui dit-il, penses-tu trouver mieux?
Mon père, répond-elle, il faut que j'aille à Dieu.

Ma fille, lui dit-il, mes champs sont-ils stériles?
Mon père, répond-elle, ils rendent cent pour mille.

Ma fille, lui dit-il, renies-tu mon froment?
Mon père, répond-elle, il sert au Sacrement.

Ma fille, lui dit-il, renies-tu mes abeilles?
Mon père, répond-elle, aux cierges elles veillent.

Ma fille, lui dit-il, renies-tu mes doux fruits?
Mon père répond-elle, en croix ils ont mûri.

Leurs sanglots ineffablement se répondirent
Comme les vers sacrés qui montent de deux lyres.

Elle avait à sa mère, à la mort de l'aïeul,
Confié qu'on la mettrait toute vive au linceul.

Et voici maintenant que ses mains desserrées
L'attestaient à celui qui l'avait engendrée.

Et lui, faisant un geste auguste et protecteur,
Semblait tendre un abri sur ce col de douceur.

Il se laissa tomber à genoux et la terre
Supporta le martyre et la gloire d'un père.

(Les Géorgiques chrétiennes.)
Mercure de France.

N'ayant rien d'autre à moi, vers Vous j'élèverai
Cette motte de terre enlevée au guéret.

C'est mon cœur. Il n'est bon à rien ni à personne.
C'est pourquoi le mouillant de pleurs je Vous le donne.

F. Jammes

1872-1900 *EMMANUEL SIGNORET**

Chant pour Prométhée.

O ma mère ! O mon culte ! Vous voyez
que je souffre pour la Justice !

ESCHYLE, *Prométhée.*

O PÈRE des clartés, des arts et des présages !
Qui formas de doux sucs pour adoucir nos maux,
Un mont noir et frappé du choc des mers sauvages
A nourri de ton sang les vents et les oiseaux !

Toi qui vins à Lemnos ravir aux forges saintes,
Pour animer tes blocs sculptés dans les limons,
Des flammes que les vents de l'Olympe ont éteintes,
Surgis : la lyre éclate aux sommets de tes monts !

Sa voix d'Océanide a le frisson des ormes.
Ah ! pour ton cœur gonflé le printemps fut trop peu :
Tu voulus devancer l'ordre éternel des formes
Et, pour mûrir les fruits, tu pris la foudre au dieu.

Mais qu'aujourd'hui ton corps desséché sur les cimes
Refleurisse ; descends de tes monts, il est temps,
L'été brillant du monde a des moissons sublimes
Et des vins dont la force enivre les Titans !

Ton vautour succomba sous les flèches d'Alcide.
Viens : le laurier fleurit, le ciel est sans courroux,
Les dieux moins grands que toi sont morts : l'Olympe est vide !
— Seuls Bacchus pampré d'or et l'œil toujours humide
Et Minerve aux yeux bleus t'attendent parmi nous !...

(LA SOUFFRANCE DES EAUX.)
Bibliothèque artistique et littéraire.

* SIGNORET (Emmanuel), né à Langon (Bouches-du-Rhône) en 1872, mort en 1900. Il passa son enfance au village natal, fit ses études à Aix-en-Provence, et entreprit plusieurs voyages en Italie (1896-99). La plupart de ses poèmes parurent dans le *Saint-Graal*, revue qu'il avait fondée en 1890. On lui doit : *le Livre de l'Amitié* (*Mirzaël et Myrtil*), poèmes en vers et en prose (Paris, 1891) ; *Ode à Paul Verlaine* (Paris, 1892) ; *Daphné*, poèmes (Paris, 1894) ; *Vers dorés* (Paris, 1896) ; *la Souffrance des eaux* [première partie, suivie du Premier Livre des sonnets, de trois élégies et de cinq poèmes] (Paris, 1899) ; *Vers et prose* (février, 1899) ; *le Tombeau de Stéphane Mallarmé* (poème, 1899) ; *le Premier Livre des élégies* (Cannes, 1900).

Réclusion.

HEUREUX les poètes qu'enchante
L'odeur des herbes et des bois,
L'eau qui coule, l'oiseau qui chante,
Tous les parfums, toutes les voix !

Quand ils vont parmi la campagne,
Leur rêve n'est pas seul en eux :
Tout leur rit et les accompagne,
Par les grands chemins lumineux.

Un jour de printemps les délivre
Des plus importunes douleurs,
Leur âme distraite s'enivre
De murmures et de couleurs.

La brise a pour eux des caresses,
Chaudes et fraîches tour à tour,
Aussi douces que les maîtresses :
Ils peuvent oublier l'amour.

Pour les yeux épris tout est joie,
Et la colline au pur dessin
Qui sur l'horizon se déploie
Est aussi belle qu'un beau sein.

Ils ignorent la servitude
Et le poids des rêves secrets ;
De l'amour à la solitude
Ils vont et viennent sans regrets.

* RIVOIRE (André), né à Vienne (Isère) en 1872. Il s'est fait connaître par *les Vierges* (1895), *le Songe de l'Amour* (1900), *le Chemin de l'oubli* (1904), *le Plaisir des Jours* (1913), recueils auxquels il faut ajouter *Berthe aux grands pieds*, poème (1899). Il a transporté au théâtre ses éminentes qualités de poète en écrivant : *Il était une bergère* (Comédie-Française, 1905) et *le Bon roi Dagobert* (Comédie-Française, 1908). On lui doit encore au théâtre : *la Peur de souffrir*, un acte en prose (1899) ; *l'Ami du ménage* (1905).

Les êtres sont pour eux des choses
Dont l'aspect seul fait tout le prix ;
Ils sont consolés par les roses
Des lèvres et de leurs mépris.

Ils savent aimer sur la terre
Toutes les beautés sans choisir ;
Tout leur est surprise et mystère :
Leur amour n'est que leur désir...

Ils sont heureux ! Je les envie,
Ces cœurs libres et passagers
Que tout repeuple et dont la vie
Se disperse en émois légers.

Ils sont heureux ! Moi, que m'importe
L'aspect innombrable des champs,
L'odeur douce que le vent porte
A l'heure des soleils couchants !

Mon âme est à jamais fermée
Et morte à tout ce qui n'est pas
Le parfum de la bien-aimée
Ou le murmure de ses pas.

Je n'entends, je ne vois rien qu'elle ;
C'est en vain que, pour me guérir,
La nature peut être belle,
Embaumer, chanter et fleurir.

Je n'ai pas vécu de journée
Depuis mon enfance, jamais,
Sans l'avoir humblement donnée
Toute à la femme que j'aimais.

Je n'ai vu le monde qu'à peine ;
J'ai vécu, — tristesse ou bonheur, —
Toute ma part de vie humaine
Sans pouvoir sortir de mon cœur.

J'ai dédaigné les paysages,
Les bois, les fleuves et les ciels...
Je n'ai connu que les visages
Et les yeux confidentiels.

Petite Amie.

LE vieux jardin aux murs fleuris de clématite,
Quand je ferme les yeux, m'apparaît toujours grand,
Et vous m'apparaissez toujours toute petite,
Le visage éclairé d'un rire espiègle et franc.

Je vous revois toujours dans l'herbe ensoleillée
Où tremblaient, au matin, de lumineux réseaux,
Légère et bondissante, aussitôt réveillée,
Cherchant partout des yeux les fleurs et les oiseaux.

On n'était jamais sûr, à la plus haute branche,
De ne pas voir surgir dans les feuilles, soudain,
Votre figure blonde et votre robe blanche,
Comme une fleur grimpante au milieu du jardin.

Moi, j'étais votre aîné de quelques jours à peine :
Je crois bien qu'à nous deux nous n'avions pas vingt ans.
Vos caprices régnaient sur mon âme incertaine,
Je suivais comme un fou vos désirs inconstants.

Vous saviez ma faiblesse et vous brusquiez sans trêve
Avec des mots railleurs, dont je pleurais parfois,
Mon cœur épris déjà de tendresse et de rêve
Et de sages projets murmurés à mi-voix.

Vous ne vouliez pas voir mes yeux pleins de reproches
Mes pas, derrière vous, se hâtaient tristement.
J'aurais aimé des jeux calmes, où l'on est proches,
Où l'on se dit : « Monsieur, madame, » en se nommant.

Dédaignant la poupée et les pâtés de sable,
Vous n'aimiez que les jeux bruyants et garçonniers ;
Vous n'aviez de bonheur que d'être insaisissable,
Et vos gestes boudaient, s'ils étaient prisonniers.

Vous pâlissiez bientôt sur les livres d'études ;
Par delà les gros murs sombres de la maison,
Vos rêves pourchassaient toute la multitude
Des insectes cachés dans l'herbe en floraison.

Les lettres, une à une, au long de chaque ligne,
Marchaient en file noire, ainsi que des fourmis ;
Des moineaux effrontés venaient vous faire signe ;
Vous regardiez de loin les arbres, vos amis.

Vous écoutiez les chiens courir sur la pelouse,
Et vous aviez parfois des larmes dans les yeux,
Et votre petite âme était toute jalouse
De leur course enivrée et de leurs bonds joyeux.

Vous ne compreniez pas qu'à l'heure chaude où vibre
La rumeur de l'été sous le ciel éclatant
On puisse être vivante et ne pas être libre,
Quand tout le grand jardin vous rit et vous attend.

Votre cœur s'irritait, sans comprendre qu'il faille
Sur des mots inconnus tendre ses yeux distraits,
Au lieu de s'en aller, sous un chapeau de paille,
Courir dans le soleil et s'éventer d'air frais,

Au lieu de se rouler dans l'herbe et dans la mousse,
D'écraser dans ses mains les roses des massifs !...
Et le soir seulement vous étiez grave et douce,
Avec des gestes lents et des regards pensifs.

Vos pas se rapprochaient de la maison amie,
Sitôt que vous sentiez les ombres en chemin ;
Peureuse, tout à coup, dans la clarté blêmie,
Les fleurs que vous teniez vous tombaient de la main.

Vous m'appeliez des yeux ; mon heure était venue :
Docile, près de moi, vous daigniez vous asseoir,
Et ma tendresse enfin, tout le jour méconnue,
Vous était un refuge aux approches du soir.

Alors vous n'étiez plus rieuse ni farouche ;
Vous-même, vous preniez ma main sur mes genoux ;
Des mots presque amoureux montaient à votre bouche,
Tandis que le jardin mourait autour de nous...

Inoubliables soirs où, l'âme déjà tendre,
Nous nous sentions unis par le double besoin,
Vous, d'être protégée, et moi, de vous défendre
Contre les sourds bruits noirs qu'on entendait au loin.

Mes bras à votre cou rassuraient votre crainte ;
Vous incliniez la tête et vous fermiez les yeux,
Aimant déjà peut-être en cette longue étreinte
Un espoir de bonheur vague et silencieux.

Et peu à peu, serrés bien fort l'un contre l'autre,
Immobiles, muets sous le ciel obscurci,
Nous n'entendions plus rien que mon cœur et le vôtre,
Et nous n'aimions plus rien que de rester ainsi.

(Le Chemin de l'oubli.)
Lemerre, éditeur.

Sache lentement la choisir,
D'une âme vite refermée,
La compagne de ton désir
Dont tu feras ta bien aimée.

Va longtemps, comme un promeneur,
Dans la foule vaine et charmante,
Avant de fier ton bonheur
Au cœur fragile d'une amante.

Prends garde aux promesses des yeux
A la caresse du sourire,
Au mensonge délicieux
Des visages où tu crois lire...

André Rivoire

O ma lampe.

O MA lampe, ô ma pauvre amie,
Causons un brin de souvenir...
La fenêtre ouverte à demi
Nous enverra l'ancien zéphir
Qu'ont caressé bien des poètes...
Nous reverrons le triste temps
Où l'on faisait les amourettes
En mélancolie de printemps,
Quand on avait de longs cheveux,
Qu'on raclait des airs de bohème,
Au printemps des premiers aveux. —
Et rêvons les mansardes blêmes,
Et les pots de vin engloutis
De ces crânes aux fortes lèvres
Qui, le cœur brisé, sont partis
Dans des cimetières de fièvres,
Au pays des premiers amours...
De ces gueux à la taille fine,
Au boléro de troubadours,
Qui s'en allaient dans la ravine
Pleurer celles qui ne sont plus,
Ceux qui sont morts sans qu'on pâlisse,
Au temps des longs chapeaux pointus,
En prononçant le nom d'Alice...
Et qui, sous les saules d'hiver,
Songent morts à leur endormie....

* BATAILLE (Félix-Henry), né à Nîmes en 1872, mort à Rueil en 1922. Il débuta par des études de peinture aux Beaux-Arts et dirigea, en 1894, le « Journal des artistes ». C'est surtout comme auteur dramatique qu'il est connu. Il fit représenter en 1894 sa première pièce, *la Belle au bois dormant*, féerie lyrique, au théâtre de l'Œuvre, et, deux ans après, *la Lépreuse*, tragédie légendaire. Il a ensuite donné au théâtre : *Ton Sang*, tragédie moderne en quatre actes; *l'Enchantement*, comédie en quatre actes (Odéon, Gymnase, en 1900) ; *le Masque*, comédie en trois actes (Vaudeville, 1902) ; *Résurrection*, drame en cinq actes, adaptation du roman de Tolstoï (Odéon, 1902) ; *Maman Colibri*, comédie en quatre actes (Vaudeville, 1904) ; *la Marche nuptiale*, pièce en quatre actes (Vaudeville, 1905); *Poliche* (Comédie-Française, 1906); *la Femme nue* (Renaissance, 1908) ; *la Vierge folle* (Gymnase, 1910). Comme poète on lui doit : *la Chambre blanche* (1895) et *le Beau Voyage* (1904).

Et ce temps-là, c'était hier,
O ma lampe, ô ma pauvre amie !...

O ma lampe, ô ma pauvre amie,
Le temps n'est plus où sous tes yeux,
Sous ton froid regard de momie,
Les poètes dévotieux,
Avec leurs muses d'élégie
Sanglotaient des sanglots frileux...
Triste nuit, de leur sang rougie,
Toi, pâle Muse aux doux yeux bleus,
Qui chantais à la pleine lune,
Tout est passé, comme le cri
D'un oiseau blessé dans la hune...
Ta pauvre robe a défleuri,
Fille des âmes solitaires...
Temps des romances, temps naïfs,
Quand les amants aux cimetières
S'en allaient pleurer sous les ifs...
Qui donc remettra vos parures
Et vos bouquets abandonnés,
O langoureuses créatures,
Portraits aux cadres écornés?
Quand reverrons-nous, près des tables
Où veillaient les jeunes rêveurs,
Les amoureuses charitables
Prier tout bas avec ferveur?...
O jadis ! douces nuits de mai....
O temps des longues diligences...
Des dames en cabriolet...
Je suis né tard et sans croyances.
Voici la pluie avec le vent...
J'entends hurler la cheminée,
Comme une sorcière avinée,
Et s'égoutter l'eau sur l'auvent.

1887. (LA CHAMBRE BLANCHE.)

Les Souvenirs...

LES souvenirs, ce sont des chambres sans serrures,
Des chambres vides où l'on n'ose plus entrer,
Parce que de vieux parents jadis y moururent.
On vit dans la maison où sont ces chambres closes...
On sait qu'elles sont là comme à leur habitude,
Et c'est la chambre bleue et c'est la chambre rose...
La maison se remplit ainsi de solitude,
Et l'on y continue à vivre en souriant...
J'accueille quand il veut le souvenir qui passe,
Je lui dis : « Mets-toi là... Je reviendrai te voir... »
Je sais toute ma vie qu'il est bien à sa place,
Mais j'oublie quelquefois de revenir le voir. —
Ils sont ainsi beaucoup dans la vieille demeure.
Ils se sont résignés à ce qu'on les oublie,
Et si je ne viens pas ce soir ni tout à l'heure,
Ne demandez pas à mon cœur plus qu'à la vie...
Je sais qu'ils dorment là, derrière les cloisons,
Je n'ai plus le besoin d'aller les reconnaître ;
De la route je vois leurs petites fenêtres, —
Et ce sera jusqu'à ce que nous en mourions.
Pourtant je sens parfois, aux ombres quotidiennes,
Je ne sais quelle angoisse froide, quel frisson,
Et ne comprenant pas d'où ces douleurs proviennent
Je passe...
                Or, chaque fois, c'est un deuil qui se fait.
Un trouble est en secret venu nous avertir
Qu'un souvenir est mort ou qu'il s'en est allé...
On ne distingue pas très bien quel souvenir,
Parce qu'on est si vieux, on ne se souvient guère...

Pourtant, je sens en moi se fermer des paupières.

(LA CHAMBRE BLANCHE.)
Mercure de France.

La Fontaine de pitié...

LES larmes sont en nous. C'est la sécurité
des peines de savoir qu'il y a des larmes toujours prêtes.
Les cœurs désabusés les savent bien fidèles.
On apprend, dès l'enfance, à n'en jamais douter.
Ma mère à la première a dit : « Combien sont-elles? »

Des larmes sont en nous et c'est un grand mystère.
Cœur d'enfant, cœur d'enfant, que tu me fais de peine
à les voir prodiguer ainsi et t'en défaire
à tout venant, sans peur de tarir la dernière.
Et celle-là, pourtant, vaut bien qu'on la retienne !

Non, ce n'est pas les fleurs, non, ce n'est pas l'été
qui nous consoleront si tendrement, c'est elles.
Elles nous ont connus petits et consolés.
Elles sont là, en nous, vigilantes, fidèles.
Et les larmes aussi pleurent de nous quitter.

Les Trains.

LES trains rêvent dans la rosée, au fond des gares...
Ils rêvent des heures, puis grincent et démarrent...
J'aime ces trains mouillés qui passent dans les champs,
Ces longs convois de marchandises bruissant,
Qui pour la pluie ont mis leurs lourds manteaux de bâches,
Ou qui dorment des nuits entières dans les garages...
Et les trains de bestiaux où beuglent mornement
Des bêtes qui se plaignent au village natal...
Tous ces grands wagons gris, hermétiques et clos,
Dont le silence luit sous l'averse automnale,
Avec leurs inscriptions effacées, leurs repos
Infinis, leurs nuits abandonnées, leurs vitres pâles...
Oh ! le balancement des falots dans l'aurore !...
Une machine est là qui susurre et somnole...
Une face se montre et rabaisse le store...
Et la petite gare où tinte une carriole...

Belloy, Sours, Clarigny, Gagnac et la banlieue...
Oh ! les wagons éteints où l'on entend des souffles !
La palpitation des lampes au voile bleu...
Le train qu'on croise, et qui vous dit qu'il souffre,
Tandis que nous fronçons le sourcil dans nos coins,
Et nous laisse étonnés de son prolongement...
Oh ! dans la halte verte où l'on entend les cailles,
Le son du timbre triste et solitaire ! .. Et puis
Les voies bloquées avec au loin un sifflet qui tressaille,
Les signaux réguliers dans le dortoir des nuits...
Des appels mystérieux que l'on ne comprend pas...
Et, — oh ! surtout ! après des bercements sans fin,
Où l'âme s'est donnée comme en une brisure,
L'entrée, retentissante, avec un bruit d'airain,
De tout l'effort joyeux et bondissant du train,
Dans les grandes villes pleines de murmures !...
C'est là que vient se casser net le pur rayon
Qui m'a conduit d'un rêve à l'autre par le monde,
Rails infinis, sous le beau clair de lune et les fourgons,
A qui j'ai confié l'amertume profonde
De tous nos chers départs et tant d'enchantements...

J'aime les trains mouillés qui passent dans les champs.

(Le Beau Voyage.)
Fasquelle, éditeur.

Les larmes sont en nous. C'est la sécurité
Des peines de savoir qu'il y a des larmes toujours prêtes.
On apprend dès l'enfance à n'en jamais douter...
. . . .
Ma mère, à la première, a dit : Combien sont-elles ?

Henry Bataille

La Grande Ivresse.

Par les nuits d'été bleues où chantent les cigales, Dieu verse sur la France une coupe d'étoiles, le vent porte à ma lèvre un goût du ciel d'été ! Je veux boire à l'espace fraîchement argenté.

L'air du soir est pour moi le bord de la coupe froide où, les yeux mi-fermés et la bouche goulue, je bois, comme le jus pressé d'une grenade, la fraîcheur étoilée qui se répand des nues.

Couché sur un gazon dont l'herbe est encore chaude de s'être prélassée à l'haleine du jour, oh ! que je viderais, ce soir, avec amour, la coupe immense et bleue où le firmament rôde !

Suis-je Bacchus ou Pan? je m'enivre d'espace ; et j'apaise ma fièvre à la fraîcheur des nuits. La bouche ouverte au ciel où grelottent les astres, que le ciel coule en moi ! Que je me fonde en lui !

Enivrés par l'espace et les cieux étoilés, Byron et Lamartine, Hugo, Shelley sont morts. L'espace est toujours là ; il coule illimité ; à peine ivre il m'emporte, et j'avais soif encore !

(BALLADES FRANÇAISES.)

* FORT (Paul), né à Reims en 1872. Il fonda en 1890 le Théâtre d'art, destiné à mettre en relief tant des œuvres dramatiques inconnues ou dédaignées que des pages d'écrivains nouveaux. En 1895 il commença à publier des petites pièces détachées, réunies plus tard en volume sous le titre de *Ballades françaises*. On lui doit : *la Petite Bête*, comédie en un acte, en prose (1890) ; *Plusieurs choses*, poésies (1894) ; *Premières lueurs sur la colline*, poésies (1894) ; *Monnaie de fer*, poésies et poèmes en prose (1894) ; *Presque les doigts aux clés* (Paris, 1895) ; *Il y a là des cris*, poésies (1895) ; *Ballades* (*Ma Légende, Mes Légendes*), poèmes en prose (1896) ; *Ballades* (*la Mer, les Cloches, les Champs*), poèmes en prose (1896) ; *Ballades* (*les Saisons, Aux champs, Sur la route et devant l'âtre, Mes Légendes, l'Orage*), poèmes en prose (1896) ; *Ballades* (*Louis XI, curieux homme*), poèmes en prose (1896) ; *Ballades françaises*, poèmes et ballades (1894-1896) ; *Montagne* (*Forêt, Plaine, Mer*), ballades françaises, IIe série (1898) ; *le Roman de Louis XI*, ballades françaises, IIIe série (1899) ; *les Idylles antiques*, ballades françaises, IVe série (1900).

Des « Ballades des cloches ».

AH ! que de joie, la flûte et la musette troublent nos cœurs de leurs accords charmants, voici venir les gars et les fillettes, et tous les vieux au son des instruments.

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai marions-nous, et ce joli couple, itou !

Que de plaisirs quand, dans l'église en fête, cloche et clochettes les appellent tertous, — trois cents clochettes pour les yeux de la belle, un gros bourdon pour le cœur de l'époux.

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou !

La cloche enfin tient nos langues muettes. Ah ! que de peine quand ce n'est plus pour nous... Pleurez, les vieux, sur vos livres de messe. Qui sait? bientôt la cloche sera pour vous.

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou !

Enfin, c'est tout, et la cloche est muette. Allons danser au bonheur des époux. Vive le gars et la fille et la fête ! Ah ! que de joie quand ce n'est pas pour nous.

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou !

Que de plaisir, la flûte et la musette vont rajeunir les vieux pour un moment. Voici danser les gars et les fillettes. Ah ! que de joie au son des instruments !

(BALLADES FRANÇAISES.)

Des « Ballades au hameau ».

CETTE fille, elle est morte, est morte dans ses amours.

Ils l'ont portée en terre, en terre au point du jour.

Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en ses atours.

Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en son cercueil.

Ils sont rev'nus gaîment, gaîment avec le jour.

Ils ont chanté gaîment, gaîment : « Chacun son tour.

« Cette fille, elle est morte, est morte dans ses amours. »

Ils sont allés aux champs, aux champs comme tous les jours.

(BALLADES FRANÇAISES.)

L'Alerte.

A M. G. Conrado.

LE soir tombe. Les faunes, aux toisons fatiguées, ont laissé dans les sources, en remontant les rives, les naïades fluides couler sur le gravier, s'échapper de leurs bras les tailles fugitives.

Ils ouvrent, s'y plongeant, les roseaux en corbeilles, et dorment. Leurs bras velus s'étendent sur les sources. Nonchalamment pendantes, les mains fauves y baignent, caressant les échines des nymphes dans leur course.

Les doigts, où fuit l'eau vive, peignent les crins dorés : l'eau se ride entraînant, avec les chevelures, ce qui tombe d'étoiles à travers la feuillée ; et l'on entend les faunes ronfler sur le murmure.

C'est l'heure où Pan, rêveur, siffle dans la forêt. Le rossignol caché lui répond ; et leurs trilles montent, se poursuivant dans les arbres qui brillent, tant, pour les écouter, la lune est venue près.

Le satyre s'est tu, et l'oiseau se lamente... Plus un bruit. Hors des sources, les naïades ont sauté, d'un saut si doux

qu'un faune ne fut pas éveillé. Elles courent ! Dans la plaine est-ce un berger qui chante?

Pan hume, autour de lui, l'agréable vapeur qui se répand sous bois de tant d'épaules nues, et suit jusqu'à l'orée le sillage d'odeur de Galatée furtive, et qu'il a reconnue.

Toutes, sur la lisière, sont couchées attentives à de grands bruits secrets, dans l'horizon perdus, et le satyre, inquiet, se penche pour ravir un chant que n'entend pas son oreille poilue.

Il s'est précipité, grimpant au plus haut chêne qui tord ses noirs rameaux sur le ciel étoilé. Vif, il atteint la cime par les vents dépouillée, et ses regards phosphorescents fouillent la plaine.

Toute la terre est nue jusqu'à l'horizon courbe, où la plaine se fond aux regards ; et nul arbre, nul foyer, nul troupeau, nulles formes ne bougent : au clair de lune la plaine herbeuse luit comme un marbre.

Sur sa branche craquante, et sifflant, Pan trépigne, et la forêt profonde, feuille à feuille, frémit. Haussant leurs cornes d'or, qui trouent l'argent des cimes, mille têtes crépues émergent autour de lui.

Le dos de la forêt grouille de toisons fauves ; le grand chêne panique en est comme échevelé. Les feuilles sont des mains ; chaque branche est un faune auquel des mains s'agrippent, qui veulent se hisser !

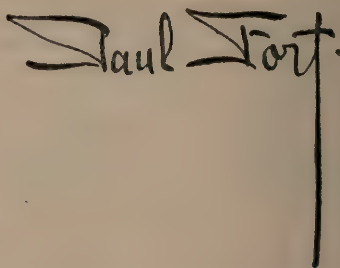
Emportée vers les cimes, la troupe des naïades semble nager dans l'air entre les bras velus. Alerte !... A leur clameur douloureuse et sauvage, des trompettes de guerre, faunes, ont répondu !

Comme une vague se gonfle en parcourant la mer, tous voient se rapprocher, livide, l'horizon noir. Et des fleurs métalliques jettent de froids éclairs sur le sombre cristal de l'air au fond du soir.

C'est la forêt en marche des javelots et des piques ; les crinières flottent, où bombe le haut fronton des chars ; c'est la houle bleuâtre des cimiers héroïques, et, dominant la houle, la face de César.

(IDYLLES ANTIQUES. — BALLADES FRANÇAISES.)

Mercure de France.



*CHARLES GUÉRIN** — *1873-1907*

L'Éros funèbre.

NUIT d'ombre, nuit tragique, ô nuit désespérée !

J'étouffe dans la chambre où mon âme est murée,
Où je marche, depuis des heures, âprement,
Sans pouvoir assourdir ni tromper mon tourment.
Et j'ouvre la fenêtre au large clair de lune.
Sur les champs nage au loin sa cendre bleue et brune.

* GUÉRIN (Charles), né à Lunéville (Meurthe-et-Moselle) en 1873. Mort dans la même ville en 1907. On lui doit : *Fleurs de neige*, poésies (Nancy, 1893) [sous le pseudonyme d'Heirclas Rügen] ; *l'Art parjure*, poésies (Munich, 1894) ; *Joies grises*, poésies (Paris, 1894) ; *Georges Rodenbach*, essai de critique (Nancy, 1894) ; *le Sang des crépuscules*, poésies (Paris, 1895) ; *Sonnets et un Poème* (Paris, 1897) ; *le Cœur solitaire*, poésies (Paris, 1898) ; *l'Éros funèbre*, poèmes (Paris, 1900) ; *le Semeur de cendres*, poèmes (Paris, 1901) ; *l'Homme intérieur*, poèmes (Paris, 1905).

Comme une mélodie heureuse au dessin pur
La colline immobile ondule sur l'azur
Et lie à l'horizon les étoiles entre elles.
L'air frémit de soupirs, de voix, de souffles d'ailes.
Une vaste rumeur gronde au bas des coteaux
Et trahit la présence invisible des eaux.
Je laisse errer mes yeux, je respire, j'écoute
Les sombres chiens de ferme aboyer sur la route
Où sonnent les sabots d'un passant attardé.

Et sur la pierre froide où je suis accoudé,
Douloureux jusqu'au fond de l'âme et solitaire,
Je blasphème la nuit lumineuse et la terre
Qui semblent me sourire et m'ignorent, hélas !
Et sachant que la vie, à qui n'importe pas
Un cœur infiniment désert de ce qu'il aime,
Ne se tait que pour mieux s'adorer elle-même,
Je résigne l'orgueil par où je restais fort,
Et j'appelle en pleurant et l'amour et la mort.

« C'est donc toi, mon désir, ma vierge bien-aimée !
Faible comme une lampe à demi consumée
Et contenant ton sein gonflé de volupté,
Tu viens enfin remplir ta place à mon côté.
Tu laisses défaillir ton front sur mon épaule,
Tu cèdes sous ma main comme un rameau de saule,
Ton silence m'enivre et tes yeux sont si beaux,
Si tendres que mon cœur se répand en sanglots.
C'est toi-même, c'est toi qui songes dans mes bras !
Te voici pour toujours mienne, tu dormiras
Mêlée à moi, fondue en moi, pensive, heureuse,
Et prodigue sans fin de ton âme amoureuse !
O Dieu juste, soyez béni par cet enfant
Qui voit et contre lui tient son rêve vivant !
Mais toi, parle, ou plutôt, sois muette, demeure
Jusqu'à ce qu'infidèle au ciel plus pâle, meure
Au levant la dernière étoile de la nuit.

Déjà l'eau du matin pèse à l'herbe qui luit,
Et, modelant d'un doigt magique toutes choses,
L'aube à pleins tabliers sème ses jeunes roses.

O la sainte rumeur de sève et de travail !
Écoute passer, cloche à cloche, le bétail,
Et rauquement mugir la trompe qui le guide.
La vallée a ses tons d'émeraude liquide,
Les toits brillent, les bois fument, le ciel est clair,
Chaque vitre au soleil répond par un éclair.

La douceur de la vie entre par la fenêtre.
J'aime à cause de toi l'aube qui vient de naître,
Et, mêlée à la grâce heureuse du décor,
Mon immortelle amour, tu m'es plus chère encor.
Nous tremblons, enivrés du vin de notre fièvre,
Et nous nous demandons tout bas et lèvre à lèvre,
Quels matins purs, quels soirs lumineux et bénis
Couvent nos doigts tressés comme les brins des nids.
Et ni la terre en joie et ni le ciel en flammes,
Rien ne détourne plus du rêve nos deux âmes,
Qui parmi la rumeur grandissante du jour
Pleurent dans le silence infini de l'amour. »
L'amour ?... rouvre les yeux, mon pauvre enfant, regarde !

Le val est bleu de clair de lune, le jour tarde,
La rivière murmure au loin avec le vent,
Et te voilà plus seul encor qu'auparavant.
La bien-aimée au front pensif n'est pas venue,
Le sein que tu pressais n'est qu'une pierre nue,
La voix qui ravissait tes sens n'est qu'un écho
Du bruit des peupliers tremblants au bord de l'eau.
La longue volupté de cette heure attendrie
Fut le jeu d'un désir expert en tromperie.

Va, ferme la croisée, et quitte ton espoir.
Mesure en t'y penchant ton morne foyer noir :
N'est-ce pas toi cet âtre éteint où deux Chimères
Brillent d'un vain éclat sur les cendres amères?
Et puisque tout est faux, puisque même ton art
Aux rides de son cœur s'écaille comme un fard,
Cherche contre l'assaut de ta peine insensée
L'asile sûr où l'homme échappe à sa pensée,
Ouvre ton lit désert comme un sépulcre, et dors
Du sommeil des vaincus et du sommeil des morts.

(L'ÉROS FUNÈBRE.)
Mercure de France.

Virgile et Chénier.

C'EST vous, voluptueux Chénier, vous, grand Virgile,
Que j'ouvre aux jours dorés de l'automne, en rêvant,
Le soir, dans un jardin solitaire et tranquille
Où tombent des fruits lourds détachés par le vent.
Je vous lis d'un esprit inquiet, et j'envie
Vos amantes, Chénier ! Virgile, vos héros !
Moi que rien de fécond ne tente dans la vie,
La lutte, ni l'amour, ni les simples travaux,
Et qui trouve, ironique entre les philosophes,
A douter de moi-même une âpre volupté.
Je sens le cœur humain trop large pour mes strophes.
Le vieil air douloureux, d'autres l'ont mieux chanté ;
Leur nom nourrit encor les clairons de la gloire.
Pour moi qu'un rigoureux destin laisse inconnu,
Je presse entre les doigts la flûte usée et noire
Des pauvres, des railleurs et des fous. Son bois nu
Est plus doux qu'un baiser savoureux à ma bouche ;
Elle est ma confidente obscure et mon enfant,
Et répond comme une âme à l'âme qui la touche.
Un passant, que mon cœur sait émouvoir, souvent
Au temps des raisins mûrs s'arrête pour l'entendre.
Je suis seul et je joue, ignorant qu'il est là,
Tour à tour désolé, voluptueux ou tendre.
Chaque jour, sur les tons qu'hier elle modula,
Ma misère sanglote et demande l'aumône,
Et le passant muet songe et baisse le front ;
Il m'écoute, et revient, et trouve chaque automne
La flûte plus plaintive et mon mal plus profond.

(LE SEMEUR DE CENDRES.)
Mercure de France.

TA jeunesse, à tort obstinée,
Ne sut longtemps que s'abuser
A croire que la destinée
Trouve sa fin dans le baiser ;

Et ce fut son erreur encore
D'avoir pu penser qu'on nourrit
Le cœur vide et qui se dévore
En gorgeant de rêves l'esprit.

Aujourd'hui, rongé d'amertume,
Tu mesures l'inanité
Du double essai qui la résume :
Littérature et volupté.

Tu sors plein d'ombre de ces livres
Qui devaient te rendre savant ;
Malgré l'amour dont tu l'enivres,
Ton cœur est plus morne qu'avant.

Ah ! pécheurs naïfs que nous sommes !
Rien ne vaut la gloire, vois-tu,
De vivre pour léguer aux hommes
Un haut exemple de vertu.

A la Fontaine.

Suis jusqu'à la fontaine où finit son chemin
Cette fille à la belle hanche
Qui porte et sur l'épaule assure avec sa main
Un grand vase d'argile blanche.

Vois, ce rocher moussu d'où sort un filet d'eau
Et qu'entoure un champ de fougère :
Elle s'arrête ; elle a déposé le fardeau
De sa jarre encore lègère.

D'un oblique genou la soutenant alors,
Elle en présente l'ouverture
Á l'eau qui, sans se rompre en poudre sur les bords,
Y tombe, courbe, bleue et pure ;

Et, tandis qu'au soleil du soir brillent les flancs
De l'urne où se penche la femme,
L'eau qui bouillonne et monte avec bruit au dedans
Gravit les degrés de la gamme.

Hercule et Prométhée.

Hercule, avant qu'il aboutisse
Au bûcher fait de tout un bois,
Veut encore pour la justice
S'armer une dernière fois.

C'est sur la cime expiatoire
Où, par un supplice immortel,
Prométhée assure sa gloire
D'avoir volé le feu du ciel.

Un vautour lui fouille le foie.
Sa chair, impérissablement,
A l'implacable oiseau de proie
Offre un douloureux aliment ;

Tandis que sa plainte remue
L'écho de glace des hauts lieux
Et monte au sommet de la nue
Réjouir la haine des dieux.

Saisissant son arc invincible,
Son carquois presque dépeuplé,
Hercule prend alors pour cible
La poitrine du monstre ailé.

Sa flèche inévitable est prête ;
Il vise, ébloui par le jour...
Mais le Titan lui crie : Arrête !
Je m'ennuierais sans mon vautour.

BIEN que mort à la foi qui m'assurait de Dieu,
Je regrette toujours la volupté de croire,
Et ce dissentiment éclate en plus d'un lieu
Dans mon livre contradictoire.

Ayant pour son malheur le choix de deux chemins,
Ma vie entre chacun piétine, balancée ;
J'hésite à prendre un but, quel qu'il soit, tant je crains
De me découvrir ma pensée.

Mais, dussé-je partir sans savoir où j'irai,
Il faut que je m'enfonce enfin dans une route :
Je suis las de souffrir d'être ainsi déchiré
Par les violences du Doute.

S'il m'arrive d'errer pour un temps hors des murs
De la communauté catholique et romaine,
Je n'empêcherai pas qu'au sein des dogmes sûrs
Un heureux détour me ramène ;

Car, héritier d'un sang déjà vieux de chrétiens,
C'est encore lui qui parle en moi lorsque je pense,
Et l'amour qui m'unit sur cette terre aux miens
Me fait aimer leur espérance.

La douleur qui m'incline à de mauvais sentiers
N'usera pas l'instinct profond de tout mon être :
Je veux, quand le moment viendra, mourir aux pieds
Du crucifix qui m'a vu naître.

(L'Homme intérieur.)
Mercure de France.

---

*FERNAND GREGH** *1873*

Nous étions deux enfants.

NOUS étions deux enfants étonnés et joyeux,
Deux purs enfants heureux d'être au monde, pourtant
Graves, mais étourdis et rieurs, et portant
Leur joie épanouie aux fleurs que sont leurs yeux.

* GREGH (Fernand), né à Paris en 1873, fils de l'éditeur de musique. Il fit ses études aux lycées Michelet et Condorcet, obtint en rhétorique (1890) un prix de composition française au concours général, et fut licencié de philosophie en 1892. On lui doit : *la Maison de l'enfance* (1896) ; *la Beauté de vivre* (1900) ; *les Clartés humaines* (1904) ; *l'Or des minutes* (1905) ; *la Chaîne éternelle* (1910) et deux essais de critique : *la Fenêtre ouverte* (1901) et *Étude sur Victor Hugo* (1904).

Le monde autour de nous, malin mystérieux,
Luisait dans un brouillard sonore et palpitant ;
Nous marchions dans une aube éternelle, en chantant,
Les doigts entrelacés sous la bonté des cieux.

Un nuage, une fleur nous jetaient dans l'extase ;
Notre âme semblait éblouie et comme ivre,
Nous devinions qu'il est un mystère de vivre

Et puis nous n'étions plus qu'un beau couple qui jase,
Deux oiseaux sur la même branche, au bord du nid,
Qui se laissent bercer au vent de l'infini...

(LA MAISON DE L'ENFANCE.)
Calmann Lévy, éditeur.

Homo.

JE rentre enfin laissant derrière moi la ville ;
Et dans ma chambre étroite où s'assombrit le soir,
Je reconnais à peine, au fond du vieux miroir,
Mon visage flétri par la vie âpre et vile.

Je rentre, le front chaud, les yeux lourds, les mains sèches,
Fatigué de soucis, de craintes harassé,
Tremblant, fiévreux, hagard, haletant, hérissé,
Criblé de passions comme un blessé de flèches.

Le mal quotidien, le grand mal d'être, vibre
Comme un couteau planté dans mon cœur palpitant,
Et sursaute selon son rythme et, par instant,
Y semble pénétrer encor, de fibre en fibre.

Mon corps s'épuise avec mon âme en luttes vaines ;
Le sang heurte ma tempe à grands coups continus,
Et j'ai toute la vie au bout de mes nerfs nus,
Et toute la douleur aboutit à mes veines.

Les hommes sont menteurs, lâches, durs, égoïstes ;
L'amitié même cache un échange accepté ;
L'amour n'est que l'appel de détresse jeté
Des deux côtés d'un mur par deux animaux tristes !

J'aimais ce vieil ami de tout mon cœur sincère :
Notre Jeunesse avait ses deux mains entre nous,
Comme une vierge aux doigts invisibles et doux
Qui rapprochait nos mains à l'heure nécessaire.

Cet autre, je l'admire encor plus que je l'aime ;
Son nom, naguère, avec un éclat triomphant,
Brillait illustre et pur à mes regards d'enfants,
Comme le nom sacré de la gloire elle-même...

Et quand meurtri, cherchant le soutien que réclame
Tôt ou tard, aux tournants du sort, l'homme perdu,
Quand je criais d'angoisse, aucun n'a répondu,
Et je suis resté seul, avec mes cris dans l'âme.

Ah ! ce que je lisais jadis n'est pas un songe!
Les hommes sont pareils à des cachots murés,
Et sous le beau vernis des grands mots vénérés,
Il n'est rien qu'un lugubre et vulgaire mensonge !

Et cependant mon âme est ardemment joyeuse !
Si la mort m'appelait ce soir, je dirais : « Non ! »
Et quelque chose encor me dit que tout est bon
D'une grande bonté sourde et mystérieuse !

Quelque chose... Ah ! qui sait, hélas ! peut-être n'est-ce
Que cet étrange espoir tout physique et naïf,
Que l'orgueil d'éprouver son corps allègre et vif,
Que cette confiance enfin de la jeunesse !

Non. Si parfois j'entends bondir mon pouls sonore,
Si mes doigts me font mal quand je serre le poing,
Je sais ma force brève et ne m'abuse point,
Et même faible et vieux, je voudrais vivre encore !

Ah ! sans doute, au hasard, je désire, et regrette ;
Je ne sais d'où je viens, je ne sais où je vais,
Et la vie est cruelle, et les hommes mauvais...
Mais je sens là-dessous une splendeur secrète !

Mon cœur amer est plein d'une gaîté stoïque,
D'un désespoir fervent et d'une heureuse horreur ;
Comme un acteur frémit de feindre la terreur,
Je m'enivre, en jouant, du grand drame héroïque !

J'ai dans l'âme toute une ardente et sombre fête ;
Je suis comme un marin, au pied des mâts brisés,
Qui, se sachant perdu, s'assied, les bras croisés,
Et d'un regard lucide admire la tempête !

Je suis comme un soldat qui rit pendant qu'il charge,
Blessé, mais par la poudre et la rage exalté,
Comme un nageur nerveux qui se noie en été,
Et qui roule au soleil dans les vagues du large !

Je me sens dans le cœur d'une Chose profonde,
Faible atome que baigne un tourbillon puissant,
Humble goutte éphémère et brûlante du sang
Qui circule à jamais dans les veines du monde !

(La Chaine éternelle.)
Fasquelle, éditeur.

Dieu.

C'EST une de ces nuits d'été prodigieuses
Où l'on dirait que dans l'azur, en points de feu,
Les étoiles, au fond d'ombres religieuses,
Dessinent vaguement la figure de Dieu.

O splendeur ! La forêt bruit, le vent s'élève ;
L'air frais, par les volets ouverts, vient essuyer
L'extase humide et tiède à mon front plein de rêve ;
Je prierais, cette nuit, si je savais prier.

Mais quel Dieu ? Je n'en sais aucun qui ne rejette
Mon instinct d'amour tendre et d'âpre vérité.
Nul Dieu n'est assez sûr pour mon âme inquiète,
Nul Dieu n'est assez bon pour cette nuit d'été.

Un oiseau chante au loin, seul, perdu comme une âme.
Une étoile pâlit, triste, au bas de la nuit.
Où se cache le Dieu que mon instinct réclame,
Et qui luit dans tout astre et parle dans tout bruit ?

Ah ! peut-être est-ce toi simplement, Ame humaine,
Ame en qui l'univers s'exprime en ce moment ;
Dieu, c'est peut-être un nom de cette âme qui mène
Le monde douloureux au bonheur, lentement.

Dieu, c'est peut-être un nom de ce désir immense
Qui se cherche et qui fait le monde en se trouvant,
Se satisfait en l'homme aujourd'hui, recommence
Demain, toujours, au cœur de l'univers vivant.

Ah ! qu'il naisse, ce Dieu, qu'il se hâte, qu'il vienne,
Lui qui sera la joie avec la vérité !
Ah ! depuis si longtemps qu'il aspire et qu'il peine,
Le monde, par les maux soufferts, l'a mérité !

Je rêve seul sans fin dans la chambre endormie,
L'âme silencieuse et vague, et triste un peu.
Une autre âme est éparse au loin dans l'ombre amie,
Que veut-elle? Le monde est-il en mal de Dieu?

(LA BEAUTÉ DE VIVRE.)
Calmann Lévy, éditeur.

Pluie d'été.

TOMBE, douce pluie !

Sur le jardin torride où crépitait l'été,
Sur le jardin ardent et strident, exalté,
Exaspéré comme un cœur jeune qui s'ennuie
Tombe, douce pluie !

Mélodie entendue à peine, évanouie
Sans cesse, et qui renais toujours, clair chant flûté,
Verse ton bruit liquide aux douceurs inouïes ;

Rosée immense, fraîche aux fleurs épanouies,
Ruisselle du ciel mat en larmes de clarté,
Irise dans l'air blanc tes gouttes éblouies ;

Toile d'eau que le vent subtil fait palpiter,
Tissu d'argent que plisse au loin la brise enfuie,
Croise et trame sans fin tes fils diamantés...

Tombe, douce pluie !

Ah ! voici qu'on respire au plus chaud du jardin.
Les vieux arbres penchants relèvent leurs feuillées ;
Et, là-bas, sous la bleue averse éparpillée,
Émeraude aux lueurs tout à coup réveillées,
La pelouse s'avive et reverdit soudain.

Une opale chatoie à la pointe des herbes,
Même le foin coupé s'étire dans les gerbes,
Un feu de nacre luit sur les roses mouillées...

Tombe, douce pluie !

La terre en vain l'avait tout le jour attendue,
Les grands coteaux semblaient là-bas,
Parfois sombres, ainsi qu'un regard anxieux,
Scruter la profondeur orageuse des cieux ;
Mais tu ne tombais pas !

Apre, aride, avide, éperdue,
Ainsi qu'un grand bouquet mélancolique et las,
La plaine te tendait ses arbres et ses fleurs ;
Les nuages glissaient et l'emportaient ailleurs !

Mais brusquement, un vent plus frais sous le ciel bas
A passé, dispersant d'un souffle la chaleur ;
Une goutte est tombée au revers d'un sillon,
Et puis cent, et puis mille, et puis des millions,
Et de tous les côtés a brui l'étendue...

Et ce fut sur les bois, les prés et les vallons,
Un murmure limpide, aérien et long,
Une vaste rosée en tous lieux répandue,
Une légère écharpe onduleuse tendue...

Tombe, douce pluie !

Sans rêves, sans désirs, tout le jour j'ai souffert
De ma jeune âme inoccupée :
C'était un de ces jours inquiets et déserts
Où parfois l'écheveau enchevêtré des nerfs
Se tord au creux sensible et chaud des mains crispées.

Et soudain, de souffrir sans bien savoir pourquoi,
J'ai moi-même eu pitié de moi,
Et je pleure, et mon cœur se fond ;
Toute ma peine en moi persiste,
Et cependant c'est tendre et divinement bon.
J'étais douloureux : je suis triste,
Et voici la subite et douce effusion !

Mes larmes coulent goutte à goutte
De mes cils, tièdes, sur mes mains ;
Mes larmes ruissellent sans fin,
L'une après l'autre, toutes, toutes ;
Parfois un peu de vent qui passe les essuie...

Tombe, douce pluie !

(Les Clartés humaines.)
Fasquelle, éditeur.

Virgile.

Il avait renvoyé son esclave encore ivre,
Afin de n'avoir pas à le punir demain,
Et seul il demeurait, son front nu dans sa main,
Grave devant la nuit, triste, un peu las de vivre.

La fête de Faunus Latin, maître des champs,
Allumait sur les prés obscurs de grands feux d'herbes,
Et, par moments, un char qui rentrait lourd de gerbes
Roulait dans l'ombre, plein de flûtes et de chants.

Et, mêlant à l'écho leurs notes incertaines,
Au camp proche sonnaient les nocturnes buccins,
Et les tièdes jets d'eau pleuraient dans les bassins,
Et les bœufs mugissaient dans les fermes lointaines.

Sous la vigne éclairée aux pampres transparents,
Il méditait, son doigt maigri contre sa tempe,
Et la flamme tremblait au bec long de la lampe
Comme l'âme palpite aux lèvres des mourants.

Il songeait qu'avant même, hélas ! son doux Horace,
Il s'en irait bientôt dans l'ombre où tout s'enfuit.
Et qu'alors, seuls, pourraient le sauver de la nuit
Ses vers harmonieux où s'exaltait sa race.

Et, lent, il corrigeait, du style retourné,
L'humble cire où rêvait parfois quelque lacune ;
Et, parmi le silence amical de la lune,
Souvent un vers plus doux le laissait étonné...

Célébrant le Dieu bon qui fait germer la terre,
Dans l'air vibraient toujours les chants rauques et gais ;
Mais, les yeux affaiblis et les nerfs fatigués,
Il se sentait, ce soir joyeux, plus solitaire.

Et, relevant son front où tout un monde naît,
Énée en pleurs, Didon ceinte de violettes,
Il repoussait d'un geste alangui ses tablettes,
Et, le regard et l'âme au loin, se souvenait.

Il revoyait l'Eridan jaune, ailé de cygnes,
Mantoue en fleurs parmi ses roseaux limoneux,
Et l'Hellas dont les monts semblent porter en eux
Le rythme des beaux vers, frères des belles lignes.

Et là-bas sa jeunesse ondulait, comme un chœur
Où les jours, plus heureux sous la douceur première,
Glissaient, en se tenant les mains, dans la lumière,
Et d'infinis regrets gonflaient soudain son cœur.

Puis, vague, dans les bruits plaintifs de l'eau que moire
La lune reflétée aux bassins miroitants,
Religieuse et plus secrète par instants,
L'Églogue à Pollion chantait dans sa mémoire,

La tendre et sibylline Églogue à Pollion,
Aux vers mystérieux tout tissés d'or et d'ombre,
Et, comme une aube immense au bas d'une nuit sombre,
En lui naissait alors un grand espoir sans nom.

Mais, un désir de gloire invitant son cœur mâle,
Il reprenait sa chère Énéide, inquiet ;
Et toute la grandeur romaine tournoyait
Comme un vol d'aigles noirs autour de son front pâle.

(L'Or des minutes.)
Fasquelle, éditeur.

Ton désir a mordu mon cœur d'enfant, ô Gloire,
Et pour toi je vais pâle & saignant tout mon cœur
Goutte à goutte, aux chemins pleins de peuple moqueur...
Mais je sais bien qu'au bout est un arc de Victoire!

Fernand Gregh

---

*BOUHÉLIER** — *1876*

Inscription sur l'accueil dû au pauvre.

METS ta nappe de lin sur la table agrandie,
        Verse dans les cristaux
Des vins fumants faits de raisins orientaux,
Orne de citrons verts, de pommes, de gâteaux
        Les vaisselles polies.

* SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER, né à Rueil, en 1876. Fils de Edmond Lepelletier, il accomplit ses études au lycée de Versailles, puis en Suisse. On lui doit : *l'Annonciation* (1894) ; *la Vie héroïque des aventuriers, des poètes, des rois et des artisans* (1895) ; *la Résurrection des dieux* [*théorie du paysage*] (1895) ; *Discours sur la mort de Narcisse ou l'impérieuse métamorphose* [*théorie de l'amour*] (1895) ; *l'Hiver en méditation ou les Passe-Temps de Clarisse* (1896) ; *Eglé ou les Concerts champêtres* (1897) ; *la Révolution en marche* (1898) ; *la Victoire*, pièce en cinq actes (théâtre de l'Œuvre, 1898) ; *les Éléments d'une Renaissance française* (1899) ; *la Route noire*, roman (1900) ; *la Tragédie du nouveau Christ* (1901) ; *les Chants de la vie ardente* (1902) ; *Chant d'apothéose pour Victor Hugo ; Histoire de Lucie, fille perdue et criminelle ; Julia ou les Relations amoureuses ; des Passions de l'amour ; le Roi sans couronne*, pièce en cinq actes (théâtre des Arts, 1906) ; *la Romance de l'Homme* (1912).

Répands les fruits du parc et les fleurs de la plaine
En couronnes d'azur,
Tords le feuillage d'or le long du calme mur,
Inonde l'air d'odeurs, et que d'un parfum pur
L'atmosphère soit pleine !

Commande aux serviteurs afin qu'ils te rapportent
Tous les vins du cellier,
Sors les sacs de la grange et détruis le hallier,
Dénude-toi, soustrais la grappe à l'espalier !...
Un pauvre est à la porte !

Or tout vrai pauvre a droit à la plus belle place,
Il est l'hôte divin,
Il est l'expiateur qui va par le chemin
Lourd de tes maux dont il rend le fardeau vain
Et qu'il porte à ta place !...

(Les Chants de la vie ardente.)

Le Cavalier.

MON cœur, — oh ! mon cœur ! — l'entends-tu passer,
Ce beau cavalier qui vient du Passé !...

Tout tremble au galop de son blanc cheval...
Mon âme ! Il accourt à travers le val !...

Ce beau cavalier, ce fort cavalier,
Il porte l'épée et le bouclier...

Il a le front noir sous un masque d'or,
Ce haut cavalier qui nargue la mort...

O mon cœur, mon cœur ! — te rappelles-tu
Comme il bataillait, tout de fer vêtu !...

Comme, sous des rocs d'épouvantement,
Il gardait ses yeux de dur diamant !

Et comme, n'ayant pour tous compagnons
Que le clair Courage et que le Guignon,

Il allait sans peur et sans peine, droit,
Très pauvre pourtant, mais fier comme un roi !...

O mon cœur, mon cœur, l'entends-tu passer,
Ce franc cavalier qui vient du Passé !

Il a ton visage amer et moqueur,
Il a ta vaillance, il a ta langueur...

Les gens qui le voient, les gens qui, des seuils,
L'aperçoivent, crient que voici le Deuil,

Que voici la Peste et le Navrement
Et la Nostalgie au regard dément !...

Et pourtant, mon Dieu, vous devez savoir,
Quel bon désespoir est son désespoir !

Et vous connaissez, Seigneur, ce qui luit
De secret soleil sous cet air de nuit !...

Ah ! doux cavalier ! Cavalier serré
Dans du fer, hélas ! mais mal cuirassé,

Où t'en vas-tu donc, Songe d'autrefois !
Vieux spectre des jours de gloire et de foi?...

Mon cœur, — oh ! mon cœur ! — l'entends-tu passer,
Ce grand cavalier qui vient du Passé !...

Le Voyage en automobile.

A NOUS les bois, la côte, et, tout trempés de mûres,
Les taillis, et la pourpre en remous des labours,
La fondrière humide errant sous la ramure
Et les halages gras qui mènent vers les bourgs !...

— Du fond mouvant des horizons voici que viennent
Vers nous, comme à l'appel surhumain de nos cœurs,
Tous les chemins multipliés au long des plaines
Avec leurs palmes d'or et leurs chants de vigueur.

Et désormais, narguant les chutes où chavirent
Tour à tour les poteaux fantastiques et blonds,
Les bosquets ravagés de guêpes en délire
Et les enclos multicolores — sous les plombs

Du rouge été qui tombe en brûlantes rosées
Et nous roule en sa flamme ainsi qu'en un drapeau,
Nous allons, fous de fièvre et les tempes glacées,
D'un mouvement interminable, sans repos...

Nous allons, saouls de brise et d'écumes, d'aromes
De pétroles, de fleurs, de sables, de vins sûrs,
Et l'ivresse qui met des ailes à nos paumes
Nous précipite aux pics levés vers les azurs.

Mais la cime soudain se renverse, — l'abîme
Se creuse et tourne, empli de brumes fermentant,
Nous glissons dans l'angoisse âpre qui nous opprime,
Comme soumis à l'influence d'un aimant.

Et déjà quelque gouffre encore au loin nous happe...
Seigneur ! où tombons-nous, Seigneur ! — un bleu glacis
D'eaux miroite et s'étale en une longue nappe !
Puis plus rien ! — D'un seul bond, nous voilà hors d'ici !

Entre de longs talus de broussaille et de boue
Tandis que se rebrousse un blé d'aube lavé
Filons donc ! Et heurtons à ces rochers nos roues,
Heurtons-les ! Puis roulons, pantelants et crevés...

Mais soudain le chemin se redresse et nous porte
Et, ravis du plaisir de délivrer nos freins,
Nous montons dans un cri d'espérance plus forte
Vers des hérissements lumineux de terrains...

Ah ! délice ! Pouvoir, enfin, parmi des lignes
Régulières de carrés d'herbes et d'étangs,
Sentir venir à soi sans que le regard cligne,
Comme en chantant tous les courants calmes du temps !

Luzernes et gazons, comme l'on vous possède !
Comme à notre caprice on vous voit frissonner,
Vous, vaporeux coteau que scie une pinède,
Et vous encor, volcans de laves couronnés !

Sans regret ni désir des choses disparues,
Nous fuyons, bousculés de rythmes cahoteurs.
La Mort court avec nous sur le pavé des rues,
Des Anges vont pleurer dans les tristes hauteurs.

Mais que nous font, à nous, ces gestes de ténèbres,
Et les signes d'effroi de quelques vains limons,
Lequel peut nous toucher de ces soupirs funèbres,
Quand ce rauque ouragan nous secoue aux poumons !..

Les arbres sont couchés sous la rafale et crient !
Contre l'horizon noir fleuri de draps brûlants
Voilà que des tambours exaltant nos furies
Nous mènent, démontés et dans le vent, hurlants.

Environnés d'un bruit d'ailes d'or et de cloches,
Nous tournons nos destins vers les néants amers,
Et les pressentiments qu'éveille notre approche
Se lèvent sur les monts, et la plaine et la mer.

La terre bout. Le vent semble un rêve élastique.
L'horizon avec des décharges de gravats
Nous accueille et, poids bleu que notre élan fabrique
L'énorme azur pend en blocs pâles sur nos bras...

Mais qu'importe ! — Aiguisez vos couteaux, feux des trombes !
Sur moi, foudre ! Éclatez, tempêtes de cailloux !
Effleurant les rochers que des soleils surplombent,
Sans faiblir, déroulons les kilomètres fous !

Sans trembler ni frémir, risquant tous les vertiges,
Sous les crépitements de blancs grêlons glacés,
Dévalons et passons de prestige en prestige,
Dussions-nous, tels des pots d'écarlate, casser !...

Dussions-nous, tout à coup, lancés là-haut d'un bond
Fabuleux, nous trouver parmi les rouges laves
De ce soleil qui nous rôtit de ses charbons,
Ou, pâles, atterrir en ces lunes qu'on brave !

Dussions-nous atterrir en ces lunes de mort
Et, désormais perdus, voyager sous vos glaces,
Froids enfers, et souffrir tous nos mornes remords
Et rêver dans l'horreur blême de ces espaces !...



Phot. Femina.

LA COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES

— Activons ! Activons ! Seigneur ! — A nous, sans trêve,
Les prés roses, le val et les landes d'ajoncs,
La colline où s'égoutte une aurore de rêve,
Et la pente, et ce versant vert où nous plongeons...

(La Romance de l'homme.)
Fasquelle, éditeur.

Ah ! voix trop étouffées, longues plaintes, remords !
Comme vous me bercez, voix d'amour et de mort !
Comme vous êtes doux, soupirs pleins de mystère !
Comme vous me prenez, tristesse de la terre !...

Bouhélier

---

*COMTESSE DE NOAILLES**

L'Image.

PAUVRE faune qui vas mourir,
Reflète-moi dans tes prunelles
Et fais danser mon souvenir
Entre les ombres éternelles.

Va, et dis à ces morts pensifs
A qui mes jeux auraient su plaire
Que je rêve d'eux sous les ifs
Où je passe petite et claire.

* NOAILLES (princesse Anne-Élisabeth Brancovan, comtesse de), née à Paris. Issue d'une très ancienne famille d'origine valaque, elle passa une partie de son enfance en Orient, puis épousa le comte Mathieu de Noailles. On lui doit des poésies : *le Cœur innombrable* (1901) ; *l'Ombre des jours* (1902) ; *les Éblouissements* (1907) ; *les Vivants et les Morts* (1913) ; et des romans : *la Nouvelle Espérance* (1903) ; *le Visage émerveillé* (1904) ; *la Domination* (1905).

Tu leur diras l'air de mon front
Et ses bandelettes de laine,
Ma bouche étroite et mes doigts ronds
Qui sentent l'herbe et le troène,

Tu diras mes gestes légers
Qui se déplacent comme l'ombre
Que balancent dans les vergers
Les feuilles vives et sans nombre,

Tu leur diras que j'ai souvent
Les paupières lasses et lentes,
Qu'au soir je danse et que le vent
Dérange ma robe traînante,

Tu leur diras que je m'endors
Mes bras nus pliés sous ma tête,
Que ma chair est comme de l'or
Autour des veines violettes ;

— Dis-leur comme ils sont doux à voir
Mes cheveux bleus comme des prunes,
Mes pieds pareils à des miroirs
Et mes deux yeux couleur de lune,

Et dis-leur que dans les soirs lourds,
Couchée au bord frais des fontaines,
J'eus le désir de leurs amours
Et j'ai pressé leurs ombres vaines...

Chants dans la nuit.

LA côte est de feux bleus et verts éclaboussée,
Genève, lumineuse et paisible ce soir,
Dort dans les eaux du lac, mouvante et renversée,
La demi-lune arrive au haut d'un mont s'asseoir.

— Évanouissement de l'air mourant et fade
Qui tombe déplié sur les flots las et mous,
Un bateau attardé vient coucher dans la rade,
On entend un croissant, puis décroissant remous,

Des passants vont, cherchant de brèves aventures,
Écoutant l'endormant clapotement de l'eau,
Dans la nuit large et plate où les molles voitures
Font un bruit assourdi de pas et de grelots.

Un peu de vent descend des collines voisines
Par moment, et s'enroule aux arbres fatigués,
Il flotte doucement une odeur de cuisine
Aux portes des hôtels ouvertes sur les quais.

— Et voici que soudain, étrangement éclate
Le cri des violons dans l'ombre qui se tait,
C'est comme si la nuit s'éclairait d'écarlate
Et que tout le désir de la ville chantait...

Des violons, des chants de Naple ou de Venise,
Musique de misère et d'étourdissement,
C'est comme si la nuit même avait cette crise
De rires, de soupirs, de pleurs, d'étranglement !

Le cœur le plus bridé, en cet instant, déborde
Comme un captif lié qui respire si fort
Que son souffle montant fait éclater la corde
Jusqu'à ce que tout l'être insurgé soit dehors :

O mendiants chanteurs des routes d'Italie,
Que suit le bruit tombant et vif d'un peu d'argent,
Beaux organisateurs de la mélancolie
Pendant les nuits qui font le bonheur plus urgent,

Laissez trembler pour nous vos musiques lascives,
Tandis que, le front lourd dans l'ombre de nos mains,
Nous sentirons le cœur se crisper aux gencives
Et le plaisir en nous tendre un arc surhumain.

Crissement des désirs, acidité du rêve,
Emmêlement des nerfs et du sentimental...
— Dites-nous les souhaits, les regrets, l'heure brève,
La barque, le baiser, l'ingrat oubli final ;

Chantez assidûment, afin que la nuit chaude
Soit par vous tout émue et se pâme à vos cous.
Pauvres amants forcés de tout l'amour qui rôde,
Donneurs désespérés du baiser triste et doux...

(L'Ombre des jours.)
Calmann Lévy, éditeur.

L'Amitié.

« Je t'apporte le prix de ton bienfait... »

MON ami, vous mourrez, votre pensive tête
Dispersera son feu,
Mais vous serez encor vivant comme vous êtes
Si je survis un peu.

Un autre cœur au vôtre a pris tant de lumière
Et de si beaux contours,
Que, si ce n'est pas moi qui m'en vais la première,
Je prolonge vos jours.

Le souffle de la vie entre deux cœurs peut être
Si dûment mélangé,
Que l'un peut demeurer et l'autre disparaître
Sans que rien soit changé ;

Le jour où l'un se lève et devant l'autre passe
Dans le noir paradis,
Vous ne serez plus jeune, et moi je serai lasse
D'avoir beaucoup senti ;

Je ne chercherai pas à retarder encore
L'instant de n'être plus ;
Ayant tout honoré, les couchants et l'aurore,
La mort aussi m'a plu.

Bien des fronts sont glacés qui doivent nous attendre,
Nous serons bien reçus,
La terre sera moins pesante à mon corps tendre
Que quand j'étais dessus.

Sans remuer la lèvre et sans troubler personne,
 L'on poursuit ses débats ;
Il règne un calme immense où le rêve résonne,
 Au royaume d'en-bas.

Le temps n'existe point, il n'est plus de distance
 Sous le sol noir et brun ;
Un long couloir, uni, parcourt toute la France,
 Le monde ne fait qu'un ;

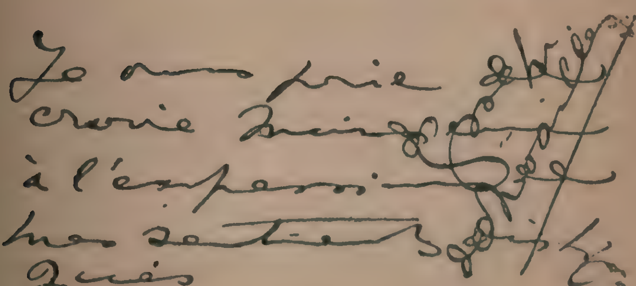
C'est là, dans cette paix immuable et divine
 Où tout est éternel,
Que nous partagerons, âmes toujours voisines,
 Le froment et le sel.

Vous me direz : « Voyez, le printemps clair, immense,
 C'est ici qu'il naissait ;
La vie est dans la mort, tout est, rien ne commence. »
 Je répondrai : « Je sais. »

Et puis nous nous tairons ; par habitude ancienne
 Vous direz : « A demain. »
Vous me tendrez votre âme et j'y mettrai la mienne,
 Puis, tenant votre main,

Je verrai, déchirant les limbes et leurs portes,
 S'élançant de mes os,
Un rosier diriger sa marche sûre et forte
 Vers le soleil si beau...

(Les Vivants et les Morts.) — *Fayard, éditeur.*



L'Odeur de mon pays.

L'ODEUR de mon pays était dans une pomme.
Je l'ai mordue avec les yeux fermés du somme
Pour me croire debout dans un herbage vert.
L'herbe haute sentait le soleil et la mer,
L'ombre des peupliers y allongeait des raies,
Et j'entendais le bruit des oiseaux, plein les haies,
Se mêler au retour des vagues de midi.
Je venais de hocher le pommier arrondi,
Et je m'inquiétais d'avoir laissé ouverte,
Derrière moi, la porte au toit de chaume mou...

Combien de fois, ainsi, l'automne rousse et verte
Me vit-elle au milieu du soleil et, debout,
Manger, les yeux fermés, la pomme rebondie
De tes prés, copieuse et forte Normandie !...
Ah ! je ne guérirai jamais de mon pays !
N'est-il pas la douceur des feuillages cueillis
Dans leur fraîcheur, la paix et toute l'innocence?

Et qui donc a jamais guéri de son enfance?...

(FERVEUR.)

L'Adieu aux jardins.

AURAIS-JE donc passé sans vous laisser de traces,
Après-midi profonds et calmes du printemps,
Où, la paume à la joue, accoudée aux terrasses,
J'ai si souvent fermé mes yeux las de beau temps?

* DELARUE-MARDRUS (Lucie), née à Honfleur en 1880. On lui doit : *Occident* (1900-1901) ; *Ferveur* (1902) ; *Horizons* (1905) ; *la Figure de proue* (1908) ; *Par vents et marées* (1911) ; une pièce en vers, *la Prêtresse de Tanit* (1907) et un certain nombre de romans : *Marie, fille-mère ; le Roman des six petites filles ; l'Acharnée, Dans leur fraîcheur*, etc.

Dans ma pensée abstruse et mes songes de marbre,
J'ai tressailli parfois, atteinte jusqu'aux os,
Les jours qu'interrompant le silence des arbres
Se gonflait tout à coup la voix de vos oiseaux.

Je mêlais ma jeunesse à la douceur des choses,
Quand le vent frissonnait dans les lilas voisins
Et qu'au soleil, ainsi que d'étranges raisins,
Vos marronniers fleuris portaient des grappes roses.

Leurs feuilles aux longs doigts qui s'étalent à plat
Flottaient sur l'air mouvant au rythme des berceuses ;
Un bourdon lourd au corps de pierre précieuse
Mettait dans l'ombre verte une goutte d'éclat...

Ah ! terrasses ! jardins d'août et de paresse,
Ne restera-t-il rien de moi parmi le vent?
Que deviendront mes pas et mon rêve émouvant,
Et ma tendresse, et ma tendresse, et ma tendresse?...

(FERVEUR.)
Fasquelle, éditeur.

1880-1915 GAUTHIER-FERRIÈRES*

Au delà.

A Irène Reichert.

VIENS ! c'est un Éden sans destins moroses,
Et le monde antique en eut un pareil
Au temps où Pæstum était plein de roses
Ouvrant leur calice aux feux du soleil.

* GAUTHIER-FERRIÈRES. Né à Paris en 1880, mort au champ d'honneur, à Gallipoli, le 17 juillet 1915. Il a publié quatre recueils de vers : *la Belle Matinée* (1904); *Jours d'orage* (1908); *la Romance à Madame* (1909); *les Ombres heureuses* (1912) et une étude biographique et critique sur *Gérard de Nerval* (1906). En 1907, l'Académie française lui a décerné le grand prix de poésie pour sa *Lettre d'un vainqueur de Denain*. On lui doit encore une étude sur *François Coppée* (*Mercure de France*, 1908); et de nombreuses chroniques en vers sur les événements contemporains publiées dans des périodiques.

O bonheur ! J'y marche et tu le contemples ;
Qu'il est beau, ce monde où rien n'est amer,
Avec la montagne à travers ses temples,
Et partout le ciel, moins bleu que la mer.

Les cyprès au loin font plus blancs les marbres,
Et là-bas Virgile écoute en marchant
Un joueur de flûte au pied des grands arbres,
Qu'empourpre au sommet l'adieu du couchant.

L'opulence heureuse en ces lieux s'étale ;
On voit sur le port un navire ancré ;
La lune apparaît comme une vestale
Qui veille en tout temps sur le feu sacré.

Plus de soins, nul mal, rien qui nous terrasse ;
A tes volontés bornant mes désirs,
J'ai réalisé l'humble vœu d'Horace,
Et la poésie emplit mes loisirs.

Chacun passe avec un sourire aux lèvres ;
L'eau vive en courant fait plaisir à voir ;
Un vieux pâtre au loin rentre avec ses chèvres
Et les grands bœufs roux vont à l'abreuvoir.

Tout luit, le blé mur attend la faucille ;
Dans ces vallons verts, faits pour oublier,
La Nature a l'air d'une jeune fille
Qui porte des fleurs dans son tablier.

(Les Ombres heureuses.)

La Rose de Pæstum.

O toi par qui tout mon cœur tremble,
Rappelle-toi qu'un beau matin
Nous avons vu Pæstum ensemble,
Fleur grecque éclose au sol latin.

C'était en septembre, un dimanche,
Quand ces grands ciels que nous aimons
Amoncellent leur vapeur blanche
Au sommet velouté des monts.

Nul bruit. Ni passants ni voiture.
Dans l'air, de chaleur dilaté,
Midi remplissait la nature
D'un silence d'éternité.

Là-bas, puissantes et superbes,
Les colonnades, devant nous,
S'alignaient dans les hautes herbes
Qui nous montaient jusqu'aux genoux.

Et, plus rugueuse qu'une écorce,
Semblaient, dans un effort pareil,
Supporter de toute leur force
Le poids accablant du soleil.

Tout dormait. La pariétaire
Bougeait seule avec les lézards
Dans cette enceinte solitaire
Plus vieille que tous les Césars.

A peine osions-nous, lèvre close,
Franchir les porches radieux,
Tant nous sentions dans chaque chose
La présence auguste des dieux.

Car tout chantait leur existence
Dans ces temples encor debout,
Depuis la mer au rythme intense,
Pareille à de l'airain qui bout,

Jusqu'à ces herbes inégales
Qui faisaient, sous leur parasol,
Monter le refrain des cigales
Avec tous les parfums du sol.

Or, c'est là, dans ta grâce altière,
Que, te dévêtant sans émoi,
Tu montras Vénus tout entière
Au soleil, à l'espace, à moi.

Sous l'azur clair de l'Italie,
La nature, en ce jour d'été,
Semblait encor tout embellie
Des charmes de ta nudité,

Et rien n'était beau sur la pierre
Comme ta tête au pur dessin
Baissant chastement la paupière
Sur la jeunesse de ton sein.

Loin du regard qui la contemple
C'était bien, pour ses familiers,
L'âme immortelle de ce temple
Qui revenait sous ses piliers ;

Quelque Aphrodite éblouissante,
Marbre fait chair, lis plein d'ardeur,
Qui nous montrait, pour qu'on la sente,
La volupté dans la pudeur.

Comme à Tempé, dans la vallée
Qui voit l'Olympe en son versant,
Légère, harmonieuse, ailée,
Tu t'avançais d'un pas dansant.

Sous la caresse des zéphires,
Comme un essaim qu'on ne voit pas,
Les jeux, la grâce et les beaux rires
Voltigeaient autour de tes pas.

Flattant ta hanche qui se creuse
Et que n'opprima nul corset,
La clarté semblait amoureuse
De ta forme qu'elle embrassait.

Sur ta peau que son feu pénètre
Le soleil mettait des baisers ;
Tous les dieux auraient voulu naître
Au creux de tes flancs évasés ;

Et, moi, le dos contre un portique,
Comme on écoute des accords,
Je voyais la lumière antique
Chanter la gloire de ton corps.

Que m'importait, devant tes poses,
Que le dieu manque à la cella,
Et que Pæstum n'ait plus de roses,
Puisque la plus belle était là !

Près des gradins passait la voie ;
Avec du ciel dans ses yeux ronds
Quelque cheval, ivre de joie,
Hennissait dans les environs.

Autour des temples rien qui bouge,
Ils rêvaient dans les temps sans fin,
Et l'un était massif et rouge
Auprès de l'autre, pâle et fin.

Celui-ci semblait moins farouche,
L'autre avait plus de majesté,
Ainsi qu'un soleil qui se couche
Avec la lune à son côté.

Ah ! maintenant, que le temps passe !
Rien ne peut nous ravir ce jour,
Comme ces frontons dans l'espace
Il s'isole dans notre amour.

Et puisque dans l'or de sa trame
Un tel spectacle a pu tenir,
Élevons un temple en notre âme
Pour en garder le souvenir.

Élégie romaine.

QUAND je ne serai plus que l'ombre de moi-même,
Pauvre corps affaibli,
Et que le temps vainqueur m'aura pris ce qui m'aime
Par la mort ou l'oubli,

Portez-moi dans ce coin délaissé du vulgaire,
Loin du triste et du laid,
Dans ce beau champ de Rome où nous rêvions naguère
Entre Keats et Shelley.

La, le laurier grandit dans l'herbe à peine humide,
Et, le long des remparts,
De Cestius, au fond, pointe la pyramide
Près des marbres épars.

Là, tandis qu'au dehors le chevrier s'arrête
Sous un pin parasol,
Le soleil et la mort, parmi la pâquerette,
Sont mêlés sur le sol.

On s'y plaît à songer ; les humains pleins de morgue
N'y viennent pas souvent,
Et les cyprès, rangés comme des tuyaux d'orgue,
Chantent l'hymne du vent.

Quatre d'entre eux, debout dans leur garde éternelle,
Veilleront sur ma mort,
Comme on voit des soldats veiller en sentinelle
Aux quatre coins d'un fort.

Et rien ne sera triste autour de la ruine
Qui sera ma maison ;
Le contour nuancé des monts de la Sabine
Emplira l'horizon.

Lorsque le crépuscule erre au loin par les sentes,
En robe de vapeur,
La rumeur de la ville et des eaux jaillissantes
Bercera ma torpeur ;

Et les saisons, portant la gerbe et les faucilles,
Auront l'air, en chemin,
D'un chœur mélodieux de pâles jeunes filles
Se tenant par la main.

Elles diront, autour de ma stèle arrondie
Se penchant à dessein,
Comme on admire encor les bergers d'Arcadie
Au tableau de Poussin :

— Ici dort, dans la paix du sommeil insensible
Dont on ne revient pas,
Celui dont l'existence autant qu'il fut possible
Fut heureuse ici-bas.

Car l'amour en riant retint ses jours sans nombre
Dans les plus doux liens,
Et Celle qui l'aima fit admirer son ombre
Aux champs virgiliens.

Elle était douce et forte, et sa main salutaire
Éveillait les accords,
Et son âme et son cœur ont été sur la terre
Aussi beaux que son corps.

Donc, puisque dans sa vie harmonieuse et brève
Celui-ci fut pareil
Au dormeur enchanté qui voit son plus doux rêve
Lui sourire au réveil ;

Puisqu'en un noble amour sans trouble et sans discorde
Un être à jamais cher,
Ainsi qu'un fruit d'automne où Vénus veut qu'on morde,
Lui dévoua sa chair ;

Puisque au fond du bonheur oubliant sa détresse
Son âme, en un beau jeu,
Se fondit tout entière au sein de sa maîtresse
Comme la cire au feu,

Ne vous lamentez point qu'on ait fermé son livre ;
Cueillez pour lui nos fleurs,
C'est sur celui-là seul qui végéta sans vivre
Qu'il faut verser des pleurs.

La tombe n'en prit rien quand il devint sa proie ;
Ce qui restait de lui,
C'est la cendre ici-bas que laisse un feu de joie
Lorsque sa flamme a lui.

Chantez donc ! au soleil résonne la cigale ;
Dans ces heureux déserts
Les zéphyrs embaumés, de leur haleine égale,
Rafraîchissent les airs,

Et chaque âme apparaît dans sa splendeur entière
Libre enfin de son corps,
Ainsi qu'on voit la lune au fond du cimetière
Luire au-dessus des morts.

(LES OMBRES HEUREUSES.)

L'Insaisissable.

INVITANT à l'amour Daphné qui s'y dérobe,
Phœbus poursuit en vain la farouche beauté :
Elle fuit ! Le zéphyr lève en courant sa robe,
Sa grâce s'embellit de sa légèreté.

Mais la force lui manque et nul n'entend sa plainte,
Quand son père soudain, tutélaire à ses maux,
Change, aux regards du dieu qui l'avait presque atteinte,
Ses cheveux en feuillage et ses bras en rameaux.

Son pied nu prend racine et s'attache à la terre,
L'âpre écorce envahit ses membres épuisés,
Et le dieu n'a plus rien, sur son cœur solitaire,
Qu'un arbre verdissant qu'il couvre de baisers.

Le Poète est pareil, en sa vaine pensée,
A Phœbus poursuivant Daphné sur le chemin,
Et son art est l'éclat d'une forme passée
Dont il ne garde rien qu'un laurier dans sa main.

(Les Ombres heureuses.)
Lemerre, éditeur.

Voyez la, belle âme au bien toujours prête,
Avec ses cheveux au fouillis vermeil
Retombant en grappe autour de sa tête
Comme des raisins gonflés de soleil.

Gauthier-Ferrières

TABLE

		Pages
AICARD (Jean)	Prélude	42
—	Fille ou Garçon	44
—	Le Bon Travail	45
—	Un Tombeau d'enfant dans les catacombes	46
ANGELLIER (Auguste)	Les Caresses des yeux	38
BATAILLE (Henry)	O ma lampe	193
—	Les Souvenirs	195
—	La Fontaine de pitié	196
—	Les Trains	196
BOUCHOR (Maurice)	Le Pain	79
BOUHÉLIER (Saint-Georges de)	Inscription sur l'accueil dû au pauvre	216
—	Le Cavalier	217
—	Le Voyage en automobile	218
CORBIÈRE (Tristan)	La Rapsodie foraine et le Pardon de Sainte-Anne	29
—	La Fin	36
DELARUE-MARDRUS (Lucie)	L'Odeur de mon pays	226
—	L'Adieu aux jardins	226
DEPONT (Léonce)	Acléonthis	139
—	Stances	139
DIERX (Léon)	Lazare	7
—	La Vision d'Ève	9
DORCHAIN (Auguste)	Les Étoiles éteintes	102
—	Sans lendemain	105
FORT (Paul)	La Grande Ivresse	198
—	Des Ballades des cloches	199
—	Des Ballades au hameau	199
—	L'Alerte	200
GAUTHIER-FERRIÈRES	Au delà	227
—	La Rose de Pæstum	228
—	Élégie romaine	231
—	L'Insaisissable	234
GREGH (Fernand)	Nous étions deux enfants	208
—	Homo	209
—	Dieu	211
—	Pluie d'été	212
—	Virgile	214
GUÉRIN (Charles)	L'Éros funèbre	202
—	Virgile et Chénier	205
—	Ta Jeunesse	205

		Pages
GUÉRIN (CHARLES)	A la fontaine	206
—	Hercule et Prométhée	207
—	Bien que mort à la foi	207
HARAUCOURT (EDMOND)	Sur un berceau	107
—	Le Cheval de fiacre	109
—	La Citadelle	109
—	Rondel de l'adieu	110
JAMMES (FRANCIS)	C'est aujourd'hui	181
—	Ce Fils de paysan	182
—	Le Vieux Village	183
—	Prière pour qu'un enfant ne meure pas	184
—	Les Géorgiques chrétiennes	185
KAHN (GUSTAVE)	Chantonne lentement	111
—	Votre Domaine est terre de petite fée	112
—	Discours à Aricie	113
LAFORGUE (JULES)	Complainte de la vigie aux minuits polaires	124
—	Complainte sur certains ennuis	125
—	Encore un livre	125
—	L'Hiver qui vient	126
LAHOR (JEAN)	Réminiscences	13
—	Vers dorés	14
LE CARDONNEL (LOUIS)	*Carmen Platonicum*	132
—	*Ultima verba*	133
—	Les Exilées	136
LECONTE (SÉBASTIEN-CHARLES)	La Mort des époux	166
—	Pourquoi nous sommes graves	166
—	Les Deux Sœurs	168
LE GOFFIC (CHARLES)	Là-bas	147
—	Vos yeux	148
—	Lits clos	149
LE MOUEL (EUGÈNE)	L'Héritage du grand-père	119
—	La Mort de la vieille demoiselle	121
MAETERLINCK (MAURICE)	Heures ternes	129
—	Désirs d'hiver	130
—	Chanson	130
—	J'ai cherché trente ans, mes sœurs	131
MENDÈS (CATULLE)	Le Rossignol	20
—	Le Consentement	21
—	Le Lion	22
—	La Dernière Ame	23
MÉRAT (ALBERT)	Le Moulin	17
—	Les Fenêtres fleuries	18

		Pages
MERRILL (Stuart)	Nocturne	144
—	Royauté	145
—	La Chanteuse à la bague	146
—	Chanson de Pâques	146
MIKHAEL (Ephraim)	Crépuscule pluvieux	170
—	L'Étrangère	170
MONTESQUIOU (Robert de)	Mon Cœur	83
—	Prière du serviteur	84
—	Les Belles Roses	85
—	Servante-Maîtresse	85
MORÉAS (Jean)	Parmi les marronniers	93
—	Nocturne	94
—	Le Ruffian	95
—	Stances	96
NOAILLES (Comtesse de)	L'Image	221
—	Chants dans la nuit	222
—	L'Amitié	224
NORMAND (Jacques)	Les Clefs	39
—	Le Pavillon	41
PLESSIS (Frédéric)	Septime Sévère	49
—	Bény	51
—	Bois sacrés	54
POMAIROLS (Charles de)	Après la mort du père	25
—	Solitude	26
—	Spiritualité	27
—	Aimer	27
QUILLARD (Pierre)	Psyché	152
—	La Mort inutile	154
—	Jouvence	154
RAMEAU (Jean)	Le Noiraud	115
—	Prière aux blés	117
READ (Henri-Charles)	Je crois que Dieu quand je suis né	101
RÉGNIER (Henri de)	Expérience	155
—	Chrysilla	156
—	Le Routier	157
—	La Colline	157
—	Sentence	158
—	Invocation	159
—	Ville de France	160
—	Alberte au cher visage	161
RIMBAUD (Arthur)	Le Dormeur du val	65
—	Bateau ivre	65
—	Voyelles	68
RIVOIRE (André)	Réclusion	188
—	Petite Amie	190

		Pages
RODENBACH (Georges)	Le Coffret.	74
—	Béguinage flamand.	75
—	Vieux Quais.	77
—	Douceur du soir !.	78
—	Épilogue.	78
ROLLINAT (Maurice)	La Mare aux grenouilles. . . .	59
—	Chopin	61
—	Les Petits Fauteuils.	63
ROSTAND (Edmond).	Le Vieux Pion.	174
—	Le Souvenir vague ou les Parenthèses	177
—	La Maison.	179
SIGNORET (Emmanuel)	Chant pour Prométhée. . . .	187
TAILHADE (Laurent)	Le Chant de Glaucus.	69
—	Hymne à Aphrodite.	71
—	Place des Victoires.	73
TELLIER (Jules)	Chanson sur un thème chinois.	141
—	A Léandre.	142
—	Prière à la Mort.	142
VACARESCO (Hélène).	Chant de guerre.	172
—	Il passa.	173
VERHAEREN (Émile)	Les Moines.	86
—	Rentrée des moines.	87
—	Le Moulin.	89
—	Les Horloges.	90
—	Sur la mer.	91
VIELÉ-GRIFFIN (Francis). . .	Fleurs du chemin.	163
—	Fragment	163
—	Ces Heures-là	164

Paris. — Imp. Larousse, 17, rue Montparnasse.